This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

40
29

Munificentia

A. H. Sayce

Socii.

302197354Y

To the Editor of

The Academy

With the respectful compliments of

TRÜBNER & CO.

Messrs. T. & Co. would be much obliged if the Editor would kindly cause a copy of the paper containing the Review to be forwarded to them.

ES

LE PEUPLE

ET

L'EMPIRE DES MÈDES

JUSQU'A LA FIN DU RÈGNE DE CYAXARE.

Extrait du tome XLV des *Mémoires couronnés et Mémoires des savants étrangers*, publiés par l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique. — 1883.)

LE PEUPLE

ET

L'EMPIRE DES MÈDES

JUSQU'A LA FIN DU RÈGNE DE CYAXARE

PAR

A. DELATTRE S. J.

MÉMOIRE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE.

TRÜBNER & CO.
57 & 59, Ludgate Hill,
LONDON.

F. HAYEZ, IMPRIMEUR ROYALE DE BELGIQUE,
rue de Louvain, 108.

1883

COLL. REG. BIBL. NOV.

PRÉFACE.

Ce mémoire répond à la question suivante, posée par l'Académie royale de Belgique :

Exposer, d'après les sources classiques et orientales, l'origine et les développements de l'empire des Mèdes. — Apprécier les travaux de MM. Oppert, Rawlinson (Sir Henri et Georges), Spiegel et autres sur ce sujet.

La question demande un travail approfondi sur les origines et le développement de l'empire des Mèdes, et la critique des travaux les plus récents sur cette matière. Comme il y a connexion intime et parallélisme perpétuel entre les deux objets, nous les avons menés de front. En essayant de faire parler les sources, nous nous sommes aidé des travaux antérieurs et nous avons eu occasion de les apprécier.

Nous avons traité en premier lieu de la géographie et de l'ethnographie de la Médie; en second lieu, de l'état primitif des Mèdes; en troisième lieu, de la fondation et de l'extension progressive de leur empire. Notre mémoire comprend ainsi trois livres.

Le travail proposé ayant avant tout le caractère d'une œuvre de discussion et de critique, nous avons glissé rapidement, nous contentant d'un simple énoncé, sur les points qui ont été souvent rebattus et qui sont hors de controverse; nous nous sommes arrêté sur ceux qui ont encore besoin d'être éclaircis ou qui sont susceptibles de développements nouveaux. Dans le premier livre, par exemple, nous nous sommes peu étendu sur l'origine

aryenne, ou, avec plus de précision, sur l'origine iranienne de la partie la plus considérable, sinon de la totalité de la nation médique. Nous avons, au contraire, discuté à loisir l'existence de prétendus Mèdes d'origine touranienne, peuple imaginaire qui cherche à s'implanter dans l'histoire.

Notre second livre qui traite de l'état primitif des Mèdes a une ampleur considérable que nous devons aussi justifier. On connaît les Mèdes de cette époque uniquement par leurs rapports avec les Assyriens. De là, la nécessité de glaner dans les inscriptions de Ninive les indications, soit directes, soit indirectes, qui s'y rencontrent; et comme les passages d'où elles se tirent ont parfois reçu les interprétations les plus fantaisistes, et qu'ils sont devenus de la sorte le point de départ de déductions étranges, il a fallu en établir le sens par les procédés ordinaires de la philologie. En même temps que nous allions à la recherche des Mèdes à travers les inscriptions cunéiformes, nous avons étudié la géographie de la Médie et des pays voisins durant la période assyrienne, et nous avons ainsi établi ce que nous n'avions fait qu'énoncer dans notre premier livre; nous avons suivi le déclin de la puissance de Ninive, étude indispensable pour juger les sources bibliques et classiques de l'histoire des Mèdes.

Dans la transcription des noms propres assyriens, nous avons conservé la forme originale de ceux qui ne sont connus que par les inscriptions; pour les autres, nous avons adopté d'ordinaire la forme généralement usitée.

Nous ne nous flattons pas d'avoir évité toute distraction et toute erreur. Notre sujet, en somme, a été peu étudié jusqu'à présent, malgré la longueur des chapitres consacrés aux Mèdes dans certaines histoires.

Nous avons complété et rectifié notre travail en quelques points secondaires, grâce aux découvertes faites depuis que notre manuscrit a été soumis au jugement de l'Académie, en ayant toujours soin d'avertir de ces changements.

TRANSCRIPTION DES LETTRES HÉBRAÏQUES.

א	pas exprimé.	ל	*l*
ב	*b*	מ	*m*
ג	*g* (dur).	נ	*n*
ד	*d*	ס	*s*
ה	*h*	ע	' (esprit rude).
ו	*v*	פ	*p*
ז	*z*	צ	*ts*
ח	*kh*	ק	*q*
ט	*th*	ר	*r*
י	*y*	ש	*sh*
כ	*k*	ת	*t*

Nous transcrivons conformément à ce tableau les mots assyriens, qui ont les mêmes articulations que les mots de la langue hébraïque. Dans les mots ainsi transcrits, *u* se prononce *ou*.

LE PEUPLE

ET

L'EMPIRE DES MÈDES

JUSQU'A LA FIN DU RÈGNE DE CYAXARE.

LIVRE PREMIER.

LA MÉDIE ET LES MÈDES.

CHAPITRE PREMIER.

L'Iran et la Médie proprement dite.

C'est sur le sol iranien que s'écoula, si l'on peut s'exprimer ainsi, la vie du peuple mède. C'est là qu'on le rencontre à l'aurore de son histoire, qu'on le voit se développer, s'organiser en grande puissance; c'est là enfin qu'après des vicissitudes diverses, se confondant peu à peu avec les races qui l'entourent, il perd son individualité et son nom.

Étudiée de nos jours par de savants voyageurs, Layard, Chesney, Kinneir, Ker Porter, sir H. Rawlinson, etc., la géographie physique de l'Iran a été exposée d'après leurs travaux par M. G. Rawlinson, dans une remarquable dissertation insérée au tome Ier de son Hérodote [1], sous le titre : *On the Geography of Mesopotamia and the adjacent countries* [2].

[1] *History of Herodotus*, a new english version, edited with copious notes and appendices, etc., by George Rawlinson, M. A., assisted by Major-general Sir Henri Rawlinson, K. C. B., and Sir J. G. Wilkinson, F. R. S., 3e éd.

[2] Pages 549-605.

Il nous suffira de reproduire dans une forme abrégée la partie de ce travail qui concerne l'Iran [1], et d'y ajouter les notions de géographie ancienne nécessaires pour l'intelligence de notre sujet.

L'Iran est un immense plateau terminé au nord par la chaîne de l'Elbourz, qui, se détachant des montagnes de l'Arménie, court vers la mer Caspienne dont elle longe le rivage méridional, et va bien au delà, suivant la même direction, se joindre à l'Indou-Koh au-dessus de Caboul; à l'ouest, par le Zagros, qui se développe sur la rive gauche du Tigre, en cinq ou six rangées parallèles de hautes montagnes, dans le sens du fleuve, jusqu'au Farsistan; au sud, par une ligne de collines qui longe la Perse et le Béloutchistan, se tenant toujours à une faible distance de la mer des Indes; à l'est enfin, par le Soliman et d'autres montagnes qui le séparent de la vallée de l'Indus. Le quadrilatère ainsi formé surpasse en étendue la Prusse, l'Autriche et la France réunies.

D'après les calculs faits, les deux tiers d'un pays si vaste sont déserts. Il n'y a de parfaitement habitable que trois zones situées à l'ouest, au nord et à l'est. Le centre et la région méridionale de l'Iran, à peu près dépourvus d'eau, sont voués à une incurable stérilité.

Les régions montagneuses à la lisière de l'Iran sont capables de nourrir une population très dense. Le Zagros en particulier est d'une fertilité admirable. Des collines couvertes à leur sommet de chênes, de noyers et de platanes, offrent à mi-côte tantôt des champs de riz, de froment et d'autres céréales, tantôt des jardins, des vergers et des vignobles; tandis qu'à leur pied, les vallées produisent le coton, le tabac et le chanvre. Une foule de rivières aux eaux limpides se précipitent des montagnes, animent le pays et y entretiennent la fraîcheur. Vers le nord le Zagros change d'aspect. Il s'élève à des hauteurs considérables et se couvre de neige. Ses pentes abruptes ne laissent ouverts qu'un petit nombre de passages toujours dangereux, et impraticables durant sept mois de l'année.

L'Elbourz (Parachoatras de la géographie classique), qui prend naissance vers le 46e degré de longitude, n'a guère à l'origine que 32 kilomètres de

[1] Pages 553-559.

largeur. Du côté du sud, ses flancs pierreux et stériles abondent en précipices; ils sont fréquemment entr'ouverts par des crevasses profondes. Çà et là, des rangées parallèles de collines se détachent de la chaîne principale et déterminent des cours d'eau dont quelques-uns, comme le *Shah Rud* et le *Sefid Rud,* méritent le nom de fleuves. En ces endroits l'Elbourz rivalise avec les sites les plus riants du Zagros. Au nord de l'Elbourz, le long de la mer Caspienne, les plaines du Ghilan et du Mazandéran compteraient parmi les régions les plus fortunées du monde, si des miasmes déposés sur le sol par des inondations fréquentes ne les rendaient insalubres. Jusqu'à la longitude de Téhéran (49°) la hauteur de l'Elbourz ne dépasse pas 2,400 mètres; plus loin il s'élève subitement et le pic de Demawend atteint une hauteur de plus de 6,000 mètres. Entre le 52e et le 59e degré de longitude, la chaîne change complètement d'aspect; elle s'abaisse en dilatant sa base jusqu'à la largeur de 300 kilomètres. L'Elbourz devient en cet endroit un labyrinthe de vallées fertiles, bien peuplées et soigneusement cultivées.

La plaine centrale de l'Iran est assez fertile à l'ouest. Brûlée par le soleil et dépouillée de sa verdure à partir du mois d'août, elle donne en maint endroit une moisson abondante au commencement de l'été.

La région orientale de l'Iran est moins connue et ne nous intéresse pas au même degré.

L'Iran comprend la Perse, le Béloutchistan et l'Afghanistan.

Tel est l'Iran, d'après les auteurs suivis par M. G. Rawlinson.

Au temps de la conquête d'Alexandre, cette vaste contrée se divisait en dix provinces ou pays principaux : à l'ouest, du nord au sud, la Médie, une bande étroite occupée par les Élyméens, les Cosséens et les Parétacènes, la Perse proprement dite; au sud, à partir de la Perse, la Carmanie et la Gédrosie; à l'est l'Arachosie et le pays des Paropamisates; au nord, l'Arie et la Parthie. La Drangiane occupait une position centrale et confinait à presque tous ces pays; elle correspond dans la géographie actuelle au Séistan, situé autour du lac Hamoun. — La géographie classique attribue le versant occidental du Zagros à la Babylonie ou à l'Assyrie [1].

[1] Strabon, *Géogr.*, XVI, I, 1.

La Médie n'a pas la même étendue chez tous les auteurs anciens. Xénophon, dont nous expliquerons plus loin le langage, l'élargit à l'ouest jusqu'au Tigre; Hérodote et Strabon placent la Médie à l'est du Zagros. Strabon divise la Médie en deux parties : la *Médie Atropatène,* correspondant à l'Adherbaïdjan, et à une partie de l'Irakadjémi; la *Grande Médie,* correspondant à l'Irakadjémi, moins la zone septentrionale que Strabon rattache à l'Atropatène. Ni l'Atropatène, ni la Grande Médie ne confinent à la mer Caspienne, dont les bords sont habités par les Cadusiens, les Amardes et les Tapyres. La Grande Médie porte seule le nom de *pays des Mèdes* (*Mat Madai*) dans les inscriptions assyriennes. C'était la Médie proprement dite, qui fut le berceau de l'empire de Cyaxare [1]. Son territoire était d'une richesse moyenne comparé au reste de l'Iran. Les Mèdes primitifs d'Hérodote sont en réalité ceux de la Grande Médie; mais nous doutons qu'il les ait distingués du reste de la nation.

Ces notions se justifieront dans la suite de notre travail. Il fallait les donner d'abord, afin d'être compris et d'éviter des confusions.

CHAPITRE II.

Les Mèdes.

I. — Les Mèdes aryens.

Les habitants de l'Iran, comme ceux de la Bactriane, parlaient en général les dialectes aryens ayant des affinités spéciales avec le persan. Leurs caractères physiques et leurs mœurs avaient aussi des analogies remarquables. Aujourd'hui encore la plupart des peuples de l'Iran offrent les mêmes ressemblances, malgré l'altération produite par le mélange d'éléments

[1] Hérodote, I, 189; V, 49. Strabon, *Géogr.*, XI, XIII, 5. — Tous les textes assyriens auxquels nous faisons allusion seront cités dans notre second livre.

étrangers. Ces affinités ont déterminé les ethnographes à les réunir dans un groupe particulier de la famille indo-européenne, le groupe iranien [1].

La parenté des Mèdes et des Perses (indo-européens ou aryens) est surtout bien établie. Elle est attestée, peut-on dire, par la nation grecque tout entière. Les Grecs qui n'ignoraient pas que les Perses et les Mèdes étaient deux peuples différents, appliquaient néanmoins souvent aux uns et aux autres la dénomination commune de Mèdes, ou l'appliquaient séparément aux Perses. Les guerres qu'ils soutinrent contre Darius et ses successeurs, sont connues dans leurs histoires sous le nom de *guerres médiques*, et l'usage de cette expression s'est perpétué jusque dans nos livres. Les Grecs allaient trouver le grand roi à Suse, *chez les Mèdes* [2]; ils lui donnaient en s'adressant à lui le titre de *roi des Mèdes*.

Un des compagnons d'Alexandre, Néarque, observateur dont l'exactitude est reconnue, affirme que les Mèdes et les Perses avaient la même langue [3], et son assertion est justifiée par quelques débris de la langue médique parvenus jusqu'à nous. Ainsi le médique *spaca, chienne,* conservé dans Hérodote [4], se retrouve dans *spaca, canin,* mot appartenant au zend, lequel, comme on le sait, est un dialecte très rapproché du vieux persan; le médique *tigris, flèche,* conservé dans Strabon, a également son correspondant zend *tighris* [5].

En général les noms propres des Mèdes dont les historiens grecs ont gardé le souvenir, ont une physionomie persane très caractérisée. Il en est de même de la plupart de ceux qui se rencontrent dans les inscriptions assyriennes [6].

Au témoignage des Grecs, il faut ajouter celui des Juifs, également bien

[1] G. Rawlinson, *Herodotus*, 3e éd., t. I, pp. 696-701; Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, t. I, pp. 377 et suiv.

[2] Hérodote chez lequel se rencontre cette expression, sait bien que la ville de Suse n'est ni persane, ni médique. Il dit *Suse chez les Mèdes*, parce que Suse était le centre de l'*empire* médo-perse.

[3] Strabon, XV, II, 14.

[4] I, 110.

[5] XI, XIV, 8. *Φέρεται δὶ αὐτῆς* (*scil.* *τῆς Ἀρσηνῆς λίμνης*) *ὁ Τίγρις*..... *ἄμικτον φυλάττων τὸ ῥεῦμα διὰ τὴν ὀξύτητα, ἀφ' οὗ καὶ τοὔνομα, Μήδων τίγριν καλούντων τὸ τόξευμα.* Il est évident que le rapprochement arbitraire du nom du Tigre et du mot médique *tigris, flèche,* ne met pas en question l'existence de celui-ci.

[6] Pour le détail, voir G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, 2e éd., t. II, pp. 358-365.

informés, qui considéraient les Mèdes et les Perses comme deux peuples étroitement unis ayant la même loi et les mêmes usages [1].

Il serait hors de propos de développer davantage un point sur lequel on est d'accord. L'origine iranienne des Mèdes, si l'on restreint la dénomination à ceux dont il s'agit dans les témoignages cités, n'est pas sujette à discussion : les preuves qui l'établissent sont trop claires et trop convaincantes. Le doute que pourraient faire naître relativement au sens des témoignages bibliques les vues particulières de M. Halévy [2] sur l'origine de Cyrus, sera dissipé dans un appendice à la fin de ce chapitre.

II. — Les Mèdes touraniens.

§ 1. *Hypothèse des Mèdes touraniens.— Exposé des idées de MM. Rawlinson, Norris, Lenormant et Oppert.*

Les assyriologues se sont vivement préoccupés, depuis environ quarante ans, d'une question plus difficile, que personne n'avait soulevée avant eux. Ils se sont demandé si le sol médique, durant la période assignée à notre étude, a été l'apanage exclusif de races iraniennes, ou s'il a été occupé simultanément par des tribus de souche différente. Cette question tout à fait actuelle, réclame de notre part un examen sérieux, et nous met dans une situation particulièrement délicate. Ici surtout nous aurons à nous prononcer sur bien des systèmes et à faire valoir des conclusions diamétralement opposées à celles qui sont acceptées aujourd'hui, par presque tous les auteurs, comme le dernier mot de la science historique. Heureusement l'invitation de l'Académie nous rassure, et nous nous engageons sans crainte dans une voie que son programme nous trace avec tant de franchise.

Nous admettrons volontiers que la race médique partageait le territoire

[1] Pour l'indication des passages, tant bibliques que classiques, sur lesquels repose la parenté des Perses et des Mèdes, voir *Id.*, *ibid.*, p. 306, note 1.

[2] Dans la *Revue des études Juives*, juillet-septembre 1881, pp. 14-17.

qu'elle occupait avec d'autres populations. Car il n'arrive guère qu'un grand pays soit la propriété exclusive d'une race homogène. Mais les affirmations vont plus loin. Les assyriologues prétendent généralement qu'il existait en Médie un peuple d'origine scythique ou touranienne tranchant sur le reste de la population, répandu sur de grands espaces, assez influent pour imposer ses conceptions religieuses aux iraniens et assurer à son idiome dans les inscriptions trilingues des rois de Perse, une place d'honneur avant la traduction assyrienne.

Telle est l'idée qu'on donne des Mèdes touraniens depuis qu'un grand public, en France et en Angleterre principalement, s'intéresse aux résultats des études cunéiformes. Le procédé semble choisi pour causer des éblouissements aux lecteurs distraits, et leur donner le change sur le faible d'une théorie spécieuse. Il importe, par conséquent, de rappeler la manière dont les Touraniens de Médie, *auxquels*, à l'exemple de M. Max Duncker [1], *nous refusons toute réalité*, ont opéré leur intrusion dans l'histoire.

Au début des études cunéiformes, on fut frappé de ce que dans les documents des Achéménides, la version babylonienne de l'original persan venait ou en dernier lieu, ou à l'endroit le moins favorable, et qu'elle cédait régulièrement le pas à une version rédigée dans une autre langue, toujours la même. Le dialecte ainsi favorisé fut regardé comme celui d'une grande division de l'empire, distincte de la Perse que représentait le texte original, distincte aussi de la région chaldéo-assyrienne et plus importante que cette satrapie, représentée par la troisième langue. La double condition semblait se réaliser dans la Médie, et la langue encore inconnue reçut le nom de *médique* [2]. Bientôt néanmoins surgit une difficulté. Ayant examiné de plus près le mystérieux langage, sir Henri Rawlinson crut y découvrir des affinités avec les dialectes touraniens, ce qui contrariait l'idée universellement reçue de l'origine indo-européenne des Mèdes, et ouvrait en même temps un champ très vaste à l'hypothèse.

Sir Henri Rawlinson s'y engagea le premier, et déposa dans quelques

[1] *Geschichte des Alterthums*, 5e éd., t. IV, p. 206, note 3.

[2] Cf. Sir H. Rawlinson, dans le *Journal of the Royal Asiatic Society of Gr. Britain and Ireland*, t. X, pp. 32 et 33

lignes lestement écrites le germe des théories dont nous allons voir l'éclosion :

« Si la langue (dite médique) révèle des éléments aryens, et que son » caractère plus ou moins scythique paraisse le résultat d'un développement » secondaire, il sera facile, disait le savant assyriologue, de concilier le » fait d'un mélange si bizarre avec ce que l'histoire nous apprend des » anciens habitants de la Médie. Car, quoique l'origine aryenne des Mèdes » soit généralement reconnue aujourd'hui, et que les noms des rois mèdes, » tels qu'ils se rencontrent dans les historiens grecs et dans les inscriptions, » soient manifestement aryens par l'étymologie, toujours est-il que les » relations de la Médie avec les races scythiques ont été assez continuelles » et assez intimes. On s'expliquerait par là l'introduction de termes étran- » gers, fût-ce en nombre considérable chez les Mèdes; on s'expliquerait » même une modification dans la structure primitive de leur langue..... D'un » autre côté, si la langue dont il s'agit était essentiellement scythique, et » qu'elle ne s'éloignât de son type fondamental qu'en raison d'influences » sémitiques ou aryennes, il serait impossible, à mon sens, d'attribuer aux » Mèdes le second texte des inscriptions trilingues, et ce serait une ques- » tion assez embarrassante que celle de savoir à quelle nation de l'empire » cette langue appartenait. Pour la solution de la difficulté, il y aurait à » choisir entre deux hypothèses : celle d'une immigration simultanée des » Scythes et des Aryens, et celle d'une immigration relativement récente » des Aryens en Perse. Dans le dernier cas on rapporterait le texte du » milieu à une race aborigène, laquelle, malgré la perte de son existence » politique sous le nouvel empire, continuait à former le gros de la popula- » tion du pays, et paraissait digne d'avoir à son usage une version des monu- » ments nationaux dans sa propre langue, la seule qu'elle comprît. »

Ainsi parlait sir Henri Rawlinson en 1847 [1]. Son langage est encore timide. Mais le branle était donné. Saulcy étudia peu après le texte touranien et prétendit y trouver, comme sir H. Rawlinson, un idiome médique [2]. M. Oppert soutint en 1852 que le dialecte en question était la langue des

[1] *Ibid.*, pp. 36 et 37.

[2] Cité par M. Oppert, *Le peuple et la langue des Mèdes*, p. 2.

Scythes d'Europe. « Je crois, disait-il, qu'il est la langue de ces Scythes qui, » avant d'être chassés par Cyaxarès, ont régné sur la Médie pendant vingt- » huit ans, et qui certainement n'ont pas manqué de laisser quelques traces » de leur terrible domination. » Telle est ce que M. Oppert appelle la première évolution de ses idées sur cette matière [1].

M. Norris, en 1855, exprima des vues analogues dans la préface de son travail sur le texte de deuxième ordre à Béhistoun, et contrairement à son habitude, il parla sur le ton le plus tranchant : « On ne peut en douter, » écrit-il, le dialecte est celui que parlaient dans l'empire persan les tribus » pastorales connues sous le nom de Dahae, de Saces, de Mardes ou sous » quelque autre; ces tribus, qui ne formaient au fond qu'un seul peuple, » parlaient des dialectes similaires, se rattachant avec probabilité à la langue » des Scythes proprement dits, lesquels habitaient, d'après Hérodote, » l'extrême orient de l'Europe et les contrées asiatiques limitrophes, où » quelques tribus parlent encore aujourd'hui des dialectes ougro-tartares [2]. »

Norris confine trop ses Scythes dans les régions voisines de l'Iran, vers le Caucase et la Bactriane; ils ont à peine un pied en Médie. Pour les besoins du système en voie de formation, il leur reste encore beaucoup de terrain à gagner. Heureusement les Mèdes touraniens sont doués d'une force d'expansion et d'une souplesse de métamorphose incomparables. Immédiatement après Norris, sir Henri Rawlinson reprend la parole dans le Journal asiatique de Londres [3]. Cette fois, donnant plus de précision à ses idées, il ramène à une souche touranienne et rattache aux Scythes d'Europe les Mages, tribu puissante qui habitait la Médie, et déborda de là sur la Perse et les pays voisins. L'hypothèse de sir Henri Rawlinson fut adoptée par son frère M. Georges Rawlinson, qui l'a exposée avec méthode et clarté dans ses *Cinq grandes Monarchies*, et en dernier lieu dans un appendice à sa traduction d'Hérodote. Nous reproduirons le système des deux savants anglais dans sa forme la plus récente.

D'après MM. Rawlinson, les Aryens venant des bords de l'Oxus, et s'avançant

[1] *Inscriptions des Achéménides*, p. 103 (cité par M. Oppert, *ibid.*).
[2] *Journal of the Royal Asiatic Society of Gr. Britain and Ireland*, t. XV, pp. 3 et 4.
[3] *Ibid.*, p. 245, surtout note 1.

vers l'occident jusqu'au sud de la mer Caspienne, se heurtèrent dans ces parages contre les Scythes, peuple d'une civilisation remarquable, qu'ils soumirent à leur joug et dont ils acceptèrent cependant l'influence au point de se transformer radicalement à son contact. Voici comment les choses doivent s'être passées :

« Il semblerait que les Aryens, lorsqu'ils vinrent à se rencontrer avec les » Scythes dans l'ouest, fussent un peuple simple et illettré, ne possédant ni » organisation, ni livres sacrés, ni instruction, ni science, ni doctrine » occulte, ni cérémonial religieux déterminé. La croyance à Ormazd et » Ahriman était la quintessence et la moelle de leur religion; ils adoraient » en même temps le soleil et la lune, sous les noms de Mithra et de Homa; » ils reconnaissaient encore l'existence d'un certain nombre de divinités » inférieures, génies bons et mauvais, créatures respectives des deux grandes » puissances de lumière et de ténèbres. Leur culte consistait surtout en » chants religieux, analogues aux hymnes védiques de leurs frères indiens, » par lesquels ils croyaient obtenir la faveur et la protection d'Ormazd et » des esprits rangés sous sa puissance. Ils se trouvaient dans cet état lorsqu'ils » tombèrent sous l'influence du magisme, doctrine antique et vénérable, qui, » munie de tout l'appareil dont la croyance des Aryens était dépourvue, » s'attribuait encore la puissance mystérieuse des miracles, toujours pleine » d'attraits et de séduction pour un peuple simple et crédule. L'action (du » magisme) s'exerça en premier lieu sur les Mèdes de l'Adherbaïdjan, la » contrée où le culte du feu semble avoir pris naissance, et qui fut constam- » ment regardée dans les premiers temps comme le siége principal du » zoroastrisme. Les Mèdes non seulement adoptèrent la religion de leurs » sujets, mais ils se fondirent en masse avec eux, s'incorporant des tribus » entières de Scythes (les Mages et les Budiens). Le magisme supplanta » chez les Mèdes l'ancienne croyance aryenne, et le dualisme se maintint » seulement dans la branche persane de la nation (iranienne). Dans la lutte » qui ne tarda pas à s'engager entre les deux grandes puissances aryennes, » le succès de la Perse sous Cyrus fit triompher de nouveau le dualisme. » Le culte d'Ormazd et d'Ahriman devint la religion nationale et dominante; » le magisme et les autres croyances furent simplement tolérés. Après une » tentative unique pour recouvrer la suprématie, tentative infructueuse qui

» aboutit à une cruelle persécution et à la *magophonie* annuelle, les Mages
» se soumirent. Mais ils entreprirent aussitôt de corrompre la croyance
» contre laquelle ils ne pouvaient plus lutter ouvertement. Il se forma ainsi
» une religion hybride, dans laquelle les dogmes des Mages et ceux des
» Aryens s'amalgamèrent, les croyances aryennes prédominant à la cour et
» le magisme dans les provinces. Hérodote n'a décrit que la forme provin-
» ciale de la religion persane. Car, selon toute apparence, la vraie religion
» aryenne, celle des Achéménides, lui était inconnue [1]. »

Voilà des combinaisons assurément ingénieuses. Pour les comprendre il faut se rappeler que, d'après Hérodote, le Mage qui régna quelque temps sous le nom de Smerdis [2], frère de Cambyse, ayant été reconnu et tué par Darius, fils d'Hystaspe, les Perses se jetèrent de tout côté sur les Mages, en massacrèrent un grand nombre, et instituèrent en mémoire de l'évènement une fête annuelle appelée d'un nom équivalent au grec *magophonie* [3]. Il faut aussi se souvenir de ce que nous apprennent deux sources différentes, les inscriptions des Achéménides et l'histoire d'Hérodote, sur les dogmes et les pratiques religieuses des Perses.

Darius affirme sa foi en un Dieu souverain, créateur du ciel et de la terre. Par la volonté de ce Dieu, les rois règnent et les empires s'étendent. Il tient en main la victoire, il est l'arbitre des évènements. Darius réclame encore l'appui de divinités inférieures dont il laisse les attributs indécis. Si le langage de Darius a été bien compris par les savants actuels, ses dieux avaient des temples. Car ce prince se glorifie d'avoir relevé les demeures des dieux que Gaumatès avait renversées. Artaxerxès Mnémon nomme deux déesses Anahita et Mitra qu'il adorait [4].

[1] *Herodotus*, t. I, pp. 418 et 419.

[2] Smerdis est nommé *Bardiya* dans l'inscription de Béhistoun.

[3] Hérodote, III, 61-79. — *Inscription de Darius à Béhistoun*, texte persan (*Journal of the Royal Asiatic Society of Gr. Britain and Ireland*, t. X, année 1847.), I, ll. 48-61. Cf. Spiegel, *Die Altpersische Keilinschriften*, pp. 6-9. Hérodote donne à l'usurpateur le nom de Smerdis comme au frère de Cambyse. Darius, dont l'autorité est prépondérante, lui donne le nom de *Gaumata*.

[4] *Inscription de Béhistoun* (texte persan), c. I, l. 11, 24, 26, 63, 64, etc. — *Inscription* a *de Nach-i-Roustam* (texte persan, transcrit et traduit par Spiegel, *Altpers. Keilinschriften*, pp. 48-55), ll. 1-8, p. 64. Cf. De Harlez, *Avesta*, 2e éd., pp. IX et X.

Darius et les autres rois sont sobres de détails, exprimant leurs croyances religieuses incidemment. Hérodote traitant *ex professo* le sujet de la religion persane, est plus explicite.

Au rapport d'Hérodote, les Perses n'élevaient à leurs Dieux, ni statues, ni temples, ni autels : ils se moquaient de ces usages. Jupiter s'identifiait dans leur conception avec la voûte du ciel; ils lui offraient des sacrifices sur le sommet des montagnes. Ils immolaient des victimes au soleil, à la lune, à la terre, au feu, aux vents, à l'eau; ils se faisaient scrupule d'uriner, de cracher et de se laver les mains dans les fleuves, objets de leur culte. Telles étaient leurs divinités primitives. Ils y ajoutèrent Uranie, la Vénus céleste. Ce culte leur vint des Assyriens qui adoraient Vénus sous le nom de Mylitta, et des Arabes qui la connaissaient sous celui d'Alilat ou Alitta. Les Perses la nommaient Mitra. Dans toutes les cérémonies du culte, les Perses étaient assistés d'un Mage. Les Mages avaient des pratiques curieuses. Ils tuaient le plus qu'ils pouvaient les fourmis, les serpents, ainsi que les autres reptiles et volatiles. Hérodote avait encore entendu dire, mais il se gardait bien d'être affirmatif en ce point, que les Perses n'enterraient pas leurs morts qu'ils n'eussent été déchirés par les oiseaux ou par les chiens. Il attribue positivement cette coutume aux Mages seuls, qui la pratiquaient ouvertement. Quant aux Perses en général, Hérodote affirme qu'ils enduisaient de cire les corps morts et qu'ils les enterraient ensuite [1].

Comme on l'a vu, M. G. Rawlinson, qui s'inspire des idées de son illustre frère [2], concilie les deux sources en suggérant qu'Hérodote parle de la religion suivie dans les provinces, et Darius de celle qui se pratiquait à la cour. M. Lenormant écarte Hérodote avec moins de respect.

On confond, prétend ce savant, deux choses essentiellement distinctes : le magisme et le zoroastrisme, qui était la religion de Cyrus et de ses successeurs. L'erreur a son point de départ dans Hérodote, qui, ayant voyagé en Médie et non en Perse, attribuerait aux Persans, par une distraction inconcevable, les superstitions et les croyances propres aux Mèdes.

La difficulté de concilier Hérodote avec Darius étant ainsi résolue,

[1] Hérodote, I, 131-140.
[2] Cf. *Herodotus*, t. I, p. 419, note 8.

M. Lenormant se met en quête de renseignements supplémentaires sur les Mèdes touraniens.

Il existe en persan moderne une chronique intitulée *Le livre des Rois*, œuvre de Firdousi, dont les connaisseurs vantent le mérite littéraire. L'histoire des Sassanides y est précédée d'un résumé des évènements antérieurs à partir de la création du monde. S'inspirant de cette source, M. Lenormant trace avec beaucoup de verve le tableau des luttes engagées en Médie, pour la possession du sol, entre les Touraniens premiers occupants et les Aryens qui ont entrepris de les déloger.

Nous craignons de défigurer cette page en l'abrégeant, et nous la citons en entier :

« Courbés sous le premier élan de la conquête aryenne, les Touraniens » de la Médie se relevèrent bientôt et engagèrent le combat avec ceux qui » prétendaient les dominer. La lutte, incessamment renouvelée des Iraniens » et des Touraniens, dans cette contrée où les deux éléments ennemis se » trouvaient tous les deux trop forts pour que l'un pût expulser l'autre, dura » plus de dix siècles, avec les alternatives les plus opposées. Elle n'a mal- » heureusement pas d'histoire positive, mais le souvenir en vit, *avec une* » *étonnante netteté,* au milieu des fables et des fictions poétiques qui ne » parviennent pas à le défigurer entièrement dans les traditions populaires » persanes, mises en si beaux vers par Firdousi, dans son *Livre des Rois.* » Ce temps est en effet celui des plus grandes et des plus illustres guerres » d'Iran et de Touran, dont la tradition place presque constamment le » théâtre sur le sol même de la Médie, celui des épisodes les plus brillants » de cette lutte qui ne finit jamais. C'est le temps des exploits épiques et » fabuleux de Roustem, de Kaïkhosrou, de Farokhzad, de tous les héros » légendaires de la race iranienne. A plusieurs reprises, Afrasiâb l'emporte » sur les guerriers de l'Iran et paraît au moment de les anéantir; cependant » toujours, après des péripéties plus ou moins longues, avec plus ou moins » de peine, il finit par être vaincu; mais toujours aussi, sans se lasser, il » recommence le combat; au moment où on le croit écrasé, il relève la tête. » Lorsque les guerriers de l'Adherbaïdjan et de l'Irakadjémy ne sont plus » de force à lutter seuls contre les serviteurs d'Afrasiâb et à leur tenir tête,

» ils appellent à leur secours les héros du Farsistan, tels que Roustem, et » ceux-ci ramènent la victoire dans le camp des défenseurs de l'Iran. *Il* » *dut en être ainsi dans l'histoire réelle;* plus d'une fois les Iraniens de la » Médie, quand le sort des armes leur fut défavorable, quand ils se virent » au moment d'être accablés définitivement par les Touraniens, durent » appeler à leur secours, dans cette cause à la fois nationale et religieuse, » leurs frères les Iraniens de la Perse. La légende populaire montre, à la » fin de leurs luttes si prolongées, Iran triomphant de Touran et le soumet- » tant à sa suprématie sans cependant le détruire. Ce fut *en effet* la fin des » guerres de race dans la Médie; les Iraniens ne parvinrent pas à entamer » sérieusement dans leur existence nationale les populations touraniennes » qui les avaient précédés; mais ils s'imposèrent à elles de vive force, à » l'état d'aristocratie conquérante et dominatrice. »

Ajoutons pour compléter l'exposé des idées de M. Lenormant, que, d'après lui, la religion des Touraniens vaincus s'imposa aux conquérants Aryens en Médie; que les ministres de cette religion se recrutèrent néanmoins exclusivement dans la tribu des Mages, qu'il croit être aryens [1].

M. Maspero a adopté le système de M. Lenormant, excepté en un point. Comme MM. Rawlinson, il fait des Mages une tribu touranienne [2].

Cependant M. Oppert, qui ne cessa durant trente ans d'étudier la question des Mèdes touraniens, avait modifié une première fois ses idées. Au lieu d'attribuer le deuxième idiome des inscriptions trilingues aux Scythes, envahisseurs de la Médie sous Cyaxare, il y reconnut la langue des Buses et des Struchates, dont il fit des tribus agricoles et pastorales, premiers occupants du sol en Médie et d'origine touranienne [3]. M. Oppert semble avoir vécu dans cette persuasion plusieurs années. On croyait qu'il avait dit son dernier mot, lorsqu'en 1879, dans son ouvrage intitulé *Le peuple et la langue des Mèdes,* il étonna le monde savant par la communication des idées les plus hardies et les plus originales qui aient été exprimées sur le peuple caméléon dont nous discutons l'existence.

[1] *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient*, 3e éd., t. II, pp. 332-334.

[2] *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 3e éd., pp. 457, 471.

[3] *Le peuple et la langue des Mèdes*, pp. 7 et 8. — Au commencement de ce livre, M. Oppert raconte les modifications successives de son système.

Aujourd'hui donc, car nous supposons que M. Oppert en est encore à la troisième évolution de son système, le savant professeur du Collège de France est porté à admettre que les Aryas ont précédé les Touraniens en Médie, ou tout au moins qu'il y eut dans ce pays, à une époque très éloignée, une population indo-européenne qui imposa à toutes les autres ses idées et ses coutumes par la supériorité de son esprit [1]. M. Oppert rapporte à la souche indo-européenne ou aryenne les Budiens, les Arizantes et les Mages, les trois dernières des six classes de la population médique dans l'ordre de leur énumération chez Hérodote [2]. Les Buses, qui forment la troisième classe, sont pour lui touraniens, ou mèdes dans le sens précis du mot. Il rapporte sans doute les Struchates au même élément, puisqu'il ne montre pas qu'il ait changé d'avis en ce qui les concerne [3]. Il ne dit rien des Parétacènes. D'après M. Oppert, l'élément ethnique qui donnait à la nation son caractère propre et auquel appartenaient les rois, était touranien [4]. La langue officielle l'était également [5].

L'état de choses décrit par M. Oppert est censé durer aussi longtemps que la grande puissance des Mèdes. Après le renversement de la dynastie de Déjocès, sous Cyrus et ses successeurs, les Aryens reprirent le dessus au point d'étouffer l'élément opposé qui avait prévalu pendant un peu plus d'un siècle [6]. Telle est l'existence, courte, mais brillante, que M. Oppert revendique pour les Touraniens de Médie.

§ 2. *Le système touranien considéré dans son élément général.*

Il nous a paru intéressant de résumer dans un tableau rapide les variations subies par les Scythes ou Touraniens de Médie, depuis qu'ils ont le privilège d'exercer la sagacité des orientalistes. Maintenant il s'agit de juger

[1] Pages 9 et 10.
[2] I, 101. Ἔστι δὲ Μήδων τοσάδε γένεα, Βοῦσαι, Παρητακηνοί, Στρούχατες, Ἀριζαντοί, Βούδιοι, Μάγοι.
[3] Pages 15, 16, 26.
[4] Page 17.
[5] Pages 9-16.
[6] Page 26.

suivant les règles ordinaires de la critique historique, le système touranien dans ses éléments généraux et dans ses principales nuances.

L'hypothèse repose sur un ensemble de déductions déjà connues du lecteur, mais dont il importe de préciser l'enchaînement.

Dans les inscriptions trilingues, a-t-on dit, *la version placée entre l'original persan et la traduction babylonienne s'adresse à la nation la plus importante dans l'empire de Cyrus après les Perses eux-mêmes. Une telle nation ne peut être que celle des Mèdes. Il s'ensuit que la deuxième en rang des langues officielles est la médique. Mais cette langue étant reconnue touranienne, une conclusion ultérieure s'impose, savoir que le peuple mède était en grande partie touranien.* On n'affirme pas naturellement que tous les Mèdes fussent touraniens. Car à moins de supprimer les principes de la certitude historique, il faut reconnaître en Médie l'existence d'un grand nombre d'Aryas, ayant encore conscience de leur origine. *Donc,* conclusion finale, *les Mèdes,* à l'époque où on les considère, *présentaient un mélange d'Aryas et de Touraniens, dont les caractères distinctifs étaient encore fort saillants.*

Un fait capital se dégage de ce simple exposé. Jamais avant le déchiffrement des textes cunéiformes, on n'avait songé aux Touraniens de Médie; on les a tirés d'un profond oubli pour justifier l'emploi d'un idiome censé touranien dans les monuments lapidaires des Achéménides. Il fallait à tout prix des Touraniens en Médie, et on en a trouvé par un procédé fort simple. On a dit avec un aplomb imperturbable : *Le principe qui a présidé au choix des langues et à la disposition des textes dans les documents des rois de Perse était l'importance relative attribuée aux peuples dont se composait leur empire.* Tout l'échafaudage de raisonnements qui a donné naissance aux Mèdes touraniens repose sur ce principe de conduite prêté aux Achéménides.

Mais le principe n'est pas certain; et le fût-il, on ne serait pas en droit de regarder la deuxième langue des inscriptions trilingues comme celle des Mèdes.

Que dans les usages pratiques de leur chancellerie les rois de Perse aient accordé à chaque idiome une importance proportionnée à celle de la nation qui le parlait, rien de plus naturel. Ils devaient être portés, nous l'avouons,

à agir de même dans les fastueuses inscriptions où leur vanité se complaisait, et cela pour être compris d'un plus grand nombre d'hommes, non pour flatter, comme on l'a dit, l'amour-propre des vaincus. Car nous verrons qu'ils s'appliquaient à étouffer le sentiment national chez les peuples qui entretenaient leur mémoire de glorieux souvenirs [1].

Malgré cela, l'application du principe aux Mèdes souffre une difficulté. On se demande si les Mèdes, contrairement à l'opinion des anciens, parlaient une langue différente du persan. Car aussi longtemps que cette question reste pendante, en bonne logique, il faut s'abstenir de conclure.

On admettra sans doute aussi que des circonstances particulières ont pu déterminer le choix d'une langue, malgré l'infériorité relative du peuple qui la parlait. Il convient notamment de tenir compte d'un fait dont la signification est trop peu remarquée. Dans leurs monuments, les monarques persans n'employaient pas sans distinction tous les genres d'écriture. Ils avaient une préférence marquée pour les cunéiformes, et ne faisaient point usage d'autres caractères pour les inscriptions qui décorent leurs palais et leurs tombeaux en Perse. Cette raison architectonique a pu influer sur leur choix, et faire exclure de leurs monuments la langue nationale des Mèdes, si toutefois elle différait du persan.

Un doute s'élève aussi quant à la manière dont les assyriologues conçoivent la prééminence relative des nations soumises aux Achéménides. Officiellement la Perse seule dépassait le niveau commun, elle seule était exempte de l'impôt. La Médie avec deux contrées voisines formait une simple satrapie payant le tribut annuel [2]. Par la force des choses néanmoins, la Médie jouissait d'une considération particulière. Ayant initié les Perses aux raffinements de leur civilisation, exerçant une grande influence par le corps sacerdotal des Mages issu de leur nation, les Mèdes, *surtout s'ils parlaient la même langue que les Perses*, parvenaient probablement avec facilité aux grands emplois dans l'immense monarchie créée par le génie de Cyrus [3]. La ville d'Ecbatane était, par le fait de sa position et de sa grandeur, un des centres

[1] Nous traiterons ce point dans le second livre, en parlant des colonies dans l'empire assyrien.
[2] Hérodote, III, 92, 97.
[3] Hérodote, I, 171-176; III, 61; VI, 94.

de l'empire, et les rois de Perse y avaient fixé leur résidence d'été [1]. Toutefois ces considérations sont désormais infirmées par une donnée de la tablette babylonienne relative à Cyrus, qui, lors de la chute d'Astyage, traita Ecbatane en ville ennemie, lui enleva ses trésors et en enrichit Anshan, la capitale de ses états héréditaires [2].

Du reste Suse était la vraie capitale, le premier centre administratif de l'empire. Les rois se plurent à résider dans cette ville, et l'embellirent à l'égal de Pasargades et de Persépolis [3]. Ainsi le susiaque semble avoir, quoique dans un genre différent, des titres à être reconnu dans le second idiome des inscriptions trilingues. Et cet idiome cependant n'est pas le susien. Les princes Élamites qui régnèrent à Suse antérieurement, ont laissé dans leur capitale des inscriptions dont la langue, malgré de grandes affinités avec le dialecte touranien qu'employaient les Achéménides, en diffère assez pour constituer un idiome distinct [4].

§ 3. *Le système touranien considéré dans ses évolutions successives.*

On voit déjà que l'hypothèse des Mèdes touraniens, même dans son expression indéterminée, manque de fondement.

Pourtant c'était trop peu d'affirmer en termes vagues l'existence de ce peuple. Pour le rendre saisissable, il fallait lui donner des formes précises. Ici les difficultés croissaient. L'embarras où l'on se trouvait donna naissance à une variété de systèmes qui montre quelle perturbation l'arrivée soudaine des Mèdes touraniens jetait dans l'histoire. L'identification de ce peuple avec

[1] Strabon, XI, XIII, 6.

[2] Col. II, ll. 1-4. La tablette babylonienne en parlant de la prise d'Ecbatane par Cyrus, emploie les mêmes expressions que les rois d'Assyrie quand ils décrivent le sac des villes. — Cette pièce a été publiée avec traduction par M. Théoph. Pinches, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archaeology*, t. VI, fasc. 1; M. Halévy l'a étudiée dans la *Revue des études Juives*, juillet-septembre 1881.

[3] Strabon, XV, III, 2, 3.

[4] Cf. Sayce, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archaeology*, t. III, fasc. 2, pp. 465-485; Oppert, *Le peuple et la langue des Mèdes*, p. 15, et dans les *Records of the Past.*, t. VIII, pp. 79-84.

les Scythes d'Europe ne pouvait se faire agréer. Les rois de Perse n'ont pas plus pensé à se glorifier chez eux dans la langue de ces barbares, que les empereurs romains dans celle des Cimbres ou des Teutons. L'hypothèse de Norris qui trouvait ses Touraniens dans les Dahae, Mardes, Saces et autres tribus à demi barbares portait également sa condamnation en elle-même. Comment, en effet, de misérables nomades auraient-ils eu des inscriptions monumentales? Et s'ils n'en avaient pas eu aux jours de leur indépendance, comment le grand roi qui les tenait sous le joug, aurait-il songé à en enrichir leur langue? Évidemment Norris donnait à ses Touraniens trop peu de dignité : ils devaient monter plus haut, ou rentrer dans le néant. On le comprit et bientôt les Mèdes touraniens firent meilleure figure : ils s'identifièrent avec la tribu sacerdotale des Mages, qui a joué un rôle marquant dans l'histoire. On imagina que les incompatibilités réelles ou prétendues entre la religion de Darius, qu'on assimile sous ce rapport aux Mèdes aryens, et celle des Mages, s'expliquaient naturellement par l'hypothèse de deux races hétérogènes juxtaposées ou arrivées seulement à un degré peu avancé de fusion sur le sol iranien.

Mais la contradiction supposée entre la religion des Perses décrite par Hérodote et celle que professe Darius n'existe pas. La difficulté de concilier Hérodote avec Darius provient d'une erreur commise par les savants de nos jours, qui croient découvrir une réaction contre le magisme dans quelques paroles de Darius, et par suite regardent ce prince comme le sectateur zélé d'une religion différente, dont les dogmes se seraient combinés bientôt après avec les doctrines propres aux Mages.

Darius se glorifie *d'avoir relevé les demeures des dieux que le Mage Gaumatès* (le faux Smerdis) *avait abattues*. On en conclut que les Perses, contrairement à l'assertion d'Hérodote, honoraient leurs dieux dans des temples, comme s'il n'y avait pas d'autre explication possible. Il y en a une pourtant et des plus simples. Les livres d'Esdras et de Néhémias dans le texte hébreu et chaldéen de la Bible, l'histoire de Bel et du dragon dans les Septante, montrent les rois de Perse remplis de respect pour les dieux des nations soumises à leur sceptre. Ces témoignages, dont la valeur a été contestée, viennent de recevoir une confirmation éclatante par la découverte

de l'inscription en dialecte babylonien, dans laquelle Cyrus se vante d'avoir traité avec honneur les dieux de tous les pays, et professe en particulier un grand respect pour les dieux de Babylone [1]. La suite naturelle de ces dispositions fut au moins la permission d'ériger des temples aux divinités étrangères; et de fait Cyrus encouragea les Juifs à rebâtir le temple de Jérusalem. Les ministres du culte persan en conçurent probablement du dépit. Dévoué à leurs intérêts, le Mage Gaumatès, devenu roi, renversa ou permit de renverser quelques-uns de ces temples dont la vue offensait ses confrères. Voilà une explication plausible, préférable à celle qui attribue à Hérodote de la mauvaise foi ou de grossières erreurs, telles que serait la substitution inconsciente d'usages mèdes à des usages persans tout différents, en un endroit où il parle sans réserve et sous sa propre responsabilité. Hérodote du reste n'a pas voyagé en Médie comme on l'affirme [2].

Nous rejetons également, comme arbitraire, l'hypothèse formulée par MM. Rawlinson de l'existence simultanée d'un culte plébéien et d'un culte propre aux rois en Perse. Hérodote si attentif à relever les particularités, comme le traitement des cadavres dans la tribu des Mages, loin d'attribuer aux rois des pratiques qui leur soient propres, donne assez à entendre qu'ils suivaient les usages communs. D'après lui, en effet, les rois, comme les simples citoyens, défèrent à l'autorité religieuse des Mages, qui sont l'unique sacerdoce de la nation [3].

On serait d'autant plus porté à mettre Hérodote en contradiction avec Darius, qu'on a cru que la religion de Darius était le culte formulé dans l'Avesta. Mais en cela on a commis une grave erreur. M. de Harlez l'a prouvé [4]. Les Perses enterraient leurs morts et leurs rois se construisaient de magnifiques tombeaux. Or rien n'est plus contraire à l'Avesta, qui enseigne

[1] *Cuneiform Inscriptions of Western Asia*, t. V, pl. XXXV. Toute l'inscription est remplie des louanges de Marduk. Cf. H. Rawlinson dans le *Journal of the Royal Asiatic of Gr. Britain and Ireland*, janvier 1880, pp. 85-89; Halévy, dans la *Revue des études Juives*, juillet-septembre 1880, pp. 17-19. — Nous désignerons désormais, suivant l'usage des assyriologues français, les *Cun. Inscriptions of Western Asia* par les initiales W. A. I.

[2] Voir plus bas, livre troisième, ch. I, où nous parlons plus spécialement d'Hérodote.

[3] Hérodote, VIII, 19, 37, 43, 115, 191.

[4] *Avesta*, 2e éd., pp. XI, CCXI.

que les cadavres souillent la terre et ordonne de les exposer aux bêtes en les assujettissant sur des lits de pierres. M. Oppert, qui a prétendu que Darius Ier, dans l'inscription qui décore sa tombe à Nach-i-Roustam, vante sa fidélité à observer l'Avesta, se trompe donc étrangement. « La construction d'un tom-
» beau, dit l'éminent iraniste belge, est la violation la plus flagrante des
» lois les plus strictes et les plus importantes de l'Avesta, un sacrilège qui
» fait tomber son auteur dans un état de criminalité dont rien ne peut le
» faire sortir, et le livre au démon pour l'éternité... Le langage de Darius
» ressemblerait à celui d'un homme qui se vanterait de sa fidélité à la loi
» chrétienne, tout en foulant aux pieds l'Évangile ». M. de Harlez démontre aussi que le mot *abasta*, équivalent vieux-persan du mot zend *avesta*, signifie *loi*, *justice*, *équité*, dans l'inscription funéraire de Darius, comme en plusieurs autres endroits des documents de ce monarque, et qu'il n'y désigne pas en particulier le code religieux connu depuis sous le nom d'*Avesta*.

Cependant sans admettre deux cultes différents en Perse sous les premiers Achéménides, nous reconnaissons que la religion professée par ces monarques aussi bien que par leurs sujets était d'importation plus ou moins récente [1]. Un sacerdoce exclusivement étranger desservant un culte indigène ne se conçoit guère. Les Mages venaient de Médie, et c'est pour cela que malgré l'attrait des superstitions dont ils gardaient le monopole, leur puissance était odieuse. Cambyse mourant s'indigne à la pensée d'avoir pour successeur un Mède, et un Mage [2]; Darius, à Behistoun, parle du faux Smerdis en des termes qui rappellent ceux de son prédécesseur [3]. Le peuple partage l'aversion de ses maîtres. A la mort du Mage Gaumatès (le faux Smerdis), comme à un signal convenu, il se jette sur les ministres de son propre culte et les massacre. Le souvenir de l'évènement est consacré par une fête anniversaire, et les Mages incapables de lutter contre le sentiment national, subissent l'outrage avec résignation, trouvant sans doute un dédommagement sérieux dans les bénéfices de leur profession [4]. Mais que conclure de tout cela en

[1] C'est l'opinion de M. de Harlez. *Ibid.*, p. XVI.
[2] Hérodote, III, 65.
[3] Col. I, ll. 35-58.
[4] Hérodote, III, 67-79.

faveur des Mèdes touraniens? Étrangers en Perse où ils avaient propagé une religion nouvelle, les Mages l'étaient-ils en Médie? Pour avoir un autre culte que les anciens Perses, en appartenaient-ils moins à la race iranienne? A-t-on perdu le souvenir de ces siècles où des Grecs, des Romains, des Gaulois idolâtres vivaient à côté de Grecs, de Romains, et de Gaulois chrétiens? La science orientale doit tenir compte de ces analogies.

L'origine touranienne des Mages suppose tout un enchaînement de faits controuvés : une différence entre le magisme et la religion de Darius, la fusion de ces systèmes religieux sous les princes qui suivirent, deux points déjà examinés. Elle a fait découvrir un lien ethnique entre les Mages et d'autres tribus censées touraniennes. La qualification de *scythiques* souvent appliquée aux Mages fait assez comprendre que d'ordinaire on a cherché ces affinités vers le nord. Mais là encore on a été aussi prodigue d'affirmations que sobre de preuves, et l'idée de rapprocher les Mèdes touraniens des Scythes d'Europe a été particulièrement malheureuse.

On range en effet sous la dénomination de *Touraniens* tous les peuples, quelle que soit leur provenance, qui parlent les langues dites touraniennes. Or ce terme est une qualification indéterminée, sous laquelle on comprend toutes les langues de l'Europe et de l'Asie, abstraction faite du chinois et de ses dialectes, qui n'appartiennent ni au groupe indo-européen ni au groupe sémitique. Ainsi le trait principal qui fait des langues touraniennes une classe à part, est tout négatif; les marques communes d'un caractère positif sont en petit nombre et d'un vague désespérant. Il n'est pas du tout démontré que les peuples parlant les idiomes touraniens aient la même origine; et quand on affirme qu'un peuple est touranien, on veut simplement dire qu'il se rattache à des races européennes ou asiatiques, et qu'il n'est ni aryen, ni sémitique, ni chinois [1]. Quant aux Scythes, on les a confondus à tort avec les Touraniens. Les anciens ont sans doute appliqué, dans un sens large, le nom de Scythes aux populations nomades du nord de l'Europe et de l'Asie, et ainsi compris

[1] Cf. G. Rawlinson, *Herodotus*, 3e éd., t. I, pp. 668 et 669, et les autorités citées, Max Müller, Prichard. — Il est bien entendu que malgré le vague des caractères propres aux peuples touraniens en général, il y a dans cette branche de l'humanité des groupes particuliers de nations unies par des affinités réelles et souvent très étroites.

les Scythes se confondent en grande partie avec les Touraniens. Mais les Scythes par excellence, les Scythes de la mer Noire et du Caucase, sur lesquels Hérodote nous a laissé de si intéressants détails [1], parlaient une langue indo-européenne, et par conséquent n'étaient pas touraniens [2]. Telle est du moins l'opinion des ethnographes qui ont le plus d'autorité [3]. Il faudrait donc rattacher à d'autres peuplades les Scythes de Médie, qu'on a imaginés pour le besoin d'une langue touranienne, et qui n'ont de réalité historique qu'à la condition de l'avoir parlée. Car nous avons toujours cru qu'il faut être conséquent, et s'abstenir de voir dans les Scythes d'Europe tantôt des Indo-Européens, tantôt des Touraniens, selon les besoins du moment. Il est à peine croyable qu'on en use ainsi, et cependant rien n'est plus certain. Lisez, par exemple, l'essai de M. Georges Rawlinson sur l'ethnographie des Scythes d'Europe, vous verrez qu'il démontre, après Schafarik, Donaldson et autres, l'origine indo-européenne de ces peuples [4]; lisez ensuite l'essai du même auteur sur les affinités ethniques des peuples de l'Asie occidentale, et grand sera votre étonnement de constater que par un artifice d'interprétation, l'invasion de ces mêmes Scythes en Médie est rangée parmi les hauts faits de la race touranienne [5].

Les sources anciennes sont donc muettes sur le sujet des Touraniens de Médie. Quant à la source relativement récente du Livre des Rois de Firdousi, il est évident que les indices qu'on y a trouvés n'ont de valeur qu'autant qu'ils seraient appuyés de preuves plus solides; et comme les preuves véritables font complètement défaut, les témoignages du Livre des Rois ne sont d'aucune utilité dans notre sujet.

Les systèmes appréciés jusqu'ici pèchent donc tous par le manque absolu de preuves, et presque tous par des contradictions ou des anomalies flagrantes. Les auteurs qui les proposent partant de cette idée que le second texte des inscriptions trilingues s'adresse nécessairement à la seconde nation de

[1] IV, 1-142.

[2] G. Rawlinson, *op. cit.*, t. III, pp. 187-200, et spécialement p. 198, § 10.

[3] *Ibid.*

[4] *Ibid.*

[5] *Ibid.*, pp. 672 et 673. La note 6 prouve que M. G. Rawlinson s'appuie sur des passages d'Hérodote où celui-ci parle des exploits des Scythes d'Europe.

l'empire, aux Mèdes, glorieux prédécesseurs des Perses, aboutissent à la singulière conclusion qu'il s'adresse en réalité à des populations qui ne sont mèdes que pour avoir été asservies par les Mèdes.

MM. Henri et Georges Rawlinson ont pallié avec art ce faible des Touraniens de Médie en identifiant leurs Touraniens avec les Mages, tribu réellement puissante, tandis que M. Lenormant semble ne pas s'en être aperçu d'abord.

Au commencement de sa première Lettre assyriologique, après avoir établi l'origine aryenne des Mèdes proprement dits, M. Lenormant continue en ces termes :

« D'un autre côté, l'existence d'un fonds de population touranienne en » Médie, y formant la majorité des habitants, ne peut pas davantage être » révoquée en doute. La constatation du caractère touranien de la langue » dans laquelle est conçue la seconde rédaction de toutes les inscriptions » officielles des monarques Achéménides, résultat désormais certain des » belles recherches de M. Westergaard, (de M. de Saulcy) et de M. Norris, » n'a aucunement infirmé les arguments *décisifs*, tirés principalement de la » place particulièrement honorable donnée au texte de cette langue, immé- » diatement après le texte perse et avant le texte assyro-babylonien, qui » dès les premières études sur ces monuments, avait fait regarder cet » idiome comme celui de la Médie. Mais ce n'était pas l'idiome de l'aristo- » cratie aryenne, dont le langage était identique à celui des Perses, et à » laquelle par conséquent le texte perse s'adressait aussi bien qu'aux descen- » dants des compagnons de Cyrus; ce ne pouvait être que celui du peuple » soumis à cette aristocratie [1]. »

La condition des Mèdes touraniens était assez misérable, à en croire M. Lenormant :

» A l'époque des Achéménides *et bien évidemment aussi à l'époque immé-* » *diatement antérieure*, la Médie nous offre dans sa population deux races, » l'une conquérante, l'autre conquise, conservant sous le même sceptre leur » existence distincte, leur langage propre, *superposées et non fusionnées*, » une minorité aryenne en possession de tout le pouvoir, comme de la

[1] Page 15.

» force guerrière, et constituée en aristocratie dominatrice, *puis une majorité* » *touranienne courbée sous le joug des Aryas,* peuplant les campagnes, » adonnée à la vie agricole ou pastorale; et aux diverses catégories de cette » population soumise les conquérants aryens ont imposé des appellations de » leur langue indiquant leurs origines ou leurs occupations [1]. »

Le système de M. Lenormant revient donc à ceci : *Les Mèdes avaient jeté tant d'éclat, que les rois de Perse traitaient les anciens sujets des Mèdes avec plus d'égard que les Babyloniens, quoique ces derniers eussent eu leurs jours de gloire et de puissance.* Et pourtant Cyrus, dans l'inscription babylonienne récemment découverte qui porte son nom, est pénétré de respect pour la cité de Marduk; il ménage avec grand soin les susceptibilités du peuple chaldéen. Nous ne concevons pas mieux dans le système de M. Lenormant un culte *touranien* desservi par un sacerdoce exclusivement *aryen.*

A la fin de sa première *Lettre assyriologique*, M. Lenormant a senti le vice de ses combinaisons, et s'est efforcé de l'atténuer en modifiant le caractère de ses Mèdes aryens. Il est intéressant de rapprocher des passages que nous venons de citer celui où s'opère cette petite évolution :

« Dans Astyage ou Azidahâka nous voyons un roi de race aryenne, por- » tant un nom emprunté aux idiomes aryens, mais dont le nom est celui de » la personnification mythique et du dieu de la race non aryenne que ses » ancêtres ont soumise [2]. Ceci montre combien rapidement l'influence de la

[1] Pages 17 et 18. Le sens des appellations dont il s'agit repose sur des étymologies qui ne sont qu'ingénieuses. Cf. *Lettres assyr.*, t. I, p. 16; Oppert, *Le peuple et la langue des Mèdes*, p. 7.

[2] Dans les traditions persanes, dit M. Lenormant (*Lettres assyr.*, t. I, pp. 98 et 99), les rois de Touran sont la *race du serpent.* Il y a plus, Moïse de Khorène, l'historien de l'Arménie, étend l'appellation à la dynastie dont Astyage fut le dernier représentant. On voit même, quand on y regarde de près, que le nom d'Astyage est une altération de « *Azidahâka, le serpent qui* » *mord*, forme et signification établies par la transcription arménienne et par le témoignage » précis de Moïse de Khorène (I, 29). Mais cette appellation du *serpent qui mord, Azhi Dahâka,* » est celle que le *Vendidad Sadé* (I, 69) donne à l'adversaire vaincu de *Thraêtaona*, le héros » mythique de la race iranienne. » Dans l'Inde, ajoute M Lenormant, les Aryas luttent aussi contre « un serpent monstrueux qui retient captives les vaches divines, personnifications des » rayons lumineux. » En Grèce, les héros autochthones sont représentés comme *anguipèdes,* et les devins de Telmissus répondent à Crésus que les serpents sont fils de la terre (Hérodote, I, 78). « Ces rapprochements semblent indiquer que dans la plus antique symbolique de la race

» race conquise s'était exercée sur la race conquérante et avait modifié ses
» croyances. Cent cinquante ans seulement après leur établissement dans le
» pays, les Mèdes des hautes classes et la dynastie royale elle-même, tout
» en continuant à parler un idiome aryen et à porter exclusivement des
» noms empruntés à cet idiome, étaient devenus en réalité un peuple mixte,
» *une véritable fusion s'était opérée entre les deux races* [1]. »

M. Lenormant se croit en mesure d'affirmer qu'Astyage, *bien qu'il fût un Arya par le sang et par la naissance,* était devenu dans la tradition nationale des Perses la personnification des Mèdes et des Mages aryas, *dans ce qu'ils avaient de plus anti-aryen* [2].

Les Mèdes des classes inférieures, dit encore le savant français, étaient demeurés purs de tout mélange : « Aussi la révolution qui fit passer l'empire
» des Mèdes aux Perses se confondit-elle dans la tradition avec la première
» victoire des Mèdes aryens sur les peuplades touraniennes [3]. »

» *aryenne* le serpent est un emblème d'autochthonie. » Naturellement le serpent devait jouer un grand rôle dans le culte des *Touraniens* autochthones en Médie, et à ce point de vue le nom d'Astyage, *Azidahâka, le serpent qui mord,* est des plus instructifs. En résumé, Astyage, quoique d'origine aryenne, est tellement touranisé qu'au moyen d'un nom qui lui fut donné à cet effet, et, notons-le, *d'un nom aryen,* il devient la personnification des autochthones *touraniens* que ses pères ont soumis. Le lecteur appréciera lui-même la valeur de ces considérations. Il nous suffit d'en présenter une analyse fidèle (Cf. *Lettres assyr.*, t. I, pp. 97-101), et d'ajouter quelques observations.

L'auteur que nous citons modifie arbitrairement un nom propre en vue d'une étymologie qui lui sourit, et il construit sur ce fondement un système qui entraîne les plus graves conséquences.

En réalité, la forme *Azidahâka,* substituée à la forme hellénisée *Astyage,* est une pure chimère. Le nom d'*Azidahâka* donné à Astyage par Moïse de Khorène, écrivain arménien de la fin du IVe siècle après Jésus-Christ, a moins de titres à passer pour la forme originale que celui qu'Hérodote a recueilli de la bouche des Perses et des Mèdes huit siècles plus tôt. La préférence donnée à l'historien d'Halicarnasse est justifiée par la tablette babylonienne relative à Nabonide et à Cyrus. Dans ce document en effet le dernier roi de Médie porte le nom d'*Ishtuwigu,* beaucoup plus voisin de l'*Astyage* d'Hérodote que de la forme de Moïse de Khorène. La métamorphose d'*Azidahâka* en *Ishtuwigu* à Babylone serait inexplicable. Les Babyloniens eussent écrit et prononcé sans peine *A-zi-da-hâ-ka* dont ils possédaient tous les sons et toutes les articulations dans leur langue, et qu'ils exprimaient parfaitement dans leur écriture syllabique.

[1] Page 100.
[2] Page 110.
[3] Page 100.

Mais les disparates qui cherchent à se dissimuler sous cet échafaudage de conjectures, s'accentuent plus que jamais. En dernière analyse, *les rois de Perse, par respect pour l'ancienne puissance des Mèdes, auraient adopté, pour publier leurs propres exploits, une langue que ni les rois mèdes ni l'aristocratie mède ne parlèrent jamais; ils auraient adopté cette langue tout en restituant la supériorité chez les Mèdes aux tribus les plus anti-touraniennes.*

§ 4. *Étude spéciale du système de M. Oppert.*

Cependant en essayant de touraniser les rois mèdes, M. Lenormant préparait les voies à M. Oppert dont les idées sur les Mèdes touraniens allaient bientôt passer par leur troisième évolution. Le système de M. Oppert dans sa dernière forme est le plus logique de tous, si on n'en considère que les éléments caractéristiques. Il découle naturellement du principe qui a guidé les premiers assyriologues dans l'étude de la question présente, et des faits réels ou supposés qui forment la base de l'existence historique des Mèdes touraniens. A ce titre, et à cause de la légitime autorité dont jouit l'auteur, l'introduction de M. Oppert à son récent ouvrage sur le peuple et la langue des Mèdes, mérite une analyse développée et une critique approfondie.

Nous ramenons son système à trois thèses principales.

PREMIÈRE THÈSE DE M. OPPERT : *Les Mèdes proprement dits étaient touraniens.*

Démonstration. — *a*) M. Oppert, à notre grand étonnement, découvre d'abord une preuve positive de son assertion dans un passage d'Hérodote cité généralement en faveur de l'origine aryenne des Mèdes : « Autrefois, » dit le père de l'histoire, les Mèdes étaient appelés par tous aryens. Mais » la Colchienne Médée, étant venue d'Athènes chez les Aryens, ils chan- » gèrent de nom. Voilà ce que les Mèdes disent eux-mêmes sur leur » compte [1]. » M. Oppert explique l'anecdote de la manière suivante : « La

[1] Hérodote, VII, 62.

» légende de Médée venant d'Athènes est évidemment une fable hellénique,
» *mais elle n'en indique pas moins que pour les Aryas, les Mèdes étaient*
» *étrangers en Médie* [1]. »

b) Une autre preuve serait l'impossibilité de trouver au mot *Mada* (Médie) une étymologie aryenne, tandis que *mada* existe, avec le sens de *pays*, dans la langue touranienne de Sumer [2].

c) Enfin, un indice plutôt qu'un argument, le mot *Mada* cessa bientôt d'être en usage lorsque les Aryens, sous les Sassanides, eurent recouvré leur supériorité sur les Touraniens en Médie.

Discussion des preuves (dans l'ordre de leur énoncé). — *a*) Le fait le plus transparent dans le conte rapporté par Hérodote, est que les Mèdes se glorifiaient de leur origine aryenne. Les éléments de la légende sont helléniques, mais le récit néanmoins peut avoir été forgé par les Mèdes; car au temps d'Hérodote, les Asiatiques, qui avaient appris à connaître les mythes des Grecs, s'appliquaient à y rattacher les faits de leur propre histoire; ils découvraient, par exemple, les premiers germes des guerres médiques dans l'enlèvement d'Io, d'Europe, d'Hélène et de Médée [3]. En outre, comme les Perses se glorifiaient d'être de souche aryenne [4], il était naturel que les Mèdes en fissent autant, et qu'ils expliquassent de quelque manière le nom qui les distinguait parmi les Aryas.

Notre hypothèse est du moins vraisemblable; elle n'est pas comme celle de M. Oppert, en contradiction avec le témoignage sur lequel elle s'appuie. M. Oppert ne remarque pas assez l'importance d'un détail dans le passage d'Hérodote, du seul détail dont l'historien assume la responsabilité, à savoir

[1] Page 10.

[2] Pages 10 et 11. — M. Oppert et quelques autres assyriologues disent langue *sumérienne* au lieu de langue *accadienne*, désignation qui fut d'abord plus généralement reçue.

[3] Hérodote, I, 1-4.

[4] Darius dit de lui-même (Inscription *a* de Nach-i-Roustam, ll 13 et 14) : *Perse, fils de Perse, Arya, fils d'Arya.*

que la légende avait cours chez les Mèdes, que ceux-ci se donnaient eux-mêmes pour Aryens et ne connaissaient point de Mèdes d'une autre race. Leur dire se ramène à ceci : les Aryens d'autrefois sont les Mèdes d'aujourd'hui [1].

Ajoutons une remarque importante. Les considérations qui précèdent, aussi bien que les déductions en sens contraire de M. Oppert, reposent sur l'authenticité présumée du fait rapporté par les Mèdes et noté par Hérodote, c'est-à-dire sur la réalité du changement de nom. Or, quand on y regarde de près, le doute naît dans l'esprit. Les Juifs qui entendirent parler des Mèdes à une époque reculée, antérieure au développement de la puissance persane [2], ont toujours désigné les Mèdes par le nom de *Madai*, comme les Assyriens, dont les monuments font mention des *Madai* dès le IXe siècle avant Jésus-Christ. Hérodote a trop d'exemples de changements de noms rattachés aux légendes de la Grèce. Il raconte encore que les Perses, qui se nommaient jadis Céphènes ou Artéens, tirent leur nom de celui de *Persès*, né de Persée et d'Andromède, fille de Céphée qui fut un de leurs rois; que les Lyciens, appelés primitivement Termiles, prirent à une certaine époque un nom dérivé de celui de l'Athénien Lycus [3]. Cependant malgré nos réserves, la coïncidence signalée entre les inscriptions de Darius qui se prévaut de sa qualité d'Aryas, et le langage prêté aux Mèdes par Hérodote, produit quelque impression sur nous. Mais s'il y a une conclusion à tirer du rapprochement, nous avons démontré qu'elle est favorable à l'idée reçue avant le déchiffrement des inscriptions cunéiformes sur le caractère ethnologique du peuple mède.

b) Le second argument est plus fragile encore, s'il se peut, que le premier. D'abord le nom commun *pays*, employé comme nom propre *d'un pays*, constitue un phénomène assez étrange, surtout que dans le prétendu médique

[1] Voici le texte d'Hérodote en entier : Ἐκαλέοντο δὲ πάλαι πρὸς πάντων Ἄριοι, ἀπικομένης δὲ Μηδείης τῆς Κολχίδος ἐξ Ἀθηνέων ἐς τοὺς Ἀρίους τούτους μετέβαλον καὶ οὗτοι τὸ οὔνομα. Αὐτοὶ περὶ σφέων ὧδε λέγουσι Μῆδοι.

[2] Voir la table ethnographique des peuples, *Genèse*, X, 2. Si l'auteur de ce document avait connu les Perses, il n'aurait pas manqué de les mentionner à côté des Mèdes.

[3] I, 173, 61.

Mada signifie encore *le Mède,* et que *Madape,* pluriel de *Mada,* signifie les *Mèdes* et la *Médie.* On aurait ainsi dans la langue en question :

Singulier :

MADA = *pays,* nom commun, par induction philologique.
» = *la Médie,* donnée des textes, à proprement parler : *le pays.*
» = *le Mède,* donnée des textes, à proprement parler : *celui du pays.*

Pluriel :

MADAPE = *les pays,* par suite du premier sens au singulier.
» = *la Médie,* donnée des textes, proprement : *les pays.*
» = *les Mèdes,* donnée des textes, proprement : *ceux du pays.*

On gagne peu à rattacher de pareils résultats au sumérien qui est par excellence le domaine de l'incertitude et de l'obscurité. Des philologues d'un savoir incontestable [1] prétendent que les textes dits sumériens (ou accadiens) sont de l'assyrien pur revêtu d'une expression graphique spéciale, et les partisans les plus décidés du sumérien reconnaissent que le sumérien et l'assyrien se sont compénétrés dans une grande proportion. Si l'on adopte relativement à ce point l'hypothèse qui favorise le système historique de M. Oppert, celle de l'existence d'une langue sumérienne et de la compénétration mutuelle de l'assyrien et du sumérien, il reste à savoir quelle langue possède en propre le mot *mat* commun dans l'usage au deux idiomes. Enfin, supposé que l'origine sumérienne de *mada,* au sens de pays, soit établie, suit-il de là que *Mada,* en tant que nom propre de pays dans une langue apparentée, la deuxième des inscriptions trilingues, soit le correspondant exact et non un simple homonyme du *mada* sumérien? Cela suit-il, même si cette langue, comme on le prétend, est celle du pays de *Mada?*

Voici une explication plus simple des phénomènes constatés par M. Oppert. *Mada,* d'après les textes, signifie *Mède.* Pour dire *pays des Mèdes,* on se servait par métonymie du singulier *Mada* (*le Mède*); ou du pluriel *Madape* (*les Mèdes*), comme on dit *Galli* pour la *Gaule* en latin. Le pluriel *Madape*

[1] MM. Guyard et Halévy, dont l'opinion est accueillie avec trop de dédain.

est plus naturel dans ce sens; il est toujours employé dans l'inscription de Béhistoun [1]. *Mada* au singulier dans le sens de *Médie* est employé une fois, si la transcription de M. Oppert est exacte, dans l'inscription funéraire de Darius à Nach-i-Roustam [2]. Nous sommes d'autant plus autorisé à proposer cette explication qu'il n'y a point d'autre forme que *Mada* pour dire *Mède* dans le second dialecte des inscriptions trilingues. Car M. Oppert remarque fort justement que dans cet idiome la Perse, l'Arménie, la Babylonie sont désignées sous les noms de *Parsa, Harminiga, Babilu;* et que le Perse, l'Arménien, le Babylonien le sont sous ceux de *Parsarra, Harminiyarra, Babilurra,* tandis qu'à *Mada* ne correspond pas un *Madarra* (comme on devrait s'y attendre, si Mada signifiait par lui-même *Médie* [3]).

c) La prompte disparition du nom des Mèdes, sous les Sassanides, a son explication naturelle en dehors du système proposé. Quoi de plus facile à concevoir que deux peuples frères, parlant la même langue, étroitement unis durant des siècles, se mêlant sans cesse, aient fini par se confondre et que le nom de la race dominante ait prévalu?

La première thèse de M. Oppert paraît donc reposer sur des arguments insuffisants.

Pour qu'un peuple soit touranien, il faut de toute nécessité qu'il parle une langue touranienne. Car parler des langues d'une certaine espèce constitue la seule note caractéristique des peuples touraniens. D'après M. Oppert les Mèdes proprement dits remplissent la condition, puisque la deuxième langue des inscriptions trilingues, qui est un idiome touranien, appartient aux Mèdes. Ce point, touché dans les considérations précédemment analysées, est longuement développé, parce qu'il est capital dans le système.

[1] Les inscriptions assyriennes confirment notre explication. La Médie y est représentée par le groupe , *mat Madai*. Le groupe est fréquemment suivi du qualificatif *ruqûti, lointains*, au pluriel, qui ne peut se rapporter à *mat* singulier. *Mat Madai ruqûti* signifie *pays des Mèdes lointains*.

[2] *Le peuple et la langue des Mèdes*, pp. 202, 205. Nous n'avons pas pu vérifier la transcription sur le texte.

[3] *Ibid.*, p. 12. Le passage est cité plus bas.

Deuxième thèse de M. Oppert : *La langue touranienne employée dans les inscriptions trilingues des Achéménides, entre le persan et l'assyrien, est le médique.*

Démonstration. — Les arguments sur lesquels l'auteur essaie d'établir sa proposition, n'ont pas de force démonstrative par eux-mêmes. Ils seraient propres tout au plus à engendrer une probabilité, si rien ne les démentait, et à augmenter la valeur de preuves plus rigoureuses, si le sujet en fournissait. Nous allons les reproduire et puis les discuter dans le même ordre.

a) A Béhistoun, *situé en Médie,* « chaque peuplade est nommée (dans le » texte du milieu) par le nom que les Touraniens lui donnaient. Ainsi, la » Susiane est nommée *Habirdi;* Arbèle, *Harbera,* la ville de Pasargades » est rendue par un nom inconnu ailleurs. La Médie, par contre, conserve » son nom de *Mada.* C'est donc également le nom touranien. Ou bien le » nom du pays est indiqué par le pluriel, *Madape,* tandis que le Mède, » l'homme, se dit *Mada* tout seul. Cela constitue une notable différence de » l'usage grammatical observé au sujet des autres pays. La Perse, l'Arménie, » la Babylonie, s'appellent *Parsa, Harminiya, Babilu;* le Perse, l'Armé- » nien, le Babylonien, se nomment *Parsarra, Harminiyarra, Babilurra.* » Seul le nom de la Médie, *du pays par excellence,* fait exception, car le » langage de la seconde espèce est celui de *ces contrées* [1]. »

b) L'inscription de Béhistoun précise toujours la situation des lieux d'une manière uniforme : *dans tel pays il y a une ville de tel nom.* La formule n'accompagne pas les noms de Babylone, Pasargades, Ecbatane et Arbèle, villes censées connues de tous. Le texte du milieu seul fait de plus exception pour Rhages, une des capitales de la Médie. Il suit de là que la deuxième langue était parlée en Médie [2].

[1] Page 12.
[2] *Ibid.*

c) Le nom de la ville de Rhages, rendu par *Raga* dans le persan et l'assyrien, paraît dans la deuxième langue sous la forme de *Raggan*. « Cette déformation insolite du nom de ville dénote qu'elle avait un nom spécial dans le pays où l'on parlait la langue de la seconde espèce [1]. »

d) « Dans le texte persan de l'inscription funéraire de Nakch-i-Roustam, » Darius s'intitule *Perse, fils de Perse, Arien, de race d'Arien* (aryen [2]). Il » n'insiste pas dans la version assyrienne sur cette dernière qualité, qui à » Babylone et à Ninive n'aurait guère ajouté à sa considération; là il était » avant tout roi babylonien. Mais la version médique souligne cette dernière » qualité en laissant subsister jusqu'au terme perse de cette qualification [3]. »

e) A Béhistoun, dans le second texte seulement, Darius ajoute deux fois au nom d'Ormazd le qualificatif *dieu des Aryens*. Ce qu'il ne fait évidemment que pour accentuer la différence entre le Perse (aryen) et le Mède (touranien) [4].

f) A la fin de la même inscription « *dans un passage dont la version* » *médique seule est conservée,* Darius dit, en y insistant, qu'il avait fait » d'autres inscriptions en arien (*harriyava*). Nous n'avons plus l'original » perse, mais il est évident que Darius n'a pu, dans l'original arien, employer » ce mot qui aurait été tout à fait déplacé. Le roi n'avait pas besoin de dire » qu'il avait écrit d'autres monuments dans sa propre langue; cela s'entendait » de soi-même. Mais il insistait sur ce fait devant les lecteurs non ariens » et mêlés d'éléments ariens, pour lesquels il fit graver cette magnifique » inscription de Bisoutoun (Béhistoun) sur le territoire même de la Médie. »

Discussion des preuves. — *a*) On prouverait par le même procédé que le mot *Mada* est aryen et persan. On dirait :

Dans le texte persan de Béhistoun, chaque nation ou ville est désignée par le nom que les Aryens lui donnaient. Ainsi Babylone est nommée *Babiru;*

[1] Page 13.

[2] M. Oppert écrit *arien, arianisme,* au lieu de *aryen*, *qryanisme*. Nous gardons cette orthographe quand nous le citons textuellement.

[3] Pages 13 et 14.

[4] Page 14.

l'Assyrie, *Athura;* l'Égypte, *Mudraya;* la Susiane est désignée par un nom inconnu ailleurs, *Uvaja.* La Médie, par contre, conserve son nom de *Mada.* C'est donc également le nom aryen.

Continuons à raisonner comme M. Oppert :

En persan, dans l'usage grammatical, *Mada* se comporte autrement que les autres noms de pays. L'Arménie, la Sagartie, Babylone, se disent *Armina, Açagarta, Babiru;* l'Arménien, le Sagartien, le Babylonien, se disent *Arminiya, Açagartiya, Babiruviya; Mada,* au contraire, signifie à la fois Mède et Médie. Assurément le langage dans lequel s'observe ce contraste est celui de la Médie [1].

b) La particularité (concernant Raggan, Rhages) sur laquelle M. Oppert insiste n'est peut-être qu'un simple accident, surtout que le nom de Raggan ne se présente qu'une fois. M. Oppert confirme lui-même notre explication. Il a relevé une particularité analogue dans l'emploi du nom de la ville assyrienne d'Arbèle [2]. Elle consiste en ce que dans le persan et dans l'assyrien, le nom d'Arbèle se comporte comme celui de Babylone, de Pasargades et d'Ecbatane, et ne s'emploie pas suivant la formule : *il y a une ville X de nom.* Mais dans le texte du milieu Arbèle fait exception, et cela sans motif apparent, car les Mèdes connaissaient Arbèle aussi bien et mieux que les Perses, plus éloignés de l'Assyrie.

c) Supposé que la considération soit juste, la langue en question sera-t-elle le médique? Un homme qui n'aurait sur Ratisbonne (en allemand et en hollandais, *Regensburg*) que des renseignements indirects, puisés dans l'étude philologique d'un seul document rédigé à la fois en allemand, en hollandais et en français, démontrerait avec une égale facilité que *Ratisbonne* est ainsi nommée par ses propres habitants, et qu'on y parle français.

d) Cet ingénieux commentaire donne prise à beaucoup de difficultés. A Nach-i-Roustam, en Perse, Darius ménagerait les susceptibilés babylo-

[1] Cf. Spiegel, *Altpersische Keilinschriften*, p. 213. Glossar, sub v. *Mada.*
[2] Page 13.

niennes, dans le texte assyrien, tandis qu'il froisserait les Mèdes de propos délibéré dans la version médique. En même temps, en vertu du principe générateur des Mèdes touraniens, il donnerait, par préférence et en se contredisant, le pas à la version médique sur la version assyrienne dans ses inscriptions. Ainsi les précautions oratoires dont les Babyloniens seraient l'objet dans le texte assyrien à Nach-i-Roustam, ne se justifient pas. Il faudrait qu'on eût encore plus d'égards pour les Mèdes, parce qu'ils étaient plus à portée de lire les inscriptions.

e) Cet argument a les mêmes inconvénients que le précédent. On ménagerait les Babyloniens absents, tandis qu'on froisserait les Mèdes présents. De plus, le langage de Darius est équivoque. Se glorifie-t-il d'adorer Ormazd devant un peuple qui le révère comme lui? Ou bien fait-il sentir sa puissance à un peuple qui ne l'honorait point? La seconde supposition est la plus probable : mais encore le peuple que Darius a en vue, sont-ce les Mèdes? Voilà toujours la question.

f) Il est à regretter que Darius s'exprime ainsi justement à l'endroit où l'original persan et la traduction assyrienne sont perdus. L'absence de contrôle excite la défiance. On parvient à comprendre le texte du milieu en le rapprochant phrase par phrase du premier et du troisième, ou de l'un des deux, le perse et l'assyrien étant plus sûrement interprétés. Mais là où ces fils conducteurs se brisent, les résultats obtenus par l'interprète, toujours intéressants au point de vue philologique, n'ont qu'un infime degré de certitude et se recommandent médiocrement à l'historien. Le fait que M. Oppert découvre sous le texte touranien isolé du persan et de l'assyrien est donc problématique; la signification qu'il lui donne l'est également; et la conclusion tirée de ces deux prémisses, savoir le touranisme des Mèdes, abstraction faite des autres difficultés, est problématique à la troisième puissance. Elle repose sur l'interprétation arbitraire d'un fait incertain. D'ailleurs il est évident que tous les raisonnements basés sur la convenance de certains petits détails dans les inscriptions persanes sont sujets à caution. En ce genre, les plus savants hommes ignorent trop pour décider avec sûreté. Il faut s'en tenir aux données plus positives.

Jugeant ses deux premières thèses solidement établies, M. Oppert prévient une objection qu'on pourrait formuler en ces termes :

Dans Hérodote, la liste des rois mèdes se borne à quatre noms *d'apparence aryenne,* Déjocès, Phraorte, Cyaxare, Astyage; d'après Ctésias les Mèdes ont eu huit rois : Arbace, Mandaucès, Sosarmès, Artycas, Arbianès, Artée, Artynès, Astibaras, Aspadas, *noms décidément aryens.* Le témoignage d'Hérodote, confirmé par Darius Ier, à Béhistoun, est irrécusable. D'autre part, l'autorité de Ctésias a droit à notre respect. Médecin d'Artaxerxès II pendant dix-sept ans, Ctésias a puisé dans les annales de l'empire perse des renseignements précieux; il serait contraire au bon sens historique de repousser, comme dépourvues de valeur, les assertions d'un écrivain si bien informé, qui a joui longtemps d'une autorité incontestée.

Mais comment concilier Ctésias avec Hérodote? Comment les concilier l'un et l'autre avec le système?

Tels sont les obstacles que l'auteur soulève autour de lui, et qu'il se fait fort de renverser. Voici quel serait *le mot de l'énigme :*

Troisième thèse de M. Oppert : *Les noms des rois mèdes dans Hérodote sont des formes aryanisées de noms touraniens, dont Ctésias nous a donné la traduction perse* [1].

Développement et démonstration. — L'énoncé de la thèse devient sensible par le tableau suivant que nous empruntons à l'auteur :

Noms des rois mèdes d'après Hérodote.	Noms des rois Mèdes. Forme médique.	Forme arianisée.	Traduction perse.	Sens du médique et du perse.
—	—	—	—	—
Δηιόκης	*Dayaukku*	*Dāyuka*	*Artayu*	législateur.
Φραόρτης	*Pirruvartis*	*Fravartis*	*Harthruna*	belliqueux.
Κυαξάρης	*Vak-istarra*	*Uvakhsatara*	*Arstibara*	lancier.
Ἀστυάγης	*Arse-uggi*	*Arstiyuga*	*Uçpāda*	fort guerrier [2].

Quelque incroyable que paraisse la double métamorphose des noms royaux, elle est donnée comme certaine : « S'il n'y avait qu'un seul des noms royaux

[1] Pages 18-28.
[2] Page 25. — La colonne des noms grecs est ajoutée par nous.

» prêtant à l'interprétation proposée par nous, la présomption en faveur de
» sa justesse serait peu considérable; mais une suite de quatre noms s'inter-
» prétant d'après une méthode constante, emporte par elle-même un résultat
» concluant [1]. »

Il y a une explication pour le phénomène constaté : « Les rois de la
» dynastie médique portent des noms touraniens de leur race; ces noms ont
» reçu *par eux* une forme arienne qui ne correspond pas à leur signification
» première. Le sens est rendu, en perse, par la forme de Ctésias [2]. »

Un mot de Ctésias a donné l'idée du système : « *Ctésias dit expressément que par les historiens de sa patrie* (c'est-à-dire par les historiens grecs), *le roi Aspadas était nommé Astyage* [3]. »

Ctésias, ajoute le savant orientaliste, n'a pu ignorer le nom de Cyaxare, *qui s'était illustré par la prise de Ninive et par le renversement de l'empire assyrien;* s'il lui a donné le nom d'*Astibaras,* il a eu ses raisons [4]. Le nom de Cyaxare resta célèbre dans les annales de l'Orient, « les Perses l'appelaient
» *Uvakhsatara,* ce qui veut dire *celui qui a de beaux mulets.* Ce nom peu
» royal est également une déformation d'un mot touranien. Dans le texte
» assyrien de Bisoutoun (Béhistoun), on lit le nom *Uvakistar,* et dans le texte
» médique il y a *Vakistarra.* On conviendra que ces noms sont assez diffé-
» rents du nom perse. Or, *vak* paraît être le médique *vaggi* = *porter,* et
» *istarra* répond exactement au mot médique *izdirra* qui exprime le mot
» perse *arsti* = *lance.* Nous avons donc dans ce nom le sens de *porteur de*
» *lance.* Or, cette idée est exprimée dans la langue de Cyrus par *arstibara.*
» Souvenons-nous du nom donné par Ctésias au destructeur de Ninive :
» c'est *Astibaras,* précisément le nom qui traduit en perse le sens de *vakis-*
» *tarra.* — *C'est ainsi que le personnage de Cyaxarès n'est autre que l'Asti-*
» *baras de Ctésias* [5]. »

Les noms de Déjocès, de Phraorte et d'Astyage ont subi des métamorphoses pareilles; c'est assez d'avoir cité comme spécimen celle de Cyaxare.

[1] Page 24.
[2] Page 25.
[3] Page 18.
[4] Page 19.
[5] Pages 22 et 23.

Discussion des preuves. — Les mots de l'historien de Cnide : *Aspadas que les Grecs nomment Astyage,* sont peu favorables au système préconisé. Si Ctésias a jugé à propos de relever la circonstance du double nom d'Astyage, à plus forte raison devait-il la signaler pour Cyaxare, créateur de l'empire asiatique des Mèdes, le plus illustre de sa race, et déjà connu en Grèce par le témoignage d'Hérodote. Il est probable qu'en nommant Astibaras, Ctésias ne sous-entend pas Cyaxare; car il supprime son rôle, et attribue la prise de Ninive, le plus glorieux de ses exploits, à Arbace, dont le caractère fictif a été démontré [1]. Il se peut aussi que les mots cités ne soient qu'une parenthèse de Diodore, abréviateur de Ctésias [2].

Quant aux étymologies proposées, nous ne les prenons pas au sérieux. M. Oppert s'oublie un moment jusqu'à interpréter par le touranien le nom d'Arbace, qui dans son système doit être persan, puisqu'il fait partie de la liste de Ctésias [3]; il avoue que la capitale de la Médie portait un nom persan, *Hagmatana* (Ecbatane), et que les textes touraniens n'en offrent point d'autre [4]. Voilà donc un nom aryen, adopté par des princes touraniens, pour une ville fondée par eux et la capitale de leur empire. Sur les douze noms royaux (médiques, aryanisés, perses) du tableau, six (*Dahyuka, Harthruna, Arstibara, Arse-Uggi, Arstiyuga, Uçpāda*) sont de pure fantaisie; ils ont été supposés en vue des rapports à découvrir. L'auteur ne le cache pas. Le système imaginé est donc inacceptable; il suppose une foi aveugle dans la puissance intuitive d'un philologue. Il est aussi incompatible avec une donnée monumentale dont la science s'est enrichie depuis la publication de l'ouvrage qui nous occupe.

La tablette babylonienne relative à Nabonide et à Cyrus donne à Astyage le nom d'*Ishtuwigu* très proche de la forme aryenne [5]. Or on doit croire que les Babyloniens sémites, qui étaient en relations directes avec les Mèdes, n'auraient pas traduit un nom royal du dialecte touranien de Médie en persan

[1] Nous reviendrons sur ce point au commencement du troisième livre.
[2] Diodore, II, 34.
[3] Pages 25 et 280.
[4] Page 19.
[5] Col. II, l. 2.

pour leur usage. M. Floigl affirme avec raison que cette découverte met à néant toutes ces étymologies des noms des rois mèdes [1].

Les considérations que nous venons d'analyser aboutissent à des conclusions étranges :

« La domination des Perses, dit-on, ramena le règne des tribus ariennes, » et ainsi *tous* les noms des Mèdes qui figurent sous Darius et plus tard, » portent le cachet irrécusable de leur origine non touranienue. C'est le cas » des Mèdes qui figurent comme indépendants dans les inscriptions assy- » riennes. Le roi Assarhaddon cite deux Mèdes, *Eparna* et *Sitirparna* qui » ont bien les noms perses *Aïfranâ* et *Cithrafranâ*, ce qui veut dire » *à l'arme de fer* et *à l'arme multiple*. » Mais cela ne tire pas à conséquence; on a réponse à tout : « Voilà, dit-on, des *Arizantes* ou des *Boudiens*, ou » des *Mages*. Mais ils n'étaient pas de la race (touranienne) des Déjocès [2]. »

Dans ce curieux système, tous les Mèdes antérieurs à Déjocès ou ses contemporains, connus par les inscriptions de Ninive, sont aryens; tous les Mèdes postérieurs à Astyage, arrière-petit-fils de Déjocès, et connus par le témoignage soit des inscriptions persanes, soit des auteurs grecs, sont aryens; les quatre rois mèdes qui forment le trait d'union entre les deux séries portent dans Hérodote des noms qui ont au moins l'apparence aryenne; les rois que Ctésias, historien de quelque valeur, à ce que l'on dit, substitue à ceux d'Hérodote ont des noms décidément aryens. Bien qu'on reconnaisse tout cela, on fait néanmoins de l'empire médique un empire touranien, en vertu de quelques inductions philologiques et d'une explication arbitraire des noms royaux, explication déjà démentie par un document babylonien récemment découvert. M. Oppert a voulu donner ainsi à ses Touraniens l'importance réclamée par son système; il ne leur accorde en même temps qu'une durée très courte, afin d'échapper aux difficultés de ses combinaisons trop hardies.

Dans la triple évolution de sa théorie, M. Oppert a suivi une marche fatale. Ayant d'abord identifié les Touraniens des inscriptions trilingues avec les Scythes d'Europe, et s'étant en même temps prononcé pour l'indo-

[1] *Cyrus und Herodot*, p. 106.
[2] Page 26.

germanisme des Mèdes, il ne tarda pas à sentir que les Scythes, qui avaient passé sur l'Asie comme un tourbillon sans s'y fixer, le servaient mal; il leur substitua les tribus inférieures du peuple mède, en maintenant l'origine aryenne des Mages, des Arizantes, des Boudiens, pour sauver la parenté des Mèdes et des Perses, attestée par tant de souvenirs. Mais cela ne suffisait pas. Les Touraniens n'étaient représentés dans les monuments de leurs maîtres qu'en raison d'une importance que les dernières classes n'avaient point par elles-mêmes en Médie. Il fallait donc les relever, ou chercher ailleurs un peuple qui échappait à toutes les étreintes. M. Oppert, étudiant les textes touraniens de Béhistoun et de Persépolis sous l'empire de cette nécessité, y trouva ce dont il avait besoin. Il découvrit que les rois mèdes étaient touraniens, de sorte que sous Déjocès et ses successeurs, la Médie présentait le curieux spectacle d'un élément ethnique auquel appartenait la famille royale et les dernières classes de la population, supplantant un autre élément qui comprenait les classes les plus intelligentes et les plus nobles du peuple. Cet état se maintint, si nous en croyons M. Oppert, aussi longtemps que la dynastie de Déjocès conserva l'empire. Sous les Achéménides, la race aryenne reprit le dessus; tous les Mèdes qui se distinguèrent au service du roi de Perse appartenaient à cet élément; et cependant, les nouveaux souverains, empressés de rendre aux Aryens leur ancienne supériorité, se montrèrent néanmoins pleins d'égards pour les Touraniens, dont ils employèrent la langue dans leurs inscriptions en souvenir de leur glorieux passé.

Dans cet examen, nous faisons abstraction du peu de créance que mérite Ctésias, si bien exploité en faveur du système. Nous apprécierons plus sûrement les données de cet auteur, quand nous aurons mis en lumière celles des monuments assyriens dans notre second livre.

§ 5. — *Argument péremptoire contre l'hypothèse de M. Oppert.*

Loin de justifier l'hypothèse des Mèdes touraniens, l'examen du texte de deuxième ordre dans les inscriptions persanes en démontre l'impossibilité.

Un des noms royaux sur lesquels M. Oppert insiste est celui qui se

présente sous la forme *Khsathrita* dans le texte persan, sous celle de *Sattarrita* dans la seconde langue, et sous celle de *Khashatriti* en babylonien (ou assyrien).

« Pendant le siége de Babylone, dit M. Oppert, la Médie fut arrachée au » sceptre du roi perse par un indigène, qui, pendant plus de deux ans, » depuis le commencement de 520 avant J.-C., jusqu'au milieu de 518, » résista à trois généraux de Darius, et ne put être défait que par le roi » Darius lui-même. Le texte perse de Bisoutoun (Béhistoun) dit qu'il se » nommait, en réalité, Phraortes, mais qu'il prétendait être *Khsathrita*, » Xathrites, de la race royale de Cyaxares. Si ce nom de *Khsathrita* avait » été le nom original, on lirait dans le texte médique la transcription » régulière de *Iksatrita*, comme on lit au lieu de *Khsayārsā*, Xerxès, » *Artakhsathra*, Artaxerxès, *Bagabukhsa*, Mégabyzus, en médique *Iksersa*, » *Artaksassa*, *Bagabuksa*. Mais la version médique a pour ce nom de *Mède* » une forme toute différente; elle le nomme *Sattarrita*, nom que la tran- » scription perse n'exprime nullement. Et quoique notre connaissance impar- » faite de la langue médique ne nous permette pas de comprendre le sens » du mot, nous voyons pourtant que la forme en appartient à la langue du » second système, et que ce fut le vrai nom du personnage dans la langue » même de ses compatriotes et sujets [1]. »

Quelque ingénieux que soit ce raisonnement, il croule, s'il est prouvé que le peuple parlant la deuxième langue des documents persans ne pouvait, à cause d'une difficulté d'organe, articuler *khs* au commencement d'un mot. Or, il en était bien ainsi. Le mot persan *khsatrapavan*, *satrape* (M. Oppert lui-même signale le fait [2]) était devenu dans cette langue *saksapavana*. Dans *Sattarrita*, au lieu de recourir à une syllabe auxiliaire, il a retranché le *kh* de *Khsathrita*.

On voit encore par *saksapavana* pour *khsatrapavan* et *Artaksassa* pour *Artakhsathra* [3], que le peuple dont il s'agit n'aimait pas les combinaisons *tr*,

[1] Pages 27 et 28. — Cf. pages 126-135, 156 et 157. Voir aussi Spiegel, *Altpers. Keilinschrift.*, pp. 14-23; Norris, *Memoir on the Scythic version of the Behistun inscriptions*, dans le Journal Asiat. de Londres, t. XV (1855), pp. 55 (et la planche en regard), 107-114.

[2] Page 283.

[3] Cf. Oppert, 27, 28, 283; Spiegel, *Altpers. Keilins.*, p. 194, sub v. *khsatrapavan*.

thr (ni même l'aspirée *th*). Cette combinaison qui se présentait aussi dans *Khsathrita* a été éludée par l'insertion d'un *a*, entre *t* (pour th) et *r*, ce qui a produit *Sattarrita*.

Toutes les inductions portent donc à regarder *Khsathrita* comme une forme originale et *Sattarrita* comme une déformation. Le vrai nom du prince mède est donné dans le persan, qui était sa langue.

Mais il y a plus. M. Oppert dit excellemment que l'écriture employée pour exprimer la seconde langue (et nous ajoutons la troisième, l'assyrio-babylonien) ne pouvait rendre un mot comme *Khsayarsa*, commençant par deux consonnes, sans le défigurer. Il est utile de développer cette considération qui semble donner le dernier coup aux Mèdes touraniens.

Dans cette écriture les lettres, quand elles ont une valeur purement phonétique [1], représentent des syllabes telles que *a, i, u;* — *ba, bi, bu, ab, ib, ub* et non *bra, abr*; — *bin, man, tub*, et non *gram, talt*. Aucune lettre n'a la valeur de consonne abstraite comme *b, c, d*. Une pareille écriture rend sans difficulté deux consonnes qui se suivent dans le corps d'un mot, en décomposant, par exemple, de cette sorte : *Sa-at-tar-ri-ta* (2e langue), *kha-sha-at-ri-ta* (3e langue), les équivalents de *Khsathrita* dans les deux versions. Mais elle est incapable de rendre sans les altérer des syllabes initiales comme *fra*, dans *Fravartis* et *khs* (χs) dans *Khsathrita*. Elle doit préposer ou insérer une voyelle, ou supprimer une consonne.

Cela établi, la forme babylonienne *Khashatriti* prouve que *Sattarrita* n'est pas la forme originale. Car les Assyrio-babyloniens qui écrivaient et prononçaient quantité de mots commençant par *shat* [2], ne trouvaient ni dans leur écriture, ni dans leur organe de raison de modifier la forme *Sattarrita* si elle était originale; la syllabe *kha* de leur *Khashatriti* dérive par conséquent d'un original *Khsathrita*. Donc, encore une fois, le vrai nom du prince mède est donné par le persan; la deuxième langue, qui défigure son nom, n'était pas la sienne, et n'était pas le médique.

[1] Elles ont aussi, comme on le sait, des valeurs idéographiques. Par exemple ⊢⊢⊤ en assyrien rend la syllabe *an* dans un mot quelconque, et l'idée de *dieu* ainsi que le mot *ilu* qui l'exprime.

[2] Tous les glossaires assyriens publiés en offrent des exemples.

§ 6. — *Identité probable des prétendus Mèdes touraniens et du peuple d'Anshan.*

Mais à quel peuple appartenait cette langue, si elle n'est ni le susien, ni l'assyrio-babylonien, ni le médique? La question, pensons-nous, va recevoir ici sa vraie réponse.

Il y a longtemps déjà que MM. Lenormant et Oppert ont observé que la langue dont il s'agit est imprégnée d'éléments persans. Les mots du langage politique et administratif, et plusieurs autres, y viennent de cette source.

« Tels sont, dit M. Lenormant :

» *syatis* (pouvoir), perse *siyâtis;*
» *datam* (loi), perse *dâta;*
» *parramadaram* (autocrate), perse *framâtar;*
» *saksabavana* (gouverneur de province), perse *khsatrapâva;*
» *dayaos* (district), perse *dahyaus.*

» Il en est de même de certaines expressions religieuses, comme l'aoriste » *battiyahyâ* (j'ai invoqué), perse *patiyâvahaiy;* de quelques adjectifs expri- » mant des idées compliquées, comme *baruzanam* (multilingue), perse *paru-* » *zana,* et *visbazana* (omnilingue), perse *viçpazana;* enfin des termes qui » désignent les degrés de parenté supérieurs à la simple filiation, tels que » *nuyakka* (grand-père), perse *nyâka,* et *abbanuyakka* (bisaïeul), perse » *apanyâka.* Tous les termes d'architecture sont encore dans le même cas : » *dakâram* (palais), perse *tacara; isdana* (lieu réservé), perse *çtâna; ardais-* » *dana,* expression analogue mais dont la nuance précise nous échappe, » perse *ardaçtana; habadana* (temple), perse *apadâna; arsakinna* (marbre), » perse *athangina* [1]. »

[1] *Lettres assyr.*, t. I, pp. 18 et 19. « Un fait pareil, ajoute M. Lenormant, est toujours la » preuve palpable de la conquête d'un peuple encore à demi barbare par un peuple plus avancé » dans la civilisation qui devient son maître. » La remarque de M. Lenormant est juste avec quelque restriction, mais ce doit être pour lui un nouveau motif de ne pas reconnaître dans la langue en question l'idiome de ses Mèdes touraniens, puisque dans son système les Mèdes touraniens ont imposé *leur civilisation* à leurs conquérants, les Mèdes aryens. — La plupart des rapprochements établis par M. Lenormant dans le passage cité se retrouvent dans l'ouvrage de M. Oppert sur les Mèdes, pp. 236, 255, 261, 264, 266, 269.

D'un autre côté cette langue a des affinités avec le susien [1]. Elle est donc celle d'un peuple apparenté aux habitants de la Susiane, et fortement imprégné, par suite de relations intimes, des idées et de l'esprit des Perses.

Le peuple d'Anshan satisfait à ces conditions. D'abord le pays d'Anshan est joint au pays d'Élam dans les inscriptions assyriennes de telle sorte qu'Anshan paraît être Élam ou une partie d'Élam [2]. *Anshan* ou *Ashshan* y est expliqué par *Elamtu* (Élam), mais le sens précis de l'explication est en lui-même incertain. Toutefois comme *Elamtu* dans les inscriptions historiques des rois d'Assyrie, où il se rencontre si souvent, n'est jamais remplacé par *Anshan,* il est peu probable qu'Elamtu et Anshan soient équivalents. Anshan est donc plutôt une partie de l'Élam que l'Élam tout entier. Telle est l'opinion de sir Henri Rawlinson et de M. Sayce [3]. Nous pensons avec les mêmes auteurs [4] que le pays d'Anshan est identique au pays d'Anzan mentionné parmi les alliés d'Élam et comme distinct de ce pays en quelque manière, dans les mêmes inscriptions [5]. L'emploi indifférent des sifflantes *z* et *sh* (*w*) dans les diverses transcriptions d'un nom étranger à l'Assyrie ne s'oppose pas à l'identification; car nous trouvons le nom d'un roi d'Illibi écrit tour à tour *Ishpabara* et *Izpabara* dans les textes assyriens [6].

En second lieu, Cyrus donne à ses ancêtres et se donne à lui-même le titre de roi d'Anshan [7], et comme ni l'origine persane de Cyrus, ni le caractère persan de sa monarchie ne peuvent être révoqués en doute, le pays d'Anshan doit avoir subi profondément l'influence de la Perse; et sa langue, tout imprégnée de persan, a, plus que toute autre, le droit d'être reconnue dans le deuxième dialecte des inscriptions trilingues; elle éveillait d'agréables souvenirs de famille dans l'âme des Achéménides.

[1] Cf. Oppert, *Mèdes,* p. 15; Sayce, dans les *Transactions of the Society of Bibl. Archaeol.,* t. III, fasc. 2, pp. 465 et suiv.

[2] *W. A. I.,* t. II, pl. XLVII, l. 18.

[3] Cf. *Journal Asiat. de Londres,* janvier 1880, p. 76; *Academy,* t. XVII, p. 198.

[4] *Journal Asiat. de Londres,* janvier 1880, pp. 83 et 84.

[5] Cf. Smith, *History of Sennacherib,* pp. 117, 127.

[6] Sennachérib, *Cylindre de Taylor,* col. II, l. 9; dans Smith, *op. cit.,* p. 47 : *Izpabara;* Sargon, *Fastes,* l. 119; *Journal Asiat. de Paris,* 6e série, t. I, pl. XIII : *Ishpabara.*

[7] *Cylindre babylonien de Cyrus,* l. 12 et 21; dans W. A. I., t. V, pl. XXXV. Cf. H. Rawlinson dans le *Journal Asiat. de Londres,* janvier 1880, pp. 86 et 87. Cyrus dit *ville d'Anshan;* la tablette babylonienne qui le concerne dit *pays d'Anshan.*

APPENDICE. — *Examen critique des idées de M. Halévy sur la nationalité susienne de Cyrus.*

M. Halévy est le seul, à notre connaissance, qui ait attribué la seconde langue des inscriptions trilingues au pays d'Anshan. Bien que ce soit aussi notre avis, il y a une différence essentielle entre son opinion et la nôtre. Pour nous Anshan est une partie d'Élam; pour M. Halévy, Anshan est absolument identique à Élam (ou Susiane). M. Halévy regarde Cyrus comme un prince qui ne tient à la Perse que par des origines éloignées et dont la famille était naturalisée à Suse depuis quatre générations au moins. Par conséquent, d'après lui, les passages bibliques où Cyrus et ses sujets sont nommés *persans* doivent s'interpréter dans un sens large [1]. La parenté des Mèdes et des Perses de Cyrus ne pourrait donc plus servir à établir l'origine aryenne des Mèdes, puisque *perse* serait à peu près synonyme de *susien*.

Il convient donc, à cause du succès qu'a obtenu çà et là M. Halévy, de soumettre ses idées à une critique sérieuse.

D'après les inscriptions babyloniennes relatives à Cyrus, « le conquérant » de Babylone, dit M. Halévy, descend en ligne droite de Teïspès dans » l'ordre suivant : 1, Teïspès; 2, Cyrus; 3, Cambyse; 4, Cyrus. C'est tout » à fait conforme au rapport d'Hérodote; un autre Cambyse, que sur l'au- » torité de Diodore de Sicile, on a intercalé entre Cyrus Ier et Teïspès, » n'existe point. Dans l'inscription de Bisoutoun, Darius dit être le neuvième » Achéménide ayant exercé la royauté et lui-même se rattache à Teïspès » par une autre lignée, savoir : Hystaspe, Arsamès et Ariaramnès. La pre- » mière donnée est tout à fait contraire à la vérité, car ainsi qu'il résulte » des témoignages d'Hérodote et de l'inscription de Darius elle-même, » Hystaspe était un simple particulier, et les deux autres ancêtres, Arsamès » et Ariaramnès, ne semblent pas non plus avoir jamais régné. Le fait le

[1] M. Halévy s'est exprimé sur ce sujet dans la *Revue des études Juives*, juillet-septembre 1880, pp. 9-31, et dans les *Annales de philosophie Chrétienne*, année 1880, pp. 570-574.

» plus ignoré qui nous est révélé par les inscriptions, c'est que Cyrus et ses » aïeux jusqu'à Teïspès inclusivement étaient non des rois perses, comme » on l'a cru jusqu'ici, mais des rois susiens. *Aucun doute n'est possible* » *là-dessus :* le pays écrit en cunéiforme *An-za-an* (*lisez* : An-sha-an [1]) est » le royaume qui avait Suse pour capitale et qui portait le nom d'Élam » chez les Sémites. Dans leurs propres protocoles, les rois susiens désignent » leur royaume par l'expression *anzân-susunga,* appellation parallèle à la » désignation hiératique assyrienne *an-du-an* ou *an-za-an u su-zin-ki* qu'on » rencontre dans les textes astrologiques. Ceci explique d'une façon natu- » relle la persistance des Achéménides à résider à Suse de préférence à » toute autre ville de leur vaste empire, même à Persépolis où devaient » cependant les retenir des relations de famille et des alliances d'amitié de » toute sorte. Nos inscriptions nous apprennent que pendant quatre géné- » rations, pour le moins, les ancêtres de Cyrus *n'avaient d'autre patrimoine* » *que la Susiane ni d'autre capitale que Suse.* Il est naturel que cette longue » résidence des ancêtres les plus célèbres de leur race ait déterminé les » derniers Achéménides à ne pas changer de résidence, même après que » leur empire se fut énormément agrandi du côté de l'Occident.

» Un autre fait demeuré jusqu'à présent très obscur reçoit un éclaircis- » sement des plus satisfaisants. Cette élévation subite du petit peuple perse, » à peine connu de nom jusqu'alors, au gouvernement du plus vaste empire » que le monde ait connu, n'était-elle pas une énigme insoluble, une espèce » de prodige inexplicable, proposé à l'historien et au philosophe? Comment » comprendre que la fondation d'un empire asiatique où le génie grec » personnifié par Alexandre a misérablement échoué, eût si bien réussi » deux cents ans auparavant à un roi d'une nation peu nombreuse, à demi » nomade, dépourvue de fanatisme religieux et ayant en face d'elle de vieux » états militaires fortement organisés comme la Susiane, la Babylonie, la » Médie et l'Égypte? Grâce aux nouvelles informations, l'énigme se résout » d'une façon toute naturelle et le prodige fait place à un ordre de faits des » plus rationnels.

[1] M. Halévy a fait lui-même cette correction dans les *Annales de philosophie Chrétienne.*

» Le fondateur du grand empire asiatique, loin d'être un parvenu, appar-
» tient à une famille qui depuis plusieurs générations gouvernait un des
» pays les plus illustres et les plus puissants de l'Asie antérieure, la Susiane.
» En effet, la Susiane rivalise d'antiquité avec les plus vieux empires du
» monde. Déjà vers 2300 avant notre ère, les rois susiens étaient assez
» puissants pour conquérir la Babylonie et pour y fonder une dynastie qui
» dura plus de deux cents ans. Au temps de la migration térahide, le roi
» susien Codorlagomor avait encore l'hégémonie de la Babylonie et de
» l'Assyrie et poussait ses incursions jusqu'aux portes de l'Égypte. Même
» pendant le développement le plus brillant des états du Tigre et de
» l'Euphrate, le royaume de Suse sut conserver une position indépendante
» et invulnérable. La Susiane n'a été sérieusement entamée que par les plus
» puissants des rois assyriens, Sennachérib et Assurbanipal; mais même
» alors, elle ne cessa d'inspirer à ses vainqueurs une véritable terreur, de
» telle sorte qu'ils n'ont jamais osé lui enlever son indépendance ou la sou-
» mettre à un tribut annuel.

» On comprend maintenant qu'un état militaire de cette puissance, dirigé
» par un roi aussi belliqueux et aussi habile que Cyrus, ait pu, en profitant
» de l'affaissement momentané de ses voisins, les vaincre séparément, et,
» après s'être attaché les populations par une sage politique de restauration,
» réunir leur domaine en un empire unique s'étendant depuis l'Hellespont
» jusqu'à l'Inde.

» En présence de ces révélations, on conçoit sans peine que l'origine
» purement perse et aryenne des Achéménides est fortement ébranlée. Cette
» origine s'appuie, d'une part, sur le témoignage des écrivains hébreux et
» grecs qui appellent Cyrus, roi de Perse; de l'autre, sur le témoignage de
» Darius qui, dans l'inscription de Nakchi Roustem, se dit Perse, fils de
» Perse, Aryen, fils d'Aryen. Mais il faut remarquer que les écrivains que
» je viens de mentionner sont postérieurs à Darius et peuvent n'avoir
» d'autre autorité que le dire de ce monarque. Quant à celui-ci, nous
» l'avons surpris plus haut en flagrant délit de mensonge au sujet du règne
» de ses prédécesseurs [1], n'est-il pas permis de penser que son insistance

[1] En affirmant que ses ancêtres immédiats avaient régné.

» par trop criarde à accentuer son origine aryenne d'une part, son silence
» persistant au sujet de sa proche parenté avec Cyrus et Cambyse de l'autre,
» prouvent non seulement que son droit au titre d'Achéménide lui était
» contesté par ses contemporains, mais que ce titre, voire même son origine
» perse, n'était qu'une prétention aussi gratuite que celle des autres préten-
» dants qui se disaient toujours issus des anciennes dynasties légitimes du
» pays? N'oublions pas que ces sortes de *mensonges* n'étaient pas rares à
» cette époque où les peuples n'avaient pas encore perdu toute espérance de
» recouvrer leur indépendance à l'aide de quelque descendant caché des
» anciennes dynasties spoliées par Cyrus. »

Qu'on nous pardonne une citation si longue. Les assertions de M. Halévy ont quelque chose de si paradoxal, qu'il était à craindre qu'un simple résumé ne fût exposé au soupçon d'infidélité. La manière dont nous les avons présentées permettra aussi d'en abréger la discussion.

Examinons donc rapidement les considérations que le savant écrivain allègue en faveur de la *nationalité* susienne de Cyrus.

Premièrement, d'après M. Halévy, *Cyrus s'intitule purement et simplement roi de Susiane; car dans les deux inscriptions babyloniennes relatives à Cyrus, le qualificatif* roi d'Anshan, *par lequel le conquérant se désigne lui-même, signifie* roi de Susiane.

Réponse. — Nous n'avons pas admis l'identité pure et simple du pays d'Élam-Susiane et du pays d'Anshan, et nous avons donné nos raisons. — Quant au rapprochement établi entre la donnée des textes astrologiques assyriens et la donnée des textes susiens, M. Halévy y a déjà renoncé [1]. Du reste il n'est pas favorable à sa thèse; car si *Anzan u shu-zin-ki* signifie *Anzan* (Anshan) et *Susiane,* les deux pays sont distincts, quelles que soient leurs relations.

[1] Dans les *Annales de philosophie Chrétienne* (année 1880, pp. 370, 371), à la suite d'une critique de M. Babelon, *ibid.,* pp. 349-372

Dans la tablette babylonienne, Cyrus est nommé roi de Perse aussi bien que le roi d'Anshan [1]. M. Halévy dissimule trop cette particularité.

Le témoignage des Babyloniens peut paraître équivoque, mais celui des Juifs, des Lydiens et des Grecs asiatiques a toute la clarté désirable, et il est décisif dans la question. Leurs traditions, dont nous citons plus bas les monuments, remontaient jusqu'au règne de ce monarque, et leur histoire était intimement liée à la sienne.

Quant aux Grecs d'Europe, à l'époque des voyages d'Hérodote, ils se souvenaient encore des ambassades envoyées par Crésus pour consulter leurs oracles, faire de magnifiques présents à leurs sanctuaires, et solliciter leur alliance contre Cyrus, prince *persan*, usurpateur du trône d'Astyage en Médie [2]. Ils avaient suivi avec émotion les péripéties du grand drame dont le dénouement fut si fatal au roi de Lydie, l'ami et l'admirateur de leur nation. Les Spartiates avaient essayé d'intimider Cyrus lorsqu'il manifesta l'intention de soumettre leurs frères d'Asie; un ambassadeur lacédémonien était même allé le braver jusque dans Sardes [3]. On s'était préoccupé de son origine, et des légendes déjà célèbres étaient nées de l'ancienne opinion qui faisait de Cyrus un roi essentiellement persan [4].

Hérodote, qui partage la conviction de ses compatriotes, mérite particulièrement notre confiance. Il a entendu parler de Cyrus chez les Grecs, les Lydiens, les Égyptiens, les Babyloniens [5] et les Perses, sans jamais soupçonner

[1] Col. II, l. 15.

[2] Hérodote, I, 46, 50, 51, 69; VI, 125.

[3] I, 152.

[4] I, 55, 91. — Crésus ayant demandé à l'oracle de Delphes si sa monarchie serait de longue durée, le dieu aurait répondu par ces vers :

Αλλ' ὅταν ἡμίονος βασιλεὺς Μήδοισι γένηται,
καὶ τότε, Λυδὲ ποδαβρέ, πολυψήφιδα παρ' Ἕρμον
φεύγειν, μηδὲ μένειν, μηδ' αἰδεῖσθαι κακὸς εἶναι.

Après la défaite de Crésus, l'oracle, ajoutait-on, avait expliqué l'énigme en ce sens que le mulet était Cyrus, né de la fille d'Astyage, roi des Mèdes, et d'un Perse de condition relativement très inférieure. Cette légende est greffée sur la nationalité persane de Cyrus.

[5] III, 2. — Ce chapitre est remarquable; il prouve qu'Hérodote avait fait beaucoup de recherches sur la famille de Cyrus, et que le sujet était d'un intérêt général.

l'origine susienne que l'on attribue maintenant au fameux conquérant. Et ne l'oublions pas, Hérodote distinguait nettement les Susiens des Perses.

Mais tous les témoignages sont primés par celui de Darius, fils d'Hystaspe. Dans l'inscription de Béhistoun, ce prince se donne pour l'héritier légitime de la monarchie persane de Cyrus. Il assure que le mage Gaumata (faux Smerdis) avait usurpé un trône qui appartenait à sa famille [1]; il prend le titre de *roi en Perse, roi des provinces* [2]. En d'autres termes, il se considère comme le chef de l'empire fondé par Cyrus, empire dont le cœur était la Perse.

Deuxièmement, Cyrus, s'il n'avait été que roi des Perses, c'est-à-dire d'une nation peu nombreuse, à demi nomade, dépourvue de fanatisme religieux, n'aurait pas réussi à fonder cet empire gigantesque qui engloba la Susiane, la Babylonie, la Médie et l'Égypte.

Réponse. — La difficulté, si c'en est une, aurait dû se présenter à l'esprit des anciens. Le contraste entre l'état primitif des Perses et la puissance à laquelle ils s'élevèrent en si peu de temps, les frappa aussi bien que nous. Mais ils avaient l'explication du phénomène. Le discours suivant qu'Hérodote met dans la bouche de Sandanis, conseiller de Crésus, et qui est comme un reflet de la tradition lydienne, répond assez bien à l'objection formulée :

« O roi, tu te prépares à marcher contre des hommes qui portent des » braies de peau, et tous autres vêtements de peau; qui mangent non ce » qui est de leur fantaisie, mais ce qu'ils ont, dans leur rude pays; qui » boivent de l'eau au lieu de vin, qui n'ont à manger ni figues, ni rien qui » vaille. En cas de victoire, qu'enlèveras-tu à des gens qui n'ont rien? En » cas de défaite, songe aux avantages que tu perds. Une fois qu'ils auront » goûté de nos biens, ils s'y attacheront, et il n'y aura plus à les faire » démordre. Pour moi, je remercie les dieux qui ne donnent point aux » Perses l'idée d'attaquer les Lydiens [3]. »

Ainsi la race perse était neuve, vigoureuse et avide des biens dont elle avait été frustrée jusque-là. Elle était en outre commandée par un prince formé à l'école des Mèdes, et doué de qualités si extraordinaires que

[1] I, II. 44-46. [2] I, I. 1. [3] I, 71.

Xénophon l'éleva jusqu'à l'idéal du souverain accompli. Enfin Cyrus bénéficia de circonstances exceptionnelles. Une faction le fit monter sur le trône d'Astyage en Médie [1]; les Babyloniens, mécontents de Nabonide, lui opposèrent une faible résistance [2]. Les obstacles s'aplanirent devant Cyrus, et rien ne paraît plus vrai, surtout depuis la découverte des documents babyloniens déjà cités, que le tableau célèbre qu'une plume biblique a tracé du rapide développement de la monarchie persane sous ce prince [3].

A le bien prendre aussi, l'hypothèse qui prétend se substituer à la tradition unanime des Grecs et des anciens peuples asiatiques, se heurte à des impossibilités.

Si l'empire fondé par Cyrus a été un empire susien à l'origine, il vint un temps où les Perses s'y substituèrent aux Susiens dans l'hégémonie. Comment s'expliquer, en effet, que les Grecs aient servi, combattu, et finalement, renversé et conquis un empire susien, croyant toujours avoir affaire à un empire persan? Comment s'expliquer que les Juifs qui demeuraient en grand nombre à Babylone, à Suse, en Médie, et qui de Palestine entretenaient des relations suivies avec leurs puissants maîtres, ne se soient pas aperçus de ce passage d'une domination susienne à une domination persane? Comment s'expliquer que Darius, héritier de Cyrus, et se nommant de ce chef *roi en Perse, roi des provinces,* ait partagé l'illusion générale? Comment s'expliquer enfin que dans l'empire susien fondé par Cyrus, les Perses, ce peuple insignifiant dont on nous parle, aient supplanté les Susiens, recueillant tous les honneurs et tous les profits du commandement, allant jusqu'à soumettre les Susiens à l'impôt?

L'auteur de la nouvelle hypothèse exagère l'importance du peuple susien. Il met en relief la puissance d'un prince élamite contemporain d'Abraham, il s'étend sur les embarras que la Susiane causa depuis aux rois assyriens, tandis qu'il passe sous silence la conquête et la ruine d'Élam sous Ashur-

[1] Hérodote, I, 127. La tablette relative à la prise de Babylone par Cyrus, recto, col. II, ll. 1-4, confirme le récit d'Hérodote. Voir plus haut, page 18, note 2.

[2] La même tablette, verso, col. I, ll. 12-14, rapporte qu'après une bataille livrée dans les environs, Cyrus entra dans Babylone sans combat. La pièce semble rédigée dans un esprit hostile au dernier roi de Babylone.

[3] Isaïe, XLV, 1-3.

banipal. Cependant il importe de considérer avant tout l'état de la Susiane pendant le siècle qui précéda immédiatement Cyrus.

Troisièmement, l'origine susienne de Cyrus a eu pour conséquence naturelle le choix de Suse comme capitale de l'empire des Achéménides, malgré les énormes développements de cette puissance à l'occident, tandis que le choix de Suse s'explique à peine dans l'hypothèse de l'origine purement persane de Cyrus.

Réponse. — Le choix de Suse se justifie bien dans l'hypothèse de M. Halévy. Mais en attendant que l'hypothèse soit prouvée, cette considération doit le céder au témoignage unanime des Grecs, des Lydiens, des Juifs et de Darius. Il ne faut pas non plus oublier qu'au nord et à l'est de Suse, l'empire des Achéménides comprenait la Perse, la Médie, la Bactriane, une partie de l'Inde, etc., et que les trois premiers de ces pays faisaient la principale force de leur monarchie.

Le choix de Suse comme siège de la puissance persane a été expliqué par Strabon, auteur judicieux et doué d'un remarquable esprit critique, en quelques lignes auxquelles la science orientale a fort peu ajouté jusqu'à présent :

« La Susiane, dit Strabon, est devenue comme une partie de la Perse. » Elle est située entre la Babylonie et la Perse, et possède Suse, ville très » considérable. Après la conquête de la Médie, Cyrus et les Perses, consi- » dérant la situation extrême de leur pays et la position plus centrale de la » Susiane, qui est moins éloignée de la Babylonie et des autres contrées, y » établirent le siège de leur empire. Ils y furent encore déterminés par le » voisinage de la Susiane, l'importance de Suse, et par le fait que jamais » la Susiane seule n'avait acquis beaucoup de puissance, qu'elle avait tou- » jours été dépendante et annexée à des empires plus considérables, excepté » peut-être dans l'antiquité au temps des héros [1]. »

L'opinion de Strabon échappe à un inconvénient du système de M. Halévy. En effet, supposé que Suse fût la capitale *héréditaire* de Cyrus et des Achéménides, le dialecte susien devait être d'un emploi ordinaire dans les documents de ces monarques. Or, on ne possède pas une ligne des rois de

[1] XV, III, 2.

Perse en susien, tandis qu'ils ont laissé des inscriptions en persan, en assyrien, en égyptien et dans la langue que nous regardons comme celle du pays d'Anshan.

Un mot de Strabon mérite d'être spécialement relevé. *La Susiane,* dit-il, *est devenue comme une partie de la Perse.* Cela était vrai sans doute avant tout de Suse. Nous comprenons donc qu'un roi de Perse, résidant le plus souvent dans cette capitale, se donnât quand même le titre de *roi en Perse, roi des provinces.*

La grandeur de Suse, dit encore Strabon, fixa les regards de Cyrus lorsqu'il se choisit une capitale. Rien de plus plausible en effet; car l'empire de Cyrus s'étant formé avec une rapidité prodigieuse, il est probable que le pays d'Anshan et la Perse ne possédaient point dans le principe de ville qui pût servir de capitale à cette immense monarchie. En conséquence, on choisit la ville de Suse et on fit une ville persane.

Quatrièmement, Darius qui accentue avec une insistance par trop criarde son origine aryenne, garde un silence persistant au sujet de sa proche parenté avec Cyrus.

Réponse. — C'est une erreur manifeste. Darius se rattache clairement à la famille de Cyrus. « Darius le roi dit : La royauté que le mage Gaumata » usurpa, cette royauté appartint de tout temps à notre famille [1]. » La royauté et la famille en question sont celles de Cambyse, fils de Cyrus.

Cinquièmement, si le langage de Darius est en désaccord avec la thèse de l'origine susienne de Cyrus, il est permis de n'en point tenir compte. Il est évident qu'il nous trompe quand il affirme que ses ancêtres immédiats ont régné; et il est par conséquent soupçonné avec raison de mensonge, quand il revendique une origine persane.

Réponse. — Que Darius fût homme à blesser la vérité sans scrupule le cas échéant, c'est ce que nous n'avons pas à décider. Mais il lui eût été assez

[1] Dans le passage déjà cité du commencement de l'inscription de Béhistoun. Cf. Spiegel, *Altpers. Keilinschr.*, pp. 6 et 7.

difficile de mentir dans une inscription exposée aux regards de tant de Perses qui la comprenaient. L'accusation de mensonge portée contre lui est de plus absolument gratuite. Il ne dit pas que son père Hystaspe, ni que son aïeul Arsamès, ni que son bisaïeul Ariaramnès aient été rois; il se contente de ramener ses ancêtres à la souche d'Achéménès illustrée par huit rois. Quels sont ces rois? Le cylindre de Cyrus en énumère au moins cinq dans la ligne de ce monarque : Teïspès, Cyrus Ier, Cambyse Ier, Cyrus II, Cambyse II, et avant eux, selon toute probabilité, Achéménès, l'auteur de la race. Cyrus a-t-il épuisé la liste de ses ancêtres qui ont régné? D'autres Achéménides ont-ils exercé le pouvoir souverain sur quelque partie de la Perse parallèlement aux ancêtres de Cyrus? L'histoire se tait là-dessus, mais elle laisse place aux solutions que nous proposons. Il se peut, par exemple, que Darius supprime des intermédiaires entre Ariaramnès et Achéménès. Enfin, le langage de Darius présentât-il des obscurités, il serait plus logique et plus sage de l'attribuer au manque de clarté relatif des documents que d'accuser l'auteur d'un mensonge parfaitement inutile. Pourquoi, en effet, aurait-il réclamé à cor et à cri une origine persane pour justifier son accession à un trône susien?

Conclusion. — *La thèse paradoxale de la nationalité susienne de Cyrus repose donc sur des arguments sans valeur, et les sources qui font de Cyrus un Perse et un roi de Perse, conservent toute leur autorité.*

III. — Les tribus médiques. — Caractère général de la nation des Mèdes.

Il reste à examiner à la fin de ce livre si les six tribus (γένεα) des Mèdes mentionnées par Hérodote avaient chacune leur territoire propre comme celles des Perses, désignées sous le même nom par l'historien d'Halicarnasse [1], ou si elles étaient répandues pêle-mêle sur le sol de la Médie. Notre avis est que les six races médiques, comme les tribus du peuple perse, occupaient des cantons particuliers. Du moins est-il certain qu'une de ces tribus, celle des Parétacènes, était confinée dans un domaine propre entre la Médie et la Perse. Strabon l'atteste, probablement sur la foi d'écrivains plus anciens [2]. Il est naturel d'en conclure que les autres

[1] I, 125. [2] XI, XIII, 6.

tribus d'Hérodote avaient chacune leur territoire. La lecture attentive du texte d'Hérodote découvre aussi que ses γένεα correspondaient à des divisions territoriales.

« Déjocès, dit Hérodote, réunit sous son pouvoir la seule nation des » Mèdes qui comprend les tribus suivantes : les Buses, les Parétacènes, les » Struchates, les Arizantes, les Budiens, les Mages. Ce sont là les tribus » des Mèdes. Déjocès eut un fils, Phraorte, qui, à la mort de son père, » arrivée après un règne de cinquante-trois ans, lui succéda dans l'empire. » Non content de régner sur les Mèdes seuls, Phraorte marcha contre les » Perses, les attaqua les premiers, et les rendit sujets des Mèdes. Ensuite, » à la tête de ces nations, puissantes l'une et l'autre, il soumit successive- » ment tous les peuples de l'Asie [1]. »

Dans ces lignes, Hérodote retrace le développement territorial de la monarchie fondée par Déjocès. L'énumération de races superposées dans une région commune serait étrangère à cet ordre d'idées.

Nous avons des renseignements spéciaux sur deux des tribus médiques, les Parétacènes et les Mages.

Au commencement de l'ère chrétienne, Strabon parle des Parétacènes comme d'un peuple à moitié barbare, incommode pour ses voisins à cause de son caractère belliqueux, porté au brigandage, et malgré cela quelque peu agriculteur [2]. Les Parétacènes, très inférieurs aux Mages, devaient être une des tribus les moins civilisées du peuple mède. Si donc parmi les γένεα médiques d'Hérodote, les Parétacènes sont nommés en second lieu, tandis que les Mages sont mis à la dernière place, nous avons encore là un indice du caractère à la fois géographique et ethnographique de la liste en question. Si l'historien parlait de six classes de population ayant une aire commune, il commencerait naturellement l'énumération par les tribus supérieures.

Le corps sacerdotal des Mages se distinguait probablement de la tribu des Mages, comme le corps des devins chaldéens se distinguait en Babylonie de la tribu chaldéenne d'où il était issu [3]. Ainsi tombe une objection

[1] I, 125.
[2] XVII, 1, 18.
[3] Voir notre travail intitulé *Les Chaldéens*, pp. 29-54, ou *Revue des questions historiques*, au premier tome de l'année 1877, pp. 562-567.

contre le sens que nous attachons aux γένεα d'Hérodote, objection tirée de la diffusion des Mages sur tout le territoire médo-perse [1]. Il se peut fort bien que les Mages, ministres du culte, répandus un peu partout dans la Médie et les pays voisins, sortissent d'une tribu qui occupait un territoire circonscrit.

Le corps sacerdotal des Mages, malgré des éclipses passagères, conserva longtemps son prestige. Il fut aussi puissant sous les Achéménides que sous la dynastie de Déjocès [2]; il se maintint sous les rois macédoniens, sous les rois parthes et sous les Sassanides [3].

Le ministère sacré des Mages était compatible avec des emplois d'un caractère profane. Le Mage auquel Cambyse, fils de Cyrus, avait confié l'intendance de son palais, appartenait au corps sacerdotal [4]. Le massacre des Mages, ministres du culte persan, en représailles de la trahison de cet officier en est une preuve suffisante [5]. On sait aussi que l'intendant de Cambyse était un homme habile. Il réussit à faire passer son frère Gaumata pour Smerdis, frère de Cambyse, à le faire reconnaître par tout l'empire, et à gouverner avec lui durant quelques mois [6]. Plusieurs Mèdes se distinguèrent au service de Cyrus et de ses successeurs, mais fort peu de personnalités sont connues dans le détail.

Quant à la nation en général, suivant le témoignage des auteurs anciens [7], elle était douée d'une énergie et d'une vitalité extraordinaire; elle était digne de posséder un empire dont les Perses s'emparèrent à la faveur d'une surprise encore inexplicable pour nous.

[1] Lenormant, *Lettres assyr.*, t. I, pp. 15 et 16.

[2] Hérodote, I, 107, 120; III, 61.

[3] Cf. de Harlez, *Avesta*, 2e éd., pp. XXXIII-XXXVI; Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, t. III, pp. 246, 551, 552, 565, 566.

[4] Hérodote, III, 61.

[5] III, 79.

[6] III, 61-78. Le fait est attesté par l'inscription de Béhistoun, texte perse, I, l. 56. Cf. Spiegel, *Altpersische Keilinschr.*, p. 6.

[7] Cf. George Rawlinson, *Ancient Monarchies*, 2e éd., t. II, p. 309.

LIVRE DEUXIÈME.

LES MÈDES SOUS LA DOMINATION ASSYRIENNE.

CHAPITRE PREMIER.

Premières conquêtes des Assyriens dans la direction de la Médie.

I. — Expédition de Teglatphalasar Ier au sud du Zab inférieur. — Expédition vers la mer Caspienne faussement attribuée a ce monarque.

(Fin du XIIe siècle avant J.-C.).

Si nous avons traité longuement, trop longuement peut-être, la question des Mèdes touraniens dans le livre précédent, nous en retirons au moins l'avantage d'être plus libre dans nos recherches, ayant à nous occuper désormais des seuls Mèdes que connaisse jusqu'ici l'histoire véritable.

Les Mèdes, nous l'avons déjà dit, sont nommés parmi les fils de Japhet dans la table ethnographique du chapitre X de la Genèse. Le silence de la Bible sur les Perses en cet endroit prouve que le document est fort ancien, et que le nom des Mèdes parvint de bonne heure aux oreilles des Hébreux. Toutefois la Bible donne peu de renseignements sur les Mèdes primitifs. Elle nous apprendra seulement en son lieu que des colonies juives furent établies en Médie par les rois d'Assur. Pour plus ample informé, il faut recourir aux inscriptions assyriennes et à Hérodote.

Les rois d'Assyrie dirigèrent leurs armées du côté de la Médie dès le temps où le principal siège de leur empire était à Assur, sur la rive droite du Tigre. Mais leur puissance ne s'y établit qu'après une lutte de plusieurs siècles avec les peuples qui leur fermaient le chemin de l'Iran, et elle ne parvint pas à s'y maintenir.

Teglatphalasar Ier, qui régna à la fin du XIIe siècle avant Jésus-Christ, franchit le Zab inférieur sans pousser bien loin de ce côté [1]. Jamais non plus il n'alla, comme on l'a affirmé, *de victoire en victoire jusqu'à la mer Caspienne* [2]. Le passage du prisme de Teglatphalasar où l'on a cru découvrir un fait qui serait si intéressant pour nous, s'il était réel, raconte au contraire une expédition dans des contrées voisines de la Méditerranée. Teglatphalasar s'éloignant de l'Assyrie, pour aller chercher, comme il le dit formellement, des princes insoumis sur les rives de la *mer supérieure,* franchit d'abord un pays de montagnes et puis rencontre l'Euphrate; il jette des ponts sur le fleuve, et le traverse sans résistance. Sur la rive droite, il se trouve, après un temps qu'il laisse indéterminé, en présence de vingt-trois rois *des pays* de Naïri. Il les défait et les refoule, eux et soixante autres rois des mêmes pays de Naïri, jusqu'à la *mer supérieure,* où ils se trouvent acculés comme à une barrière infranchissable. Cependant il pille leurs villes et leurs campagnes; après quoi il accepte leur soumission, et fait la paix avec eux.

M. Ménant prétend que la mer dont il s'agit est la Caspienne, identification dont l'invraisemblance saute aux yeux. M. Schrader soutient, avec aussi peu de raison au fond, que la mer supérieure est le lac de Van [3]. La guerre de Teglatphalasar aux pays de Naïri a pour théâtre la rive droite de l'Euphrate. Or le lac de Van est situé à gauche de tous les affluents de ce fleuve, et les rivages d'une si petite mer n'ont jamais pu être le siège de quatre-vingt-trois royaumes, dont un au moins, celui de Dayaini, avait quelque importance [4]. L'obstacle du lac de Van ne pouvait non plus arrêter

[1] *Prisme de Teglatphalasar Ier*, col. III, l. 92; col. IV, l. 6. — Quand il s'agit d'inscriptions très connues, nous croyons inutile d'indiquer les ouvrages ou recueils dans lesquels elles ont été publiées.

[2] Ménant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 54.

[3] *Prisme de Teglatphalasar Ier*, col. IV, l. 44; col. V, l. 32.

[4] D'après le témoignage de Salmanasar II, *Obélisque de Nimroud*, ll. 46, 47.

tant de rois dans leur fuite. Aussi à notre avis, M. G. Rawlinson a-t-il raison d'identifier la mer supérieure avec la Méditerranée [1]. Mais nous allons plus loin. Nous croyons que la *mer de Naïri*, mentionnée à plusieurs reprises dans les documents royaux de Ninive, est une région de la Méditerranée, et qu'elle n'est pas le lac de Van, comme on l'a cru jusqu'ici. La mer de Naïri doit être celle sur le rivage de laquelle étaient situés les quatre-vingt-trois royaumes visités par Teglatphalasar Ier. Cela est conforme à l'usage assyrien qui admet plusieurs noms pour la même mer, par exemple, les noms de *grande mer du soleil couchant*, et de *mer du pays d'Akharri* pour la mer de Phénicie [2].

En faveur de cette double assertion, outre les considérations précédentes, nous apportons encore une série de témoignages et d'indices très significatifs.

1° Teglatphalasar Ier, dans le même document [3], résume les conquêtes de ses cinq premières années en ces termes : « En tout quarante-deux » contrées et leurs rois depuis la rive ultérieure du Zab inférieur, *des* » *plaines et de vastes forêts* (?), jusqu'à la rive ultérieure de l'Euphrate, » le pays de Khatti (Syrie) et la mer supérieure du soleil couchant. » Or les pays de Naïri dont la conquête est racontée si longuement et avec une complaisance marquée, sont en dehors des limites tracées, si la *mer supérieure* qui les borne, n'est pas identique avec la *mer supérieure du soleil couchant*, et par suite avec la Méditerranée. Car ici la *mer supérieure du soleil couchant* est évidemment la mer de Syrie.

2° Un autre roi d'Assyrie, Shamshiraman, après avoir dit qu'il reçut le tribut de vingt-sept rois de Nahri (= Naïri), ajoute, en forme de résumé, qu'en ce temps-là tous les peuples *depuis Tsilar jusqu'à la mer du soleil couchant* le redoutaient comme le dieu Raman. Or, le pays de Tsilar était situé sur le Grand Zab, dans le voisinage du lac de Van. De sorte que si la mer du soleil couchant, qui est bien la mer de Naïri, s'identifiait avec le lac de Van, les vingt-sept royaumes ou principautés que Shamshiraman se

[1] *Ancient Monarchies*, 2e éd., t. II, p. 66.
[2] Voir Schrader, *Die Namen der Meere in den Assyr. Inschriften*, p. 195.
[3] Col. VI, ll. 39-44.

donne la peine d'énumérer, auraient occupé une zone de quelques lieues de largeur. Ce serait peu glorieux pour Shamshiraman, qui constate qu'à son avènement, l'empire d'Assyrie allait au nord depuis Paddir, au pays de Van, jusqu'à Kar-Salmanasar, autrement dit Tul-Barsip, sur l'Euphrate, à la hauteur de Biredschik [1].

3° Salmanasar II, au commencement de son règne, va dévaster les forêts du mont Khamani (Amanus), et à cette occasion, il offre des sacrifices à ses dieux sur le bord de la *mer du soleil couchant* [2]. Shamshiraman (ou Shamshibin), fils et successeur de Salmanasar II, envoie un de ses généraux au pays de Naïri, et celui-ci va également jusqu'à la *mer du soleil couchant* [3]. Dans le premier cas, la mer du soleil couchant est la Méditerranée; dans le second cas, sera-ce le lac de Van?

4° Parmi les royaumes de Naïri, Teglatphalasar Ier nomme ceux de Nummi et de Dayaini, situés sur la rive droite de l'Euphrate. Salmanasar II, à son tour, traverse ces royaumes en se rendant en Arménie de Pitur, ville syrienne située du même côté du fleuve, sur le Sagur (actuellement Sadschour) [4]. Cela fixe à l'ouest de l'Asie la mer que les Assyriens rencontraient après avoir franchi l'Euphrate et passé par le groupe de royaumes dont le Nummi et le Dayaini faisaient partie [5].

5° Deux autres passages des inscriptions de Salmanasar II établissent encore mieux que la mer de Naïri est une région de la Méditerranée. Le premier passage est ainsi conçu : « Conquérant depuis la *mer supérieure,* » la *mer inférieure du pays de Naïri,* et la *grande mer du soleil couchant* » jusqu'au mont Khamani, j'ai exercé la domination sur l'universalité du » pays de Khatti; ma main a conquis depuis la source du Tigre jusqu'à la » source de l'Euphrate [6]..... »

Le deuxième passage, parallèle au premier, offre une variante intéres-

[1] *Stèle de Shamshiraman*, col. II, ll. 7-10; col. III, ll. 44-70; G. Smith, *Assurbanipal*, p. 92.
[2] *Obélisque*, ll. 26-31.
[3] *Stèle de Shamshiraman*, col. II, ll. 16-23.
[4] Cf. Schrader, *Keilinschr. und Geschichtsforschung;* Fried. Delitzsch, *Wo lag das Paradies*, p 269.
[5] *Obélisque*, ll. 41-43.
[6] *Taureaux de Nimroud*, I, i, ll. 14-18.

sante : « (Depuis) la *mer de Naïri*, et la mer de Zamua de Bitani et la » *grande mer du pays d'Akharri* (Phénicie), j'ai ravagé le pays de Khatti [1]. »

Il s'agit ici de mers en relation directe avec le seul pays de Khatti ou la Syrie. Faire de la mer supérieure et de la mer inférieure de Naïri les lacs de Van et d'Ouroumia, est un tour de force impossible. Il est trop malaisé de se figurer comme deux termes opposés l'un à l'autre, d'une part, la Méditerranée avec le lac de Van et le lac d'Ouroumia, et de l'autre, le Khamani qui s'identifie d'une manière certaine avec l'Amanus; il y aussi quelque difficulté à se représenter la Syrie comprise entre ces deux termes [2]. — Dans le premier

[1] *Inscription des portes de Balawat*, col. II, l. 2.

[2] Les termes corrélatifs *depuis*, *jusqu'à*, dans les textes cités, relient deux parties d'une ligne frontière et non deux extrémités opposées de l'empire assyrien. Il en est de même dans ce passage de Sargon (*Fastes*, ll. 16, 17) : « (J'ai dominé) depuis l'île de Yatnana (Chypre), qui » est au milieu de la mer du soleil couchant, jusqu'au pays de Mutsuri (Égypte) et de Muski » (en Asie), sur le pays d'Akharri (Phénicie)... » Sargon trace une première ligne allant de l'île de Chypre à l'Égypte; il revient à Chypre et trace une seconde ligne dans la direction du pays de Muski. Dans les passages cités, Salmanasar procède de la même manière. Il descend la côte du nord au sud, depuis le golfe d'Issus jusqu'aux eaux de la Phénicie; il retourne à son point de départ pour mener une nouvelle ligne suivant l'Amanus, qui achève de limiter le pays de Khatti. — Ces mots de Teglatphalasar Ier (*Inscription des sources du Tigre*, ll. 7-9) : « J'ai » conquis depuis la mer du pays d'Akharri jusqu'à la mer de Naïri, » doivent, par conséquent, signifier qu'il a conquis la côte de la Méditerranée depuis la Phénicie jusqu'à la Cilicie.

Nous croyons utile de citer en entier le premier passage de Salmanasar :

« Conquérant depuis la mer supérieure, la mer inférieure du pays de Naïri, et la grande mer » du soleil couchant, jusqu'au mont Khamani, j'ai exercé la domination sur l'universalité du » pays de Khatti.

» Ma main a conquis depuis les sources du Tigre jusqu'aux sources de l'Euphrate, depuis le » pays d'Inzi jusqu'au pays de Suchni, depuis le pays de Suchni jusqu'au pays de Milidi, depuis » le pays de Milidi jusqu'au pays de Dayani (= Dayaini), depuis le pays de Dayani jusqu'au » pays d'Arzashkun, depuis le pays d'Arzashkun jusqu'au pays de Gilzani (ou Girzani, Guzani), » depuis le pays de Gilzani jusqu'à la ville (ou pays) de Khubushkia.

» Le pays de Namria (?) jusqu'à la mer du pays de Khaldi, du soleil levant, (mer) qu'on appelle » Nahar-Marratu, je passai dessus comme la tempête. »

Les trois mers et le mont Amanus sont posés, soit pour former la limite occidentale de l'empire, soit pour marquer deux extrémités entre lesquelles se déroule le panorama. La dernière supposition est fausse pour les raisons déjà énoncées, et parce que la mer du soleil levant (le golfe Persique) devrait être opposée à la Méditerranée, simultanément, sinon de préférence, aux lacs arméniens. L'énumération procède en général de l'ouest à l'est; elle se divise en trois groupes auxquels correspondent trois termes de géographie physique des plus saillants pour les Assyriens : la Méditerranée avec l'Amanus, les sources des deux grands fleuves, le golfe Persique.

passage, la deuxième zone, déterminée par les sources de l'Euphrate et du Tigre, se confondrait avec la première, si les mers de Naïri n'étaient autres que les lacs arméniens.

L'emploi des termes *mer de Naïri,* sans déterminatif, *mer supérieure de Naïri, mer inférieure de Naïri,* est naturel, si par les deux derniers on entend deux régions différentes de la même mer de Naïri; il l'est beaucoup moins dans la supposition contraire. Car alors que signifie *mer de Naïri* sans déterminatif?

Que deux régions d'une même mer puissent, comme nous le supposons, se distinguer en assyrien par les déterminatifs *supérieure* et *inférieure,* M. Schrader l'a parfaitement prouvé pour la Méditerranée [1], sur un texte de Salmanasar II, où il est question de douze princes venus au secours du roi Damas, *des bords de la mer supérieure et de la mer inférieure* [2]. On voit dans un autre document de Salmanasar que les états des douze rois alliés s'échelonnaient sur le rivage de la Méditerranée, ou à peu de distance, du nord au sud, depuis Aradus et peut-être la Cilicie, jusqu'aux confins de l'Arabie et de l'Égypte [3]. De là M. Schrader conclut fort bien que la *mer supérieure* et la *mer inférieure* sont des parties de la Méditerranée, et qu'il n'y a plus qu'à les déterminer en se plaçant *au point de vue assyrien.* Or, ajoute-t-il, les Assyriens arrivant au Liban par le nord avaient à gravir des hauteurs qui contrastaient avec le pays d'Aradus et la plaine de Cilicie. Ils ont donc appelé naturellement *mer inférieure* la partie septentrionale, et *mer supérieure* la partie méridionale de la Méditerranée. M. Schrader justifie par des considérations analogues les dénominations de *mer supérieure de Naïri* et *mer inférieure de Naïri,* appliquées respectivement aux lacs de Van et d'Ouroumia [4].

Tel n'était pas malheureusement le point de vue assyrien. Les conceptions géographiques des Assyriens se rapportaient au cours du Tigre et de l'Euphrate, qui étaient les deux grands traits de leur géographie. Pour les

[1] *Die Namen der Meere,* p. 173.
[2] Layard, *Inscriptions,* pl. XLII, ll. 26, 27.
[3] *Stèle de Kurkh,* col. II, ll. 90-102.
[4] *Die Namen der Meere,* p. 193.

Assyriens et les Chaldéens, un pays était situé *en haut* ou *en bas,* suivant sa position, relativement au cours des deux fleuves. Ashurnatsirpal, par exemple, se glorifie d'avoir réduit sous son joug les rois des quatre régions (nord, sud, ouest, est) et tous les ennemis d'Assur *en haut et en bas.* La même conception s'appliquait aux mers. Ainsi le golfe Persique dans lequel se jetaient les deux fleuves était essentiellement la *mer inférieure.* Au contraire, la Méditerranée était une mer supérieure ou une mer inférieure selon qu'elle correspondait au cours supérieur ou au cours inférieur de l'Euphrate. En outre, toute région de la Méditerranée se divisait au besoin en mer supérieure et en mer inférieure, d'après le même principe. De sorte que ces appellatifs ont précisément le sens opposé à celui que leur assigne M. Schrader, et que la mer supérieure au bord de laquelle habitaient plusieurs des princes venus au secours du roi de Damas confine, ou même est identique à la mer supérieure qui formait, selon nous, la limite du Naïri au sud-ouest [1].

Les lacs de Van et d'Ouroumia étaient sans doute aussi des mers supérieures pour les Assyriens, à cause de leur situation voisine des sources du Tigre et de l'Euphrate; ils pouvaient être appelés mers de Naïri, puisque Shamshiraman, dans un passage qui va être cité, range sous la dénomination de Naïri des contrées situées au nord de l'Assyrie et à l'est du grand Zab. Mais les inscriptions ne les mentionnent pas, alors même qu'elles racontent en détail les expéditions de Salmanasar II et de Shamshiraman dans cette région, comme elles ne parlent pas non plus de la mer de Galilée et de la mer Morte que les armées de Ninive rencontrèrent si souvent, et qui forment avec le Jourdain qui les relie, une particularité si remarquable de la géographie des contrées syriennes.

[1] Une conception analogue a déterminé l'usage des mots ἀναβαίνω-ἀνάβασις, καταβαίνω-κατάβασις, en grec. L'expédition de Cyrus, frère d'Artaxerxès II, qui eut pour point de départ la Lydie et pour terme la Babylonie, est une ἀνάβασις, *une ascension,* bien qu'à partir de Thapsaque et déjà précédemment, Cyrus n'ait plus fait que descendre. La retraite des Grecs qui accompagnèrent Cyrus est une κατάβασις, *une descente,* bien qu'ils n'aient cessé de monter, en suivant le Tigre, jusqu'en Arménie, parce qu'ils gagnèrent les villes grecques de la mer Noire *en descendant* vers la mer Les Grecs disaient ἀνάβασις et κατάβασις, en considérant les choses par rapport au terme qui les frappait le plus. L'expédition d'Alexandre fut aussi une ἀνάβασις, tandis que les expéditions de Darius et de Xerxès vers la Méditerranée furent des καταβάσεις.

Ainsi le Naïri était un pays très vaste. C'était moins un seul pays qu'un ensemble de contrées. Teglatphalasar Ier et Ashurnatsirpal ont l'habitude de parler *des pays* de Naïri, au pluriel [1]. Les rois d'Urarthu (en Arménie) qui prenaient le titre de rois de Naïri, regardaient leur propre pays comme un de ces territoires [2]. Teglatphalasar Ier, comme on l'a vu, parle de quatre-vingt-trois royaumes de Naïri et en énumère vingt-trois. Shamshiraman en énumère vingt-sept en un endroit, sans répéter un seul nom de la liste de Teglatphalasar [3], quoique plusieurs des royaumes visités par ce dernier, soient encore mentionnés par Salmanasar II, père de Shamshiraman. Le terme de *Naïri* ou *Nahri* paraît avoir été dans les premiers temps une dénomination générale s'appliquant aux contrées rangées en arc de cercle autour de la Mésopotamie, depuis le golfe de Cilicie jusqu'au lac Ouroumia et au delà. C'était, proportion gardée, quelque chose d'analogue à la Scythie des Grecs et aux Indes du XVIe siècle. « Le terme de *pays de Naïri*, est en lui-même » passablement vague. Il répond dans son acception la plus large à la » Grande Arménie des classiques, et souvent aussi, au point de vue assyrien, » il signifie *les peuples du nord*, dans un sens *tout à fait général* [4]. »

Par conséquent, si le Naïri confine d'un côté à la Médie, une expédition assyrienne au pays de Naïri peut fort bien aussi avoir pour théâtre les rives de la Méditerranée, et intéresser assez peu l'histoire des Mèdes. Telle est l'expédition de Teglatphalasar Ier, à laquelle il a fallu néanmoins que nous nous arrêtions, pour dissiper un malentendu et faire la lumière autour de notre sujet.

[1] *Prisme de Teglatphalasar Ier*, col. IV, 85, 97; col. V, 29. — *Annales d'Ashurnatsirpal*, col. II, 6, 15, 97.

[2] Cf. H. Rawlinson, dans l'*Herodotus* de G. Rawlinson, t. IV, p. 246; Lenormant, *Lettres assyriologiques*, t. I, p. 121.

[3] *Stèle de Shamshiraman*, col III, ll. 56-67.

[4] *Die Namen der Meere*, p. 191.

II. — Période obscure. — Conquête du pays de Zamua sous Ashurnatsirpal.

(1110-857.)

Nous ne possédons aucun document émanant des rois qui se sont succédé en Assyrie durant plus de deux siècles après Teglatphalasar Ier. Mais nous avons en revanche les annales détaillées d'une grande partie du règne d'Ashurnatsirpal (882-857), parvenues jusqu'à nous en état de conservation parfaite. Ashurnatsirpal ne paraît pas avoir porté ses armes en Médie; à peine fit-il faire un pas à la puissance assyrienne dans cette direction.

Il conduisit plusieurs expéditions au pays de Zamua. Partant de Kalach, capitale de son royaume, il descendait la rive gauche du Tigre, passait le Zab inférieur, franchissait ensuite le Radanu et arrivait à un troisième fleuve, le Turnat; il se trouvait alors au pays de Zamua. Si le Radanu est bien, comme on l'a pensé, l'Adhem, ancien Φύσκος [1], le Turnat qu'on a justement rapproché du Tornadotus de Pline l'Ancien [2], s'identifie d'une manière plausible avec le Diyalâ.

Le Zamua avait été jadis soumis, en partie du moins, aux rois de Karduniash ou de Babylonie; un des chefs révoltés contre Ashurnatsirpal portait un nom assyrien *Tsabraman* (ou *Tsabbin*); enfin Ashurnatsirpal comptait si bien l'annexer à l'Assyrie proprement dite, qu'il s'y bâtit un palais dans la ville d'Atlita, dévastée quelque temps auparavant par un roi de Karduniash [3]. D'après ces indices, le Zamua était un pays plus au moins assyrien.

Avec le Zamua, théâtre des exploits d'Ashurnatsirpal, ne confondons pas le Zamua mentionné par Salmanasar II, et distingué au moins une fois par le déterminatif Bitani. Le Zamua de Bitani est un pays maritime, et la mer à laquelle il donne son nom est comprise dans la Méditerranée. La mention de Zamua sur l'obélisque de Nimroud [4] se rattache à une expédition en Syrie, comme celle de *Mazamua* sur la stèle de Kurkh [5]. Le Mazamua est

[1] Xénophon, *Anabase*, II, iv, 25. Cf. Fried. Delitzsch, *Wo lag das Paradies*, p. 186.
[2] VI, 31. Cf. Finzi, *Ricerche per lo studio dell' antichità Assira*, p. 196.
[3] *Annales d'Ashurnatsirpal*, col. II, ll. 23-75.
[4] Lignes 50-52.
[5] Col. II, ll. 75-77.

également situé sur une mer, qu'on a identifiée à tort avec un des lacs arméniens [1]. Salmanasar livre une bataille navale sur la mer de Mazamua et l'action est assez vive, chose invraisemblable sur le lac de Van ou d'Ouroumia.

Le pays de Zamua d'Ashurnatsirpal ne s'étendait pas à l'ouest jusqu'au Tigre. La région intermédiaire faisait partie du royaume sémitique de Karduniash. Ainsi quand Salmanasar II, fils et successeur d'Ashurnatsirpal, va, dans le cours de sa huitième année, soutenir le roi de Karduniash contre un frère qui lui disputait le trône, la querelle se vide sur la rive gauche du Tigre; Salmanasar enlève au prétendant la ville de Mi-Turnat (Eaux-du-Turnat) sur le fleuve du même nom [2]. Après Salmanasar, Shamshiraman, allant à son tour faire la guerre en Karduniash, s'empare de plusieurs villes au sud du Turnat; il ne franchit pas le Tigre [3].

A l'est du Zamua, le Namri paraît être aussi un pays sémitique. Un de ses rois, vaincu par Salmanasar II, porte un nom purement babylonien, *Mardukmudammik* (Marduk-favorisant [4]).

A l'époque où nous sommes, la rive gauche du Tigre, au sud de l'Assyrie jusqu'aux frontières de Médie, est donc couverte d'une population où l'élément sémitique est largement représenté. Ce caractère se maintiendra non-seulement durant toute la période assyrienne, mais jusqu'à la période classique [5].

[1] M. Schrader observe que le pays de Mazamua étant joint dans une liste géographique (*W. A. I.*, t. II, pl. LIII, n. 1, col. II, ll. 4, 5) à *Arzukhina*, localité située (*ib.*, t. II, pl. LXV, verso, col. II, ll. 15-16) au sud du Zab inférieur, il faut placer le Zamua ou Mazamua de Salmanasar II de ce côté, comme le Zamua d'Ashurnatsirpal. Mais le raisonnement n'est pas concluant. Nous ignorons le principe d'ordre suivi dans la liste géographique citée. Nous y trouvons à trois lignes de distance de Mazamua et Arzukhina, le pays de *Milidi*, situé d'après M. Schrader lui-même (*Keilinschriften und Gesch.*, p. 155), sur la rive gauche de l'Euphrate. Rien d'étonnant après cela que ce savant ne rencontre pas la mer ou le lac de Mazamua dans la direction où il s'est engagé. « Was für ein *Meer* aber oder was für ein *See* in diesen » Gegenden bei jenem *tihamtu* in Aussicht genommen ist, vermag ich nicht zu sagen (*Die* » *Namen der Meere*, p. 194). »

[2] *Obélisque de Nimroud*, ll. 73-76.

[3] *Stèle de Shamshiraman*, col. IV, ll. 1-4.

[4] *Obélisque*, ll. 93-96.

[5] Strabon, XVII, 1, 8. « Le pays des Babyloniens est borné à l'est par les Susiens, les Élymméens et les Parétacènes. » Les Parétacènes étaient une tribu médique. Voir plus haut, p. 55.

Il faut insister sur ce point en un temps où l'on a la manie de voir des Touraniens partout.

Les expéditions d'Ashurnatsirpal dans les contrées viticoles du Naïri ont peu de rapport avec l'histoire des Mèdes. Il n'y a que la soumission du Khubushkia, canton situé au nord-est de l'Assyrie, sur la rive gauche du Grand Zab, et constamment attribué au Naïri, qui doive être notée ici. Le Khubushkia ne s'étendait guère vers l'est, vu que l'inscription à laquelle nous devons ce renseignement donne les rives du Tigre pour limite orientale à l'empire de Ninive. Sous Ashurnatsirpal le Naïri oriental (Arménie et contrées voisines à l'est) a été à peine effleuré [1].

[1] *Annales d'Ashurnatsirpal*, col. I, ll. 43-68, 101-118; col. II, ll. 1-23, 86-118, 125-131. Parmi les cantons de Naïri, Ashurnatsirpal visite en premier lieu le Nummi, et près de là, le Simisa et le Simira, deux pays qu'il condamne à lui fournir du vin, et dont Salmanasar II (*Stèle de Kurkh*, l. 18) exigera le même tribut. Le climat révélé par ce fait n'est pas celui de la région froide des lacs arméniens, où, si l'on excepte une lisière étroite autour du lac de Van, la vigne pousse à peine. Le trait convient mieux aux rives du moyen Euphrate, et à la Petite Arménie des classiques (Strabon, XII, III, 28), non loin desquelles Teglatphalasar Ier place le Nummi. — Un peu plus tard, Ashurnatsirpal, quittant Ninive pour aller châtier un chef du nom de Khulai, qui s'est révolté avec les colons assyriens d'une ville de Khalzilukha, se dirige d'abord vers les sources du Supnat, le Sebbeneh-Su, premier affluent gauche du Tigre (Cf. Fried. Delitzsch, *Wo lag das Paradies*, p. 181). Il perçoit le tribut d'un pays de Zalla, et après s'être emparé des villes de Damdamusa, de Mariru, de Tila (voisine de l'Urarthu et déjà comprise dans la première expédition), il arrive à Tushkha (autrement Tushkhan), où il grave sur un monument les exploits par lesquels il vient de s'illustrer *au pays de Naïri*. Le vin figure dans le tribut imposé à ces districts, aussi bien que dans celui du Khummukh, du Kasyari, et du Kirchi, voisins du Naïri. A Tushkha, Ashurnatsirpal règle aussi les affaires d'un *Ammibaal*, chef qui semble porter un nom phénicien. Cela nous rapproche de la Syrie et de la Méditerranée, d'autant plus qu'Ammibaal est nommé fils de Zamani, et que Bît-Zamani (Maison de Zamani) se rencontre presque aussitôt sur le chemin de Salmanasar II (*Stèle de Kurkh*, col. II, ll. 39-41), lorsqu'il remonte l'Euphrate vers le nord au sortir de Tul-Barsip (vers le 36e degré de latitude). Ashurnatsirpal soumet quelques places de l'Urarthu voisines de Tila, et par conséquent de la Mésopotamie. D'autre part, l'Urarthu donné comme point extrême de l'empire dans la *Standard inscription*, l. 9, est remplacé dans le passage exactement parallèle de l'inscription des *Annales*, col. II, l. 129, par *la plaine* (*nirib*) *de Bitani*. Comme le qualificatif *Bitani* s'applique aussi à plusieurs des cantons viticoles du Naïri ravagés par Ashurnatsirpal, les pays distingués par cette dénomination devaient confiner à la fois au pays de Khatti (Syrie) et à l'Urarthu occidental. — Nous parlons plus bas d'une conquête d'Ashurnatsirpal au sud de l'Urarthu.

III. — Soumission des peuples du Zagros sous Salmanasar II et Shamshiraman.

(857-810.)

Les annales de Salmanasar II (857-822) témoignent d'un grand effort pour établir la puissance assyrienne aux frontières de l'Iran. Ce prince remonte l'Euphrate et le Tigre jusqu'à leur source [1], il guerroie dans la région des lacs [2], et fait plusieurs expéditions au sud-ouest jusqu'au delà du Namri (ou Zimri) non loin des lieux où s'éleva depuis Ecbatane [3].

Dans le récit de ses expéditions, on voit figurer souvent le pays de *Parsua* ou *Barsua* (*Parsuash* dans d'autres inscriptions). Le nom frappa vivement les premiers assyriologues qui voulurent y reconnaître la Perse. Mais l'identification fut rejetée à cause des difficultés qu'elle souleva, et que le progrès des études assyriennes accentua de plus en plus.

La première difficulté consiste en ce que le texte babylonien des inscriptions trilingues et la tablette du siège de Babylone par Cyrus nomment la Perse *Parsu*, au lieu de *Parsua, Parsuash*. De plus, les dénominations ethniques correspondantes se présentent sous les formes *Parsai* et *Parsuai*. La difficulté néanmoins n'est pas insoluble. On trouve les noms propres *Barru, Khumri, Su, Arastu*, écrits aussi *Barrua, Khumria, Sua, Arastua*. A ne considérer que ces faits, on admettrait donc sans inconvénient que *Parsua, Parsu*, et leurs dérivés *Parsuai, Parsai*, ont des significations identiques, d'autant plus que l'écart des formes semblerait tenir dans ce cas à la différence des dialectes.

La deuxième et principale difficulté vient du rôle que joue le Parsua dans

[1] *Obélisque*, ll. 92, 93, 141-146.

[2] *Ibid.*, ll. 159 et suiv. — Nous ne comptons point parmi les expéditions en Arménie, la guerre que Salmanasar II fit au pays de Zamua de Bitani la quatrième année de son règne, après une campagne sur les bords de la Méditerranée, où il arriva seulement à la fin de mai, ayant passé l'Euphrate *à l'époque des grandes eaux* (*Obélisque*, ll. 45-52, *Stèle de Kurkh*, col. II, ll. 69-78). Si le Zamua de Bitani était, suivant une opinion assez répandue, situé sur le lac de Van, Salmanasar se serait engagé dans la province la plus froide de l'Arménie à une saison trop défavorable. (Voir plus haut, pages 60-62, des raisons encore plus concluantes qui s'opposent à l'identification de la mer de Zamua de Bitani avec le lac de Van).

[3] *Ibid.*, ll. 93-95.

les inscriptions assyriennes, rôle auquel la Perse ne satisfait point, comme le prouvent les faits suivants.

La vingt-quatrième année de son règne, Salmanasar II, après avoir traversé le Zab inférieur et pillé le Namri, passe dans le Parsua dont vingt-sept rois lui paient tribut. Il *descend* ensuite, probablement par rapport au cours du Tigre, dans les territoires des Amadai, d'Araziash et de Kharkhar, où il fait une razzia. Il retourne en Assyrie emmenant captif Yanzu, roi de Namri, qu'il avait placé sur le trône, huit ans auparavant, à la place d'un Mardukmudammik révolté contre lui. De pareils soulèvements se reproduisent sans cesse, et montrent combien l'autorité de Ninive était précaire chez ces peuples.

D'après ce qui précède, le Parsua occuperait une position sud-est par rapport à l'Assyrie, et se rapprocherait ainsi de la Perse. Mais d'autres indications vont le relever vers le nord. Le Parsua est compris dans les campagnes de Salmanasar au nord-est de l'Assyrie.

« Dans ma trentième année, dit Salmanasar, comme j'étais dans la ville » de Kalach, je mis Dayanashur, le grand turtan, à la tête de ma vaste » armée et je le fis partir. Il passa le Zab et s'avança parmi les villes dépen- » dantes de l'état [1] de Khubushka; je reçus le tribut de Datana, Khubush- » kien. Je m'éloignai des villes du Khubushka. Il s'avança parmi les villes » de Magdubi (chef) de Madakhir; je reçus le tribut. Il quitta les villes de » Madakhir. Il s'avança parmi les villes d'Udaki (chef) du pays de Manna. » Udaki de Manna fut effrayé de la puissance de mes armes; il abandonna Zirta » sa ville royale; pour sauver sa vie, il gagna les hauteurs. Je le poursuivis; » je m'emparai de ses bœufs, de ses moutons, de ses richesses en quantité » innombrable. Je renversai, je saccageai, je brûlai ses villes. Il s'éloigna du » pays de Manna; il s'avança vers les villes de Shulusun (chef) du pays de » Khurru (?) Je pris [2] Masashur, sa ville royale, avec les villes du voisinage. » Quant à Shulusun et à ses fils, je lui fis grâce; je le rétablis dans son pays.

[1] Le mot *'iru*, ici employé, a le sens de *ville* et de *pays, état*. Cf Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, pp. 94-97.

[2] [cuneiform] est susceptible des deux lectures *akshud*, je pris, et *ikshud*, il prit. Comme Salmanasar rapporte à lui-même tous les succès et tous les résultats, nous adoptons la lecture *akshud*, je pris.

» Je le grevai d'un tribut de chevaux *destinés au joug* (?). Il s'approcha de
» la ville de Shurdira; je perçus le tribut d'Artasari (chef) de Shurdira. Je
» *descendis* au pays de Parsua; je reçus le tribut des rois de Parsua. »

Le Zab que le grand turtan franchit au début de la campagne, est le Zab supérieur ou Lycus, qui, descendant du nord, contourne toute l'Assyrie et se jette dans le Tigre au sud de Kalach. Après l'avoir passé, l'armée assyrienne se trouvait dans le Khubushka (ou Khubushkia) que l'on s'accorde à placer au nord-est du pays d'Assur. Le turtan arrive ensuite au pays de Manna (ou Vanna), fréquemment rapproché du Parsua dans les marches des rois. Comme d'ailleurs le Parsua est situé plus bas que le Manna, et que son histoire est souvent liée à celle du Namri situé au sud du Zab inférieur, on se représente naturellement les pays de Manna, de Parsua et de Namri, se suivant du nord au sud dans l'ordre où nous les énumérons, et occupant, avec d'autres peuples, une zone intermédiaire entre l'Assyrie et d'autres domaines sémitiques d'un côté, et la Médie des inscriptions cunéiformes de l'autre.

Séduit probablement par la ressemblance des noms, M. Schrader semble comprendre le territoire de la ville moderne de Van dans le pays de Mannai, réduisant l'Urarthu aux rives de l'Araxe [1]. Il se peut, il est vrai, que les Assyriens aient prononcé *Vannai* le nom de peuple que nous transcrivons d'ordinaire *Mannai* (habitants de *Manna*), parce que les articulations *m* et *v* ayant les mêmes expressions graphiques en assyrien, il y a lieu d'hésiter entre les deux lectures. Mais l'existence du peuple de *Minni*, joint dans la Bible à Ararat [2] de même que *Manna* l'est souvent à Urarthu dans les documents assyriens, rend plus probable la lecture *Mannai*. Un fait signalé pour la première fois par Sir Henri Rawlinson, insinue que le lac de Van était compris dans l'Urarthu des inscriptions de Ninive [3], comme il était com-

[1] D'après la carte annexée à son ouvrage intitulé *Keilinschriften und Geschichtsforschung*.

[2] Jérémie, LI, 27.

[3] Dans l'*Herodotus* de G. Rawlinson, t. IV, p. 246, note 1. — Sir H Rawlinson place le lac de Van dans l'Urarthu, et identifie, comme M. G. Rawlinson, l'Urarthu avec les Alarodiens d'Hérodote; il retrouve même Urarthu dans Ἀλαρόδ-ιοι. Dans son hypothèse, les Arméniens sont distincts des habitants de l'Urarthu; ils sont venus d'ailleurs, postérieurement à la période assyrienne, dans le pays qu'ils occupent. A notre avis cependant, le fait que dans l'inscription de Béhistoun, l'*Arminaya* du texte persan correspond à l'Urarthu du texte babylonien, con-

pris dans l'Arménie des classiques, et comme il l'est encore dans l'Arménie contemporaine. C'est que les inscriptions cunéiformes rédigées dans une langue particulière qui ont été retrouvées autour du lac de Van, présentent entre autres noms royaux celui d'Argistis, porté par un roi d'Urarthu dans les inscriptions de Sargon [1]. Toutefois l'Urarthu s'étendait moins au sud-est que l'Arménie des géographes classiques. Ainsi Ashurnatsirpal ne rattache à l'Urarthu, bien qu'ils fassent partie de l'Arménie, ni le mont Pazati, ni le mont Nibur, le Νίβαρος de Strabon, où il fit la guerre [2].

Dans sa trente et unième année, Salmanasar précédé de son grand turtan Dayanashur, va renouveler ses ravages dans les mêmes contrées [3]. Il se dirige en premier lieu vers le nord, et visite successivement le Khubushka, le Muzatsir, touche l'Urarthu et *descend* au pays de Guzanu (ou Gilzani, Girzani) dont il perçoit le tribut. Ce pays était situé à peu de distance du

stitue une difficulté sérieuse contre l'identification proposée. — M. Sayce, dans un travail sur les inscriptions de Van, publié depuis que le manuscrit de notre mémoire a été remis à l'Académie, rejette aussi l'identification du Manna ou Vanna des documents assyriens et du nom moderne de Van :

« The city of Van is called Dhuspas in the native inscriptions — the Daruspa of the Assyrian » texts — and the district in which it stood, Biainas. Curiously enough, town and district have » now exchanged names, Dhuspas being evidently the province of Dhosp or Tosp of modern » geography, (whence the Lacus Thospitis of classical geography), while Biainas, which seems » to be the Bitan of the assyrian texts (?), is evidently the Βύανα of Ptolemy, the modern Van. » Similarly Menuas, on the rock of Palu, calls the town there Khuzana(s) which is evidently » the original of the name of the province Khozana in which Armenian geographers place » Palu. The kingdom of Biainas extended as far as Erzrûm, since Menuas restored a palace at » Hassan Kaleh, a few miles eastwards of Erzrûm. Westwards, the Vannic kings carried their » arms to the frontiers of Melidha or Malatiyeh, northwards to Etius, the district between the » Araxes and the western shores of Lake Erivan, and eastwards to Barsuas (the Parsuas of the » Assyrian texts) on the western bank of Lake Urumiyeh, and Pustus (the Assyrian Pustu) to » the south of it. *Between Barsuas and Biainas lay the territories of Mana or the Minni, the* » *Mannai of the Assyrian texts.* (*Verhandlungen des fünften internationalen Orientalisten-* » *Congresses*, gehalten zu Berlin im September 1881, 2er Theil, 1ste Hälfte, p. 310.) »

La grande extension de l'Urarthu à l'ouest explique comment les rois d'Assyrie y passent si facilement au retour de leurs expéditions en Syrie.

[1] *Fastes*, l. 113.

[2] *Annales d'Ashurnatsirpal*, col. I, 69-74. Cf. Schrader, *Keilinschr. und Gesch.*, p. 181. — Strabon, XI, xiv, 2.

[3] On remarque dans le récit de l'expédition les deux sujets *il* et *je*, comme dans la narration précédente.

Tigre, sur la rive gauche, au sud-est de l'Arménie [1]. Tournant ensuite vers l'est, il va au pays des Mannai [2], et, franchissant les cantons obscurs de Kharrani et de Shasgana, pousse jusqu'au pays des Andiai (l'Andiu) qu'une indication formelle de Ramannirar (Binnirar) fixe assez loin de l'Assyrie [3]. Il revient probablement vers l'ouest pour entrer dans le Parsua, où il rencontre plus de résistance que l'année précédente; il *descend* vers le Namri qui est toujours en révolte, et dont il faut poursuivre les habitants au milieu des montagnes. *Descendant* encore, Salmanasar arrive enfin au pays de *Khalman* ou *Khalvan*, que M. Schrader identifie d'une façon assez plausible avec la Chalonitis (Χαλων-ῖτις) des géographes classiques, contrée située au sud du Gyndès (Diyalá) [4].

Les exploits de Shamshiraman (822-810) ont pour théâtre le Naïri oriental, le Zagros et la rive gauche du Tigre jusqu'aux environs de l'Elam [5].

[1] Il nous semble maintenant impossible d'identifier le Guzanu (ou Gilzani, Girzani, Cf. Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 167) avec le Gozan biblique, comme nous l'avons fait, à la suite de plusieurs savants anglais, dans notre mémoire manuscrit. Il se trouverait par trop en dehors de l'itinéraire suivi par Salmanasar dans cette campagne. Trois données principales fixent la position du Guzanu : *a*) il se trouve sur le chemin de Salmanasar à son retour du Naïri occidental; *b*) il est situé dans le voisinage du Khubushka et à l'ouest (voir plus haut, p. 61, note 2), et aussi dans le voisinage de l'Urarthu. Il satisfait aux conditions si on le place sur la rive gauche du Tigre, entre l'Assyrie, le Khubushka et l'Urarthu. Les Assyriens se rendaient parfois dans le Naïri occidental par ce chemin. Ashurnatsirpal, pour y aller de Kalach, gagne les sources du Supnat (*Sebbeneh-Su*, bras gauche du Tigre), sans traverser le Tigre (*Annales*, col. I, ll. 101-106). Teglatphalasar Ier suivit probablement le même chemin dans une de ses trois expéditions en Naïri. Il a laissé aux sources du Supnat sa statue avec une inscription rappelant uniquement ses trois campagnes aux pays de Naïri, suivant l'usage des rois d'Assur qui cherchaient à perpétuer ainsi le souvenir de leurs exploits sur les lieux qui en avaient été témoins. — L'itinéraire de Salmanasar, tel que nous le supposons, n'est pas encore parfaitement régulier; mais la régularité parfaite en ce genre pécherait souvent contre la vraisemblance. Sans doute les rois suivaient autant que possible les chemins les plus courts ou les routes tracées par la nature, mais bien des circonstances pouvaient les en détourner. Ils s'écartaient à droite et à gauche pour aller châtier des rebelles, s'emparer de quelque riche proie, ou bien encore pour vivre aux dépens de l'ennemi, épargner leur propre territoire et celui de leurs alliés.

[2] La deuxième syllabe du mot, *nai*, est effacée sur l'obélisque.

[3] *Inscriptions de Ramannirar*, n° 1, ligne 9.

[4] *Keilinschr. und Gesch.*, p. 169.

[5] L'histoire de Shamshiraman se lit sur la stèle bien connue qu'il nous a laissée. Nous analysons et résumons presque toute cette inscription.

« Dans ma troisième campagne, dit-il, je passai le fleuve Zaban (Zab » supérieur, aujourd'hui Grand Zab); je traversai le pays de Tsilar; je me » rendis au pays de Nahri (Naïri). Je reçus le tribut de Dadi du pays de » Khubushka; de Khartsina, fils de Migdiara, du pays de Sunba, du pays de » Manna, du pays de Parsua, du pays de Talikla (ou Taurla), je leur imposai » un tribut de chevaux. »

Deux fois déjà, le Naïri avait été visité par les armées de Ninive sous son règne. Dans la deuxième campagne, un général assyrien dont les annales du roi font un magnifique éloge, avait été envoyé en Naïri et s'était avancé jusqu'à la mer du soleil couchant, qui n'est pas, comme on le sait, le lac de Van. Shamshiraman, qui relève cet exploit, ne dit pas qu'il ait jamais atteint lui-même un point qu'il considère comme si remarquable, bien qu'il ait ravagé le Naïri dans sa première campagne, et qu'il ait surtout guerroyé dans le voisinage des deux grands lacs arméniens. Déjà précédemment, on aura remarqué que Salmanasar ne dit mot des lacs dans les récits où il énumère avec tant de complaisance les localités qui les entouraient.

Dans les lignes citées de Shamshiraman, nous ignorons le principe qui a réglé l'ordre de l'énumération. Il s'agit de pays non pas visités par le roi, mais dont il a reçu le tribut. La distinction est essentielle. Quand un roi d'Assur nous dit qu'il a reçu le tribut de tel ou tel pays au cours d'une expédition, gardons-nous de croire aussitôt qu'il a passé par là. On allait le trouver partout et de très loin pour lui payer les tributs. Il n'y a donc aucune raison de voir un ordre géographique dans l'énumération de Shamshiraman. Mais nous connaissons d'ailleurs la situation approximative du Khubushkia, du Parsua, et du Manna. Quant au Sunbai et au pays dont Khartsina était le roi, comme le général de Shamshiraman les a visités dans son expédition aux rives de la Méditerranée, il faut les chercher à l'ouest de l'Assyrie.

Poursuivant sa marche, Shamshiraman gagne les pays de Misa et de Ginunbunda, qu'il rattache au Naïri. Après avoir dompté ces deux pays, il arrive chez les *Matai*, dans lesquels nous aimons mieux reconnaître les *Matiens*, Ματι-ανοί, que les Mèdes. Les Matiens habitaient les bords du lac Ouroumia et confinaient à la Médie Atropatène [1]. Le pays d'Araziash, qui

[1] Strabon, XI, VII, 2; VIII, 8; XIII, 2. Hérodote, I, 189.

reçoit ensuite la visite des Assyriens, semble situé plus au sud, car Salmanasar II l'a rencontré en allant du Parsua au pays relativement méridional de Kharkhar.

Au sud de l'Assyrie, sur la rive gauche du Tigre, Shamshiraman brisa une ligue qui comprenait les Chaldéens, les Élamites, les gens d'Arumu [1], et ceux de Namri.

Sous Shamshiraman comme sous Salmanasar II, l'empire assyrien s'étend et se fortifie à l'est aux frontières de l'Iran. On ne saurait dire avec certitude s'ils ont enlevé des territoires aux Mèdes, parce que leurs annales, semblables à celles des autres rois, ne vont pas jusqu'à la fin de leur règne. Il est très probable que plusieurs des cantons dont ils parlent appartenaient à la Médie Atropatène. Le pays d'Andiu situé, comme on va le voir, à une distance considérable au nord-est de l'Assyrie, se placerait difficilement ailleurs; le pays de Parsua, à en juger par l'importance qui lui est attribuée dans les inscriptions jusqu'aux derniers jours de Ninive, devait avoir une certaine étendue et par conséquent aller assez loin à l'est; il se présente de plus divisé entre un grand nombre de petits princes comme la Médie. Tout porte donc à le considérer avec sir Henri Rawlinson comme une contrée médique. Pour les *Amadai* mentionnés par Salmanasar II, nous n'oserions les confondre avec les *Madai*, Mèdes, la ressemblance partielle des noms et leur situation dans le voisinage des mêmes peuples n'établissant pas suffisamment leur identité.

Si le nom des Mèdes a échappé jusqu'ici à nos recherches, c'est que les Assyriens appliquaient la dénomination aux seuls habitants de la Grande Médie, et que les populations sémitiques de la rive gauche du Tigre leur fermaient encore le chemin de ce pays.

[1] L'Arumu dont il s'agit ici n'est pas l'Aram biblique, mais un canton babylonien sur les rives du golfe Persique.

IV. — Les Assyriens en Médie sous Ramannirar III. — Prétendues migrations des Mèdes a cette époque.

(810-781.)

Ramannirar III, successeur de Shamshiraman, inscrit la Médie au nombre des contrées qui reconnaissaient sa domination.

Voici le passage qui contient ce renseignement :

« Palais de Ramannirar, roi grand, roi puissant, roi universel, roi du » pays d'Assur..... qui marcha avec le secours d'Assur, son seigneur, et » qui mit à ses pieds les rois des quatre régions, exerçant sa domination » depuis le *musiluna* du soleil levant, sur le pays de Tsab [1], le pays d'Illibi, » le pays de Kharkhar, le pays d'Araziash, le pays de Misu [2], le pays des » Madai (Mèdes), le pays de Ginunbunda dans sa totalité, le pays de Munna, » le pays de Parsua, le pays d'Allabria, le pays d'Abdadana, le pays de » Nahri [3], dans toute son étendue, le pays d'Andiu dont le site est éloigné, » le pays bas (*litt.* le pied de la montagne [4]) dans toute son étendue jusque

[1] *Tsab* est une lecture incertaine. La planche lithographiée exprime le nom de ce pays par le seul caractère 𒁹, qui a ordinairement la valeur syllabique *tsab*, que nous lui assignons ici, le regardant comme l'expression phonétique du nom propre de pays *Tsab*. L'emploi du caractère avec une valeur idéographique n'est pas naturel quand il s'agit d'un pays aussi lointain que celui de 𒁹. En fait de noms propres, les Assyriens exprimaient par des idéogrammes seulement ceux avec lesquels ils étaient très familiers, ou ceux dont ils comprenaient ou croyaient comprendre le sens. M. Ménant a cru voir 𒁹𒁹 et a lu *E*. Il a suppléé deux autres caractères ayant les valeurs de *lam* et de *ti*, et a lu le tout *Elamti* = *Elam*, ce qui est gros de conséquences pour l'histoire. Mais dans les *Cuneiform Inscriptions of Western Asia*, dont le premier volume est généralement très correct, on lit simplement 𒁹, sans indication de lacune Nous nous en tenons à ce texte.

[2] Shamshiraman, *Stèle*, col. II, 43, offre la forme *Misa* = *Misu*. Les noms assyriens ont trois désinences, *a*, *i*, *u*.

[3] Regardé par tous les assyriologues comme une autre forme de *Naïri*.

[4] Cf. Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 172. — Le mot que nous traduisons *pays au pied* (de la montagne) est exprimé par deux caractères, dont le premier a les valeurs ordinaires de *bi*, *bat*, *mit*, et le second celles de *khu* et de *bak* (*baq*) ou *pak* (*paq*). Nous lisons *mitbaq* et traduisons *versant*, *pied*, comme *natbaq* (de la même racine *tbq*) dont M. St. Guyard a établi la signification (*Journal asiatique* de Paris, VIIe sér., vol. XIII, pp. 435, 436). Le *mitbaq* de la montagne, dans l'inscription de Ramannirar III est une région assez

» sur la grande mer du soleil levant. A partir des bords de l'Euphrate, je
» soumis à mon joug le pays de Khatti (Syrie), le pays d'Akharri (Phénicie)
» dans son ensemble, le pays de Tsurra (Tyr), le pays de Tsidunu (Sidon),
» le pays de Khumri (d'Omri d'Israël), le pays d'Udumu (Edom), le pays de
» Palasta (Philistins), jusque sur la grande mer du soleil couchant. »

Cette liste de Ramannirar est précieuse pour reconstituer la géographie de la Médie et des contrées voisines au commencement du VIIIe siècle avant Jésus-Christ. Aussi a-t-elle exercé plusieurs assyriologues de renom.

Une curieuse interprétation est celle que reflète la carte de l'empire assyrien annexée par M. Ménant à ses *Annales des rois d'Assyrie*. On y trouve placés sur une ligne du nord au sud les quatre pays suivants : l'Illibi et le Ginunbunda (Giratbunda), ces deux pays à l'ouest de la mer Caspienne; le pays des Mèdes, à sa vraie place; et le pays de Parsua, coïncidant avec la Perse, sur le golfe Persique. A l'ouest de la ligne ainsi formée, la carte place le Naïri aux sources du Tigre; à l'est de la ligne, le Misa, et le Minni qui ne peut être que le Munna de Ramannirar III, car sur sa carte M. Ménant n'identifie pas le Manna ou Vanna avec le Minni, bien qu'il le fasse dans le corps de l'ouvrage [1].

Quand on suit l'énumération de Ramannirar sur ce tracé, on la voit passer de l'Illibi sous le Caucase au pays de Misa ou Misu dans la plaine de l'Iran; de là, revenir à l'ouest pour prendre la Médie; puis faire un bond jusqu'au Ginunbunda (Giratbunda) à l'angle sud-ouest de la mer Caspienne. Elle retourne alors à l'est de la Médie pour toucher le Minni ou Munna,

vaste (comme le *Piémont*) qui s'étend au sud-ouest de la Médie, depuis le Zagros jusqu'au golfe Persique. — Les considérations développées dans les pages suivantes établissent la signification géographique du *mitbaq shadu* indépendamment de la lecture *mitbaq* et du sens particulier de ce mot, que nous ne regardons que comme très plausibles. — Notre interprétation ne suppose pas la conquête du pays d'Élam, mais celle du pays d'Arumu dont Shamshibin se vante déjà d'avoir vaincu l'armée avec celles d'Élam et de Chaldée. Et à bien considérer les choses, cette supposition est presque nécessaire, Ramannirar ayant conquis la Babylonie et la Chaldée dans le territoire desquelles le pays d'Arumu était compris.

[1] Pages 259, 260. En cet endroit, M. Ménant intitule *guerre contre Minni*, la guerre qu'Ashurbanipal fit au pays représenté par le groupe , que tous les assyriologues transcrivent *mat Munnai* ou *mat Vannai*. Malgré cela, le *Minni* marqué sur la carte de M. Ménant n'est pas le *Vannai*, puisque *Vannai* est marqué lui-même ailleurs. Il ne peut être que le *Munna*, supposé distinct de *Manna*.

descend jusqu'au golfe Persique où elle rencontre le Parsua, et file de là aux sources du Tigre où la carte place le Naïri. Les autres contrées de la liste de Ramannirar ne figurent pas sur la carte de M. Ménant.

M. Lenormant met un peu plus d'ordre dans la liste : « Elle part de la » frontière du pays d'Élam, dont les armées assyriennes n'étaient pas encore » parvenues à entamer l'indépendance, et monte d'abord droit vers le nord » jusqu'au pays de Giratbunda (Ginunbunda), elle passe ensuite en revue les » pays situés à l'orient de cette première ligne, puis finit par ceux qui sont à » l'occident, touchant à l'Arménie, comme le Nahri ou le Nahiri et Andiu ou » Andia, voisin du pays de Vannai et de la Sagartie [1]. »

Pour rendre sensible le vice d'une pareille interprétation, un mot suffit. Si elle était exacte, le pays d'Andiu, le seul dont Ramannirar fasse remarquer l'éloignement, *le pays d'Andiu dont le site est lointain*, se trouverait être un des plus rapprochés de l'Assyrie. Mais elle devient encore plus suspecte par les découvertes dont elle est le principe :

« Cette régularité de l'ordre géographique de l'énumération une fois » reconnue (!), il est impossible, dit M. Lenormant, de ne pas constater que » dans l'intervalle entre la campagne racontée sur l'obélisque de Nimroud » et le règne de Binlichchus (Ramannirar), s'est produit l'échange de posi- » tions respectives entre les peuples de *Parsua* et de *Madai* qui a déjà » frappé les érudits anglais (voy. G. Rawlinson, p. 464, note 2, du tome Ier » de sa traduction d'Hérodote [2])..... Jusqu'à la fin du règne de Salmanu-

[1] *Lettres assyriologiques*, t. I, p. 35.

[2] Cette citation se réfère à la première ou à la seconde édition de l'ouvrage. Dans la troisième édition, que nous avons sous les yeux, nous croyons que c'est la note 5 de la page 468. — M. G. Rawlinson est plus réservé que M. Lenormant : « The first appearance of the Medes in » the Assyrian inscriptions is the 24th year of Shalmaneser II., about B. C. 835. Their exact » locality cannot be fixed, but they clearly dwell east of the *Tsimri* (d'après une autre trans- » cription, *Namri*) who inhabit the Kurdish mountains. It is uncertain whether the Bartsu » or Partsu are the Persians. From the time of Shalmaneser to that of Pul (Ramannirar) they » seem to occupy south-eastern Armenia, where they are under a number of chiefs, as many » as twenty-seven bringing tribute to the Assyrian monarch on one occasion. In the reign of » Sennacherib they appear, as *Partsu*, in the position in which we should expect to find » Persians. »

Les Mèdes que M. G Rawlinson voit en contact avec les Assyriens sous Salmanasar II, sont les *Amadai* identifiés sans raison suffisante, nous semble-t-il, avec les *Madai*.

» Asir IV [1] qui y fit encore sa trente et unième campagne, le pays de » *Barsua* ou *Parsua* occupe une portion de ce qui fut plus tard la Sagartie, » et celui de *Madai* ou *Amadai* est situé en arrière par rapport à l'Assyrie, » c'est-à-dire plus loin dans l'est. Mais à partir du règne de Binlichchus » (Ramannirar III) les choses sont changées; le nom de *Madai* tend toujours » à se rapprocher davantage de l'Assyrie et celui de *Parsua* recule dans » l'est. Sous Tuklatpalasar (Teglatphalasar) II, et sous Saryukin (Sargon) il » est désormais un des pays les plus éloignés dont les Assyriens aient con- » naissance dans cette direction [2]. »

Jusqu'au milieu du IXe siècle avant notre ère, à ce que l'on prétend, le peuple de Parsua, qui serait le même que les Parthes, habitait avec d'autres nations de race touranienne la Sagartie, l'Atropatène, et ce qui fut plus tard la Médie propre. Les Mèdes habitaient à l'est du Parsua ou Parthie. Quelque temps après, les positions sont échangées. Les Parthes (hommes de Parsua) sont passés à l'est et les Mèdes à l'ouest. Le déplacement s'est opéré en vingt ans, de 835 à 816 [3]. — Mais quel est le fondement d'assertions si hardies? Leur unique fondement, c'est la liste géographique de Ramannirar III interprétée de la manière que nous venons de voir.

M. Lenormant a justement observé que d'après les documents de Teglatphalasar II, le Kharkhar et le Namri ne s'étendaient pas aussi loin dans l'est que d'après l'inscription de Ramanninar III, *telle qu'il l'a expliquée*. Pour tout concilier, il a imaginé un amoindrissement du Kharkhar et du Namri causé, dans l'intervalle du demi-siècle qui sépare Ramannirar III de Teglatphalasar II, par l'invasion médique qu'il découvre dans la nomenclature de Ramannirar III [4]. Et c'est ainsi que s'est faite en bien des points l'histoire ancienne des peuples de l'Orient.

L'éclat de semblables découvertes séduit parfois les meilleurs esprits et les plus savants hommes. Ainsi M. Maspero a exposé les résultats des recherches de M. Lenormant avec une entière conviction : « A partir du IXe siècle avant

[1] C'est notre Salmanasar II.
[2] *Ibid.*, p. 35.
[3] *Ibid.*, p. 39.
[4] *Ibid.*, p. 43.

» notre ère, écrit-il, les indications des monuments assyriens nous permettent » d'entrevoir les progrès de la conquête aryenne vers l'occident. En 831, » Salmanasar IV (II) trouvait encore le pays dans l'état que nous avons » décrit plus haut (c'est-à-dire occupé par des peuples touraniens, Par- » souas, etc.). Presque aussitôt après sa retraite, les Mèdes se mirent en » mouvement dans la direction du Zagros. Les Parsouas, acculés à l'Assyrie » vers l'ouest, au désert vers le sud, n'eurent d'autre ressource que de se » réfugier dans les cantons montagneux qui formèrent plus tard la province » de Parthyène. En moins de vingt ans les Aryens franchirent l'espace qui les » séparait de la frontière assyrienne : ils s'emparèrent du pays de Varena et » d'Illipi. Les campagnes de Samsi-Bin (Shamshiraman) III (820-816) les » forcèrent de s'arrêter un moment; mais durant les règnes qui suivirent, la » décadence momentanée de l'Assyrie favorisa leurs entreprises et leur laissa » toute la liberté de s'affermir dans leur conquête. Quand, plus d'un demi- » siècle après Binninari (Ramannirar), Touklat-habal-asar (Teglatphalasar) II » ramena les armées assyriennes vers l'est, la Médie s'étendait déjà du Zagros » au désert, et des frontières septentrionales d'Élam aux bords de la Caspienne. » Des nations qui avaient jadis possédé ce vaste territoire, les unes avaient » été ou dispersées ou réduites en servage; d'autres avaient émigré comme » les Parsouas; quelques-unes maintenaient à grand'peine un reste d'indé- » pendance. Le Kharkhar et le Namri avaient perdu toute la partie de leurs » domaines qui était située sur le plateau. Les Aryens avaient partout » l'avantage sur les peuples de Touran [1]. »

Les Touraniens que l'on met ici aux prises avec les Mèdes aryens sont ce peuple imaginaire issu du texte de second ordre des inscriptions trilingues. Partant de l'idée qu'il y a nécessairement des Touraniens opposés aux Mèdes dans les pays dont il s'agit, on a attribué les peuples de Parsua, de Kharkhar et de Namri à Touran, à cause de la physionomie touranienne de leurs noms.

M. Schrader a étudié avec plus de succès, quoique d'une manière incomplète, la liste si intéressante de Ramannirar III.

[1] *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 3e éd., pp. 457, 458.

« Évidemment, dit M. Schrader, l'énumération des contrées soumises au » sceptre de Ramannirar procède du sud (Médie) au nord (Adherbaïdjan, » lac de Van, Arménie); et comme elle finit par ces mots : *la grande mer » de l'est,* la première idée qui se présente est de chercher cette mer au » nord plutôt qu'au sud. Elle est confirmée par l'analogie de l'ordre d'énu- » mération des contrées occidentales. Là aussi la liste commence par l'extré- » mité opposée (géographiquement) au terme final, c'est-à-dire par la » région de l'Euphrate et du pays de Khatti; elle se continue par l'Edom- » Palastav, et se termine d'une manière analogue : *jusqu'à la mer du soleil » couchant* [1]. »

M. Schrader éprouve néanmoins une légitime répugnance à placer la mer du soleil levant au nord de l'empire assyrien. Nulle part, dit-il fort bien, on ne trouve la dénomination de *mer de l'est* appliquée à la mer Caspienne et il est aisé de démontrer que *la mer de l'est, la grande mer de l'est,* sont les expressions assyriennes pour désigner le golfe Persique. De plus, si dans une inscription parallèle, Ramannirar lui-même oppose *la grande mer de l'est* à *la grande mer de l'ouest* [2] et que l'usage ordinaire en assyrien soit de désigner le golfe Persique par le nom de *grande mer de l'est,* il est plus prudent d'appliquer aussi le même nom à la même mer dans le premier document [3].

Rien de plus juste que les dernières considérations de M. Schrader. Mais étant donné que la *mer du soleil levant* de Ramannirar soit le golfe Persique, que faut-il penser du principe d'ordre que M. Schrader croit découvrir dans la liste de Ramannirar? N'est-il pas à rejeter à cause de cela seul qu'il l'induit à chercher du côté du Caucase une mer limitrophe de la Perse et de l'Arabie? Nous ne le pensons pas. A notre avis, bien que nous placions le Parsua un peu plus au sud que ne le fait M. Schrader, nous croyons que les pays à la considération desquels ce savant s'est arrêté, se

[1] *Keilinschriften und G.*, p. 178.

[2] W. A. I., t. I, pl. 35, n° 3. *Ishtu tamti rabiti sha napakh shamshi adi tamti rabiti sha shulmu shamshi, qassu iksudva ipiluva,* c'est-à-dire : *Depuis la grande mer du lever du soleil jusqu'à la grande mer du coucher du soleil, sa main conquit et il domina.*

[3] Schrader, *Die Namen der Meere,* etc., pp. 177-181.

trouvent énumérés du sud au nord. Mais l'ordre de la première partie de la liste, qui comprend seulement les contrées de l'est, ne s'applique pas à l'ensemble; de la mer du soleil levant, Ramannirar passe à l'Euphrate et de proche en proche arrive à la Méditerranée. La liste ferait donc un saut extrêmement brusque, si le lien des deux sections ne se trouvait dans le *mitbaq shadu*, ou bas de la montagne, qui s'étend jusqu'à la mer du soleil levant.

Ramannirar pose deux termes à partir desquels il groupe par zones les contrées où il exerçait son empire. La première limite est le *musiluna du soleil levant*, dont nous ignorons la nature, mais qui devait être un trait remarquable de géographie physique, comme le sont en général les principaux points de repère dans les panoramas de l'empire assyrien aux différentes époques. Le second terme est l'Euphrate, qui joue un rôle capital dans la géographie assyrio-babylonienne. Ramannirar pose également deux aboutissants : la grande mer du soleil levant ou le golfe Persique, et la grande mer du soleil couchant ou la Méditerranée.

A partir du *musiluna*, Ramannirar décrit une zone sinueuse, qui va du sud au nord, se repliant plusieurs fois sur elle-même, comme le représente *approximativement* le tableau suivant, dont il faut lire les lignes tour à tour de gauche à droite et de droite à gauche.

Sud.

(*Musiluna*), 1 *Tsab*, 2 *Illibi*

3 *Kharkhar*,

6 *Madai*, 5 *Misu*, 4 *Araziash*

Est. 7 *Ginunbunda*, 8 *Munna* **Ouest.**

9 *Parsua*

10 *Abdadana*, 11 *Allabria*, 12 *Nahri*

13 *Andiu*

Nord.

Suivant un procédé déjà constaté dans d'autres inscriptions[1], une deuxième zone également originaire du *musiluna du soleil levant* se développe du nord au sud, au bas des montagnes jusqu'au golfe Persique, entre le Tigre et le pays d'Élam qui semble n'avoir pas été soumis à Ramannirar.

Du golfe Persique, la liste passe naturellement à l'Euphrate. A l'ouest du fleuve, l'énumération suit pareillement une zone sinueuse comprenant : le pays de Khatti et le pays d'Ahkarri avec Tyr et Sydon ou la Syrie et la Phénicie, — le pays de Khumri (Omri), ou royaume d'Israël, — le pays d'Udumu et de Palasta, ou les pays d'Edom et des Philistins, trois zones partielles aboutissant toutes à la Méditerranée.

Si on tient compte de l'étendue des pays désignés sous le nom collectif de Naïri ou Nahri, on voit que le panorama forme un cercle immense autour de la région assyrio-babylonienne considérée comme le cœur de l'empire[2].

L'ordre approximatif que nous avons établi dans le premier groupe, qui nous intéresse spécialement, est déjà justifié en grande partie par nos recherches précédentes ; mais il convient de le mettre le plus possible en lumière.

D'abord il est évident que le pays de Tsab qui touche au *musiluna du soleil levant*, terme extrême de l'empire à l'est, est une des régions les plus reculées de ce côté; il faut en dire autant des Mèdes qui seront souvent distingués dans les monuments des règnes suivants par l'épithète *ruqûti, lointains.* On a vu par l'histoire de Shamshiraman que le Ginunbunda était situé au delà du Grand Zab, à l'est de l'Assyrie, plus loin que le Khubushkia et le Misa ou Misu. Il a été démontré qu'il faut aussi chercher à l'est le pays d'Andiu, et Ramannirar nous apprend qu'il était à une distance considérable de l'Assyrie : *Andiu dont le site est lointain.* Nous placerions volontiers, en vertu de ces indications, l'Andiu à l'est des Matai (Ματιανοί), entre les monts

[1] Voir plus haut, p. 62, note 2.

[2] Restreindre le Naïri à la région voisine des sources du Tigre et au cours supérieur du Grand Zab, c'est supposer que sous Ramannirar les Assyriens avaient perdu toutes leurs conquêtes antérieures entre le pays de Khatti, la Méditerranée et l'Urarthu (Arménie). — Ramannirar exerça au moins une espèce de suzeraineté sur la Babylonie d'après ce qu'il dit à la fin du fragment qui nous a fourni le panorama de son empire.

Matiens, le lac Ouroumia, et le Parachoatras (Elbourz) occidental. Nous ne l'étendons pas jusqu'à la mer Caspienne, parce que Ramannirar, si son empire avait touché la Caspienne, aurait mis en relief une particularité si remarquable [1]. Nous doutons qu'aucune armée assyrienne se soit jamais avancée jusque-là. Le pays d'Andiu fut compris plus tard dans la Médie Atropatène. L'Andiu n'est point, malgré cela, un pays médique à l'origine; il le devint, comme la Gaule et l'Espagne devinrent pays latins, par l'influence d'une race conquérante. Strabon, nous l'avons déjà dit, savait encore que le berceau du grand empire mède dont nous étudions l'histoire, avait été la grande Médie, Μεγάλη Μηδία, située au sud de l'Atropatène [2], et ce renseignement, quelle que soit sa provenance, s'accorde d'une manière frappante avec les inscriptions.

Le pays de Kharkhar était un de ceux que les Assyriens rencontraient en descendant le bassin du Tigre, au sud du Zab inférieur, il est pour ainsi dire inséparable, dans les documents cunéiformes, du Namri situé plus bas que le Parsua, il confine à la Médie, suivant le témoignage formel de Sargon [3], et à l'Illibi dont M. Schrader a démontré la situation voisine en même temps de la Médie, de l'Élam et du pays de Kharkhar-Namri [4]. Enfin l'ordre suivi dans l'énumération, ordre évident dans sa généralité, tend à le relever au nord plus haut que l'Illibi.

La Parsua, voisin du Namri, voisin du pays de Manna, nom dont le Munna de notre liste est sans doute une variante, empiétait probablement sur plusieurs des zones partielles que nous distinguons dans le groupe.

Les deux cantons d'Allabria et d'Abdadana, vu la place qu'ils occupent dans la liste, sont voisins; et comme nous allons rencontrer avec Teglatphalasar II

[1] M. Schrader, dans ses recherches sur les noms de mers en assyrien, n'a pu découvrir une seule mention certaine de la mer Caspienne.

[2] X, XIII, 1, 5. Ἡ δὲ Μηδία δίχα διῄρηται· καλοῦσι δὲ τὴν μὲν μεγάλην, ἧς μητρόπολις τὰ Ἐκβάτανα.... ἡ δὲ ἑτέρα μερίς ἐστιν ἡ Ἀτροπάτιος Μηδία..... Ἡ δὲ μεγάλη Μηδία τὸ μὲν παλαιὸν τῆς Ἀσίας ἡγήσατο πάσης, καταλύσασα τὴν τῶν Σύρων ἀρχήν. Strabon (XVI, I, 2) donne le nom de Σύροι aux Assyriens aussi bien qu'aux Araméens, et il dit expressément que l'empire renversé par les Mèdes est celui de Ninive.

[3] *Prisme de Sargon*, l. 30 : *soumettant les Mèdes rebelles près de Kharkhar.*

[4] *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, pp. 172, 174, 175.

l'Abdadana dans le Zagros ou près de là, ils se placent à l'est du Naïri qui déborde considérablement à l'ouest de la région décrite.

Ainsi le texte de Ramannirar, qui témoigne de la conquête de la Médie par les Assyriens au IXe siècle avant Jésus-Christ, renferme aussi comme un abrégé méthodique de la géographie de la Médie et des contrées voisines à la même époque. De pareils titres lui assurent une haute valeur, sans qu'il soit besoin d'en tirer ce qu'il ne contient pas. Il est regrettable que Ramannirar néglige de nous dire dans ce fragment jusqu'où se sont étendues ses conquêtes en Médie; mais nous croyons qu'il subjugua seulement une partie du pays. Dans la supposition contraire, il n'eût pas manqué de dire : je soumis la Médie dans son ensemble, ainsi qu'il en use pour le Naïri et le Ginunbunda; il eût parlé des *Mèdes lointains*, comme le font ses successeurs, et comme il dit lui-même *le pays lointain d'Andiu*. Au surplus des faits postérieurs vont corroborer notre induction [1].

[1] M. G. Rawlinson (*Ancient Monarchies*, 2e éd., t. II, p. 116) parle de sept expéditions de Ramannirar (dont il lit le nom *Vul-lush*) en Médie. Son assertion ne peut reposer que sur la tablette chronologique des *limmu*.

Ce document contient la liste des officiers assyriens investis du *limmu*, sorte de magistrature annuelle et à titulaire unique, et rattache au nom de chacun la mention de quelques évènements accomplis dans l'année où il était en charge, suivant les formules suivantes :

Sharpatibil de Natsibina. Vers le pays de Zarati.
Mardukmalik turtan. Vers la ville de Guzana.
Bilqattsabat de la ville de Mazamua. Au pays.
Mardukshadua. Au pays. Vers la ville de Dihirt.
Thabubil de la ville d'Amidi. Révolte au pays de Libzu.

D'après l'interprétation généralement reçue, la formule *vers tel pays*, sert à enregistrer une expédition du roi en ce pays; *au pays*, indique que le roi est resté en Assyrie.

Sous le règne de Ramannirar, la tablette porte sept fois l'indication que G. Smith a lue *Ana mat Madai* ou *Matai*. Mais cette lecture est rejetée avec raison par M. Schrader (*Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1re éd., p. 247) et par M. Fried. Delitzsch (*Wo lag das Paradies*, p. 247). Pour que le groupe fût susceptible de la lecture *Ana mat Madai, vers le pays des Mèdes*, il faudrait répéter le caractère , et encore cette manière d'écrire serait-elle peu régulière. Nous croyons que M. G. Rawlinson ne parlera plus des sept expéditions de Ramannirar (Vul-lush) en Médie dans la prochaine édition de son histoire.

CHAPITRE II.

Les Assyriens en Médie sous les successeurs de Ramannirar III.

I. — Nouvelle période d'obscurité. — Progrès de l'empire assyrien en Médie sous Teglatphalasar II. — Expédition dans l'Inde faussement attribuée a ce prince. — Colonisation de la Médie, continuée par Salmanasar III.

(781-722.)

A partir de Ramannirar III, les monuments assyriens nous manquent jusqu'à Teglatphalasar II. Les indications de la tablette chronologique des limmu ne concernent ni la Médie, ni les contrées voisines, excepté deux ou trois fois le Namri.

La principale inscription de Teglatphalasar II (745-727) débute par un tableau de l'empire assyrien qui renferme un renseignement utile à noter :

« (Teglatphalasar) roi qui, par le décret d'Assur, de Shamash, de Marduk,
» les grands dieux, depuis le Marrati de Bit-Yakin (golfe Persique) jusqu'au
» pays de Bikni, au lever du soleil, et depuis la mer du coucher du soleil
» jusqu'au pays de Mutsri (Égypte), depuis l'ouest jusqu'à l'est, a subjugué
» les pays et a exercé la royauté sur eux [1]. »

Dans le tableau si régulièrement tracé, l'empire est limité par deux lignes menées, l'une à l'est du sud au nord, l'autre à l'ouest du nord au sud. Le pays de Bikni qui marque l'angle nord-est de l'immense quadrilatère ainsi formé, est attribué à la Médie par Teglatphalasar et ses successeurs. C'est un point de repère qui nous guidera dans l'étude des passages relatifs aux Mèdes.

Le corps du document fournit des détails sur des expéditions dont la Médie fut en partie le théâtre.

« J'envahis dans toute leur étendue, dit Teglatphalasar, les pays de

[1] *Tablette de Teglatphalasar II*, ll. 2-4.

» Namri, de Bit-Sangibuti, de Bit-Kbamban, de Sukharzu, de Barrua, de
» Bit-Zualzash, de Bit-Matti; la ville de Niqusha, le pays d'Umliyash, le
» pays de Bit-Silanzai, de Parsua, de Bit-Zatti, de Bit-Abdadani, de Bit-
» Kapsi, de Bit-Sangi, de Bit-Urzikki, de Bit-Ishtar, la ville de Zikruti, le
» pays de Gizinikissi, de Nishshâ, la ville de Tsibur, la ville d'Urimzan, le
» pays de Rahuzan, (le pays de) Pariya, le pays de Bustus, le pays
» d'Ariarmi, le pays de *Id-Sharrani-itsur* (?), de *Salsukni* (?), d'Araquttu,
» de Kar-Zipra, de Guqinana, de Bit-Sakbat, de Silkhazi qu'on nomme
» *dannut* du Babylonien, le pays de Ruadi, de Bit-Dur, le pays d'Ushqaq-
» qana, le pays des Shikraki d'or, canton du pays des Mèdes.

» Je tuai leurs soldats en grand nombre; j'emmenai 60,500 hommes
» avec leurs biens, leurs chevaux....., leurs bœufs, leurs moutons, sans
» nombre. Je renversai, je dévastai, je brûlai leurs villes, je les réduisis en
» monceaux (de ruines) et en terrains à vignes.

» J'ajoutai au territoire d'Assur le pays de Namri, de Bit-Sangibuti, de
» Bit-Khamban, de Sukharzu, de Bit-Barrua, de Bit-Zualzasch, de Bit-
» Matti, la ville de Niqusha, le pays d'Umliyash, le pays de Bit-Silanzai, de
» Parsua, de Bit-Zatti, de Bit-Abdadani, de Bit-Kapsi, de Bit-Sangi, de
» Bit-Urzikki, la ville de Bit-Ishtar, la ville de Zikruti du pays des Mèdes
» puissants; je réorganisai les villes qui s'y trouvent, j'y établis le respect
» d'Assur mon maître, j'y plaçai les hommes des pays que ma main avait
» conquis. Je mis à leur tête mes officiers comme préfets. J'élevai l'image
» de ma royauté au pays de Tikrakki, dans les villes de Bit-Ishtar et de
» Tsibur, au pays d'Ariarmi, au pays de *Id-sharrani-itsur* (?), dans la
» ville de Silkhazi, qu'on appelle *dannut* du Babylonien [1]. »

L'inscription, très mutilée dans les lignes qui suivent, permet néanmoins de voir qu'après ses triomphes, le roi d'Assyrie reçut le tribut des Illibiens et de tous les chefs mèdes jusqu'au pays de Bikni.

Un peu plus loin, en un endroit également fruste, l'inscription laisse encore voir un nom propre d'homme, *Ashurdaninani*, suivi des mots : *vers le pays des Mèdes du lever du soleil.*

[1] *Ibid.*, ll. 29-42.

Les lacunes du texte sont heureusement comblées par un fragment de Teglatphalasar II, trouvé à Nimroud par G. Smith, et dont il a publié la traduction dans ses *Assyrian Discoveries* [1]. Dans ce texte, Teglatphalasar, après avoir énuméré les mêmes conquêtes que dans le passage cité, jusques et y compris Silkhazi, qu'il annexe, comme les localités qui précèdent, au territoire d'Assur, ajoute également que ses succès entraînèrent la soumission des princes mèdes jusqu'au pays de Bikni. Il termine par un renseignement important : « J'envoyai, dit-il, Ashurdaninani, mon général, chez les Mèdes » puissants qui habitent au lever du soleil. Il emmena cinq mille chevaux, » des hommes, des bœufs et des moutons en quantité innombrable. »

Considérons attentivement la narration citée :

Elle se développe suivant la formule que voici : *J'ai envahi tel et tel pays ; j'y ai fait du butin en tel et tel genre, et en telle quantité ; je les ruinai,* c'est la première partie. — Seconde partie : *Parmi les pays ravagés, j'ai ajouté tel et tel au territoire d'Assur ; je les ai repeuplés, je les ai réorganisés.*

Ce que nous rendons : *je réorganisai, je rétablis,* a été traduit bien à tort par d'autres : *je pris de nouveau*, et la seconde partie a passé de la sorte pour l'histoire d'une deuxième expédition [2]. Il n'est plus question de guerre dans le passage qui contient la deuxième énumération, mais des résultats durables que produisirent les expéditions de Teglatphalasar II dans les contrées mentionnées.

[1] 3e éd., p. 271.

[2] Les deux expressions assyriennes synonymes : *ana ishshuti atsbat,* et *ana ishshuti 'ibus,* signifient : *je refis, je rétablis.* Des exemples très clairs le prouvent. Sargon, dans les *Fastes,* ll 61 et 62, dit : J'assiégeai Kibaba de la ville de Kharkhar, je le pris, je l'emmenai captif lui » et les hommes de son pays ; je rétablis (*ana ishshuti atsbat*) cette ville ; j'y plaçai mes captifs, » je leur préposai un de mes officiers. » Il est évident qu'ici traduire : *je repris cette ville* serait absurde. Dans la même inscription, ll. 114-116, Sargon, ayant raconté qu'il avait conquis le pays de Kummukh avec soixante-douze villes qui en faisaient partie, et qu'il en avait réduit le peuple en captivité, ajoute : « *Nagu shuatu ana ishshuti atsbat*, je réorganisai ce canton, j'y » établis les hommes de Bit-Yakin, capture de ma main. » Ici le sens de *je repris* serait également déplacé ; celui de *je rebâtis,* qu'a parfois très naturellement l'expression, ne convient pas davantage, car on ne rebâtit pas un canton (*nagu*). Dans notre cas le sens est encore plus certain. On n'a pas : *ana ishshuti atsbat,* littéralement : *je pris à nouveau,* mais *ana ishshuti 'ibush, je fis à nouveau, je rétablis.*

Nous trouvons dans une autre inscription le récit plus abrégé des mêmes faits :

« J'ai subjugué le pays de Bit-Khamban, de Sukharzu, de Bit-Barrua, de » Bit-Zualzash, de Bit-Matti, la ville de Niqusha, le pays d'Umliyash, le pays » de Bit-Silanzai, le pays de Parsua, le pays de Bit-Kapsi, jusqu'à la ville de » Zikruti du pays des Mèdes puissants. Je mis à leur tête mes officiers comme » préfets. Je reçus le tribut des chefs mèdes jusqu'au pays de Bikni [1]. »

Ces lignes reproduisent la seconde énumération du premier récit, supprimant quelques noms, comme il arrive souvent dans ces rédactions parallèles, mais assignant le même théâtre aux évènements, et donnant la même étendue aux conquêtes.

Les inscriptions de Teglatphalasar utilisées jusqu'ici suivent un ordre géographique dans l'histoire des guerres. Mais un autre document, dont on possède plusieurs fragments et plusieurs rédactions, se conforme à l'ordre des faits et raconte les expéditions année par année [2].

Dans le récit d'une guerre rapportée dans cette pièce à la deuxième année du règne, on voit figurer les noms de Bit-Zatti, Bit-Abdadani, Bit-Sangi. Les deux premiers noms ne se retrouvent point dans le récit beaucoup mieux conservé de la guerre rapportée à la neuvième année :

« Dans ma neuvième année, Assur, mon maître, me donna de la confiance » et je marchai sur les pays de Bit-Kapsi, de Bit-Sangi, Bit-Urzikki, des » Mèdes, de Bit-Zualzash, de Bit-Matti, d'Umliyash. Je renversai, je dévastai, » je brûlai les villes de Bit-Ishtar, de Kindigiasu, d'Ubushu, d'Akhsibuna, » de Girgira, de Kimbazkhat, avec les villes de leur voisinage. »

Le reste du texte, malgré ses lacunes, est encore assez intelligible. Teglatphalasar élève un monument de ses victoires dans la ville de Bit-Ishtar; il a affaire à un Upash, fils de Kapsi, qu'il poursuit dans les montagnes et dont il dévaste les états; il bat de petits princes du nom d'Usura, Burdada, etc.; il prend et détruit Tsibur; il parle ensuite de Kar-Ziprai, Bit-Sangibuti; il

[1] Layard, *Inscriptions*, planches XVII et XVIII, ll. 17-20.

[2] *Ibid.*, pl. LXVII, *a*, ll. 5-12 et pl. LXVIII, *a*, comparées avec pl. LXVIII, *b*, et pl. L, *b*. — M. Schrader, *Zur Kritik der Inschriften Tiglath-Pileser's* II., etc., prouve que les deux séries de fragments sont identiques et émanent de Teglatphalasar II.

donne la chasse à des gens *qui avaient pris le fils de Babylone*, et termine par Silkhazi, *qu'on nomme dannut du fils de Babylone.*

Une autre rédaction un peu différente de l'inscription en forme d'annales assigne pour terme principal à l'expédition de la neuvième année le pays d'Umliyash, particularité dont on appréciera bientôt l'importance :

« Dans ma neuvième année Assur, mon maître, me donna de la confiance.
» J'allai au pays d'Umliyash. Je renversai, je saccageai, je brûlai les villes
» de Bit-Ishtar, de Kindigiasu, d'Ubushu, d'Akhsibuna..... de la ville de
» Bit-Ishtar. Upash, fils de Kapsi [1]..... »

Si on rapproche les récits des annales de celui qui a été rapporté en premier lieu, on voit que celui-ci a pour objet les deux guerres de Teglatphalasar dans les contrées orientales, bien qu'il n'offre en lui-même aucune indication formelle de cette dualité [2].

Essayons maintenant de déterminer avec quelque précision l'étendue des conquêtes de Teglatphalasar, auxquelles on a donné des proportions fabuleuses.

Le pays de Bikni, canton médique qui prévint l'arrivée des hordes d'Assur en se hâtant de payer tribut, la Médie orientale où le détachement d'Ashurdaninani fit une course de pillage sans résultat définitif, le pays d'Illibi qui se soumet spontanément comme le Bikni, et le pays d'Umliyash qui est

[1] Layard, *Inscriptions*, pl. LXIX, *b*, ll. 5-7.

[2] L'observation est de M. Schrader dont l'opuscule déjà cité *Zur Kritik der Inschriften Tiglath-Pileser's* II., etc, nous a été d'un grand secours en cet endroit de notre travail.

Nous nous séparons néanmoins du savant auteur en quelques endroits. M. Schrader rejette le parallélisme que nous avons établi entre la *Tablette de Teglatphalasar*, ll. 29-42, et Layard, *Inscriptions*, planches XVII et XVIII, ll. 17-20. Il allègue, page 11, que la deuxième inscription étant muette sur des faits rapportés dans les annales à la huitième année du règne de Teglatphalasar II, elle doit avoir été rédigée plus tôt et ne saurait contenir la mention d'évènements arrivés dans le cours de la huitième année; il dit encore que le premier récit, parlant d'une guerre aux pays d'Araquttu et d'Ariarvi (ou Ariarmi), nous mène beaucoup plus à l'est que le dernier. — La réponse à ces difficultés est fort simple. Une inscription historique ne comprend pas nécessairement tous les évènements d'un règne jusqu'au moment de sa rédaction. Ce qui le prouve, c'est que le recueil de Layard offre à la planche XII une inscription de Salmanasar II, qui, après le préambule ordinaire, passe immédiatement à la dix-huitième campagne du roi; quant à l'Araquttu et à l'Ariarvi, ils nous mènent si loin à l'est, parce qu'on les a identifiés contre toute vraisemblance, ainsi qu'il sera démontré, avec l'Arachosie et l'Arie.

donné dans une des relations comme le terme de l'expédition, sont probablement, dans leur direction respective, c'est-à-dire au nord-est, à l'est, au sud-est et au sud, les contrées les plus éloignées de l'Assyrie parmi celles qu'énumère le récit de Teglatphalasar.

En effet, le pays de Bikni placé au nord-est de l'empire dans la description de Teglatphalasar, occupe nécessairement aussi une extrémité dans le groupe partiel que nous considérons. Les Mèdes orientaux ne peuvent par conséquent se trouver qu'au sud du pays de Bikni. Quant aux Illibiens, qui vont se distinguer désormais par leur résistance à la domination assyrienne, et qui, pour jouer ce rôle, doivent avoir été une tribu puissante, nous sommes tenté de les identifier avec les Élyméens, Ἐλυμαῖοι, de Strabon. En effet, *Illib* ou *Ellib* a pu devenir *Elym*, qui est le thème du dérivé Ἐλυμαῖος, dans la bouche des Grecs de l'époque macédonienne, comme la forme biblique du nom de Sennachérib est devenue *Sennacherim* dans le livre de Tobit. En outre, les Élyméens de Strabon occupent le territoire où se placent naturellement les Illibiens des inscriptions; et ils se distinguent des Élamites, les Susiens de Strabon, par un trait essentiel : ils ont su défendre leur indépendance contre les Perses, les Macédoniens, et les Parthes [1]. Mais si les Illibiens sont identiques avec les Élyméens de Strabon, leur pays était situé entre la Médie d'une part, et de l'autre l'Élam que Teglatphalasar n'a pas inquiété dans les deux guerres dont il s'agit. Il occupait donc aussi une situation extrême dans le groupe. Il en est de même de l'Umliyash, *terme principal de la deuxième expédition*. L'Umliyash, formellement identifié, ou tout au moins mis en relation très proche, avec l'*Abnunna* accadien, pays mentionné à plusieurs reprises par les tablettes de contrat trouvées dans la basse Babylonie, se place naturellement, puisqu'il est situé sur la rive gauche du Tigre, entre la Chaldée et l'Élam [2]. C'est un pays sémitique, à en juger par le nom de Bit-Ishtar, ville qui en fait partie, et par les relations qui existaient entre les cantons voisins et Babylone. Il faut également regarder comme sémitiques, et situer entre la Chaldée et l'Élam, les villes de Kindigiasu, d'Ubushu, d'Akhsibuna, de Girgira et de Khimbazkhat, les pays

[1] Strabon XVII, 1, 17, 18.
[2] Cf. Fried. Delitzsch, *Wo lag das Paradies*, pp. 230, 231.

de Bit-Sangibuti, de Bit-Kapsi, que les historiographes de Teglatphalasar groupent autour de l'Umliyash. Plusieurs autres contrées de la liste sont probablement sémitiques. Tels sont le Namri que nous connaissons déjà, l'Abdadani dont le roi porte le nom assyrien *Mannukitsabi* [1], le Bit-Sakbat que Sargon place aux frontières d'Élam [2]. Enfin les localités médiques ne sont pas énumérées à part, mais confondues avec les localités sémitiques. Tant d'indices réunis ne prouvent-ils pas que les deux guerres ont eu pour principal théâtre les pays sémitiques de la rive gauche du Tigre avec le versant occidental du Zagros, et que les acquisitions territoriales de Teglatphalasar II en Médie ont été insignifiantes?

A la fin du règne de Teglatphalasar II, la Médie semble divisée, au point de vue politique, en trois régions : à l'ouest, quelques cantons effectivement subjugués et occupés par les Assyriens; au delà, des cantons tributaires; plus loin encore, des cantons indépendants, ravagés en partie, mais non domptés, par Ashurdaninani.

Les conquêtes de Teglatphalasar furent suivies d'un remaniement de population. Les tribus soumises furent arrachées en partie à leur sol, et remplacées par des captifs originaires d'autres pays.

M. Lenormant a donné des proportions beaucoup plus grandes aux exploits de Teglatphalasar. Moyennant un commentaire très ingénieux, mais inadmissible, des listes géographiques contenues dans le premier extrait cité, il a mené le roi d'Assyrie jusque dans la vallée de l'Indus [3].

Supposant que les listes de Teglatphalasar figurent des itinéraires, il commence par le lancer dans la direction du nord-est.

« La contrée appelée *Namri* touchait immédiatement à l'Assyrie du côté du » nord-est.... La situation précise du pays de *Namri* est déterminée par l'obé- » lisque de Nimroud, qui nous fait voir Salmanasar IV [4], dans sa seizième

[1] Layard, *Inscriptions*, pl. LI, *b*, l. 11. — Cf. Schrader, *Zur Kritik*, etc., pp. 23, 24. — *Mannu-ki-tsabi* est composé de trois mots assyriens signifiant : *Qui est comme les tsabi?*, et rappelle l'hébreu *Mi-cha-ël*, *qui est comme Dieu?*.

[2] *Fastes*, l. 139.

[3] *Zeitschrift für Aegyptische Sprache*, année 1870, pp. 48-55, 69-71.

[4] C'est notre Salmanasar II.

» campagne, pénétrant dans ce pays aussitôt après avoir franchi le Zab. Il » correspond donc à la chaîne du mont Choatras des géographes classiques. »

C'est une première erreur. Avec M. Schrader [1], nous avons déjà placé le Namri, au sud-est de l'Assyrie, pour deux raisons, entre autres. Premièrement, Salmanasar, dans la campagne de sa vingt-quatrième année, rencontre le Namri au sud du Zab *inférieur;* deuxièmement, le Namri est voisin de la Médie au sens assyrien.

Grâce à la fausse direction où il s'engage, M. Lenormant retrouve le Barrua de Teglatphalasar dans la *Vera*, Οὔερα, de Strabon, et le pays de Matti dans les Ματιηνοὶ d'Hérodote [2]. Mais ces rapprochements ne sont pas légitimes dans son système d'explication; car la Οὔερα de Strabon était située dans la Médie Atropatène, à l'est des Ματιηνοὶ d'Hérodote, tandis que Teglatphalasar rencontre Barrua avant Bit-Matti *dans sa marche.* Il faudrait que ce prince, allant à la conquête de l'Inde, fût revenu sur ses pas pour prendre Bit-Matti après Barrua.

S'il voulait atteindre l'Inde, Teglatphalasar ne pouvait maintenir toujours son itinéraire dans la direction du nord-est : « A partir du pays des Matiens, » dit M. Lenormant, nous devons, à cause des noms qui viendront un peu » plus tard, le considérer comme s'infléchissant plus directement à l'est, pour » rejoindre le pays des Parthes. Comme la contrée de Ragæ n'y est pas » nommée, il est à supposer que Teglathphalasar, de même que plus tard » Alexandre le Grand se rendant en Hyrcanie, passa au nord du mont » Elbourz, entre cette montagne et la mer Caspienne. »

M. Lenormant placerait volontiers dans ces parages Niqusha, et Taranzai (ou d'après une autre lecture Silanzai). En tout cas, d'après lui, c'est près de là qu'il faut situer le Parsua. Car « Binlichchus (Ramannirar) III enregistre » le Parsua parmi les contrées voisines de la *mer du soleil levant,* c'est-à-dire » de la Caspienne. »

Nous savons déjà ce qu'il faut penser de l'identification de la *mer du soleil*

[1] *Keilinschrift und Gesch.*, p. 170.

[2] Sur les Ματιηνοὶ orientaux d'Hérodote, qui sont les mêmes que les Ματιανοὶ de Strabon, voir Hérodote, I, 189; III, 94; V, 49; sur les Ματιηνοὶ occidentaux, I, 72, VII, 72. Cf. G. Rawlinson, *Herodotus,* t. I, p. 196, note 2, p. 309, note 9; H. Stein, *Herodotus erklärt,* t. I, p. 87, note 6.

levant et de la mer Caspienne dans le texte de Ramannirar III, et de la place assignée ici au Parsua [1].

M. Lenormant retrouve ensuite Urzikki en Hyrcanie, par un procédé fort simple :

« Isidore de Charax nomme sur la frontière méridionale de l'Hyrcanie » une ville qu'il appelle Ἀσαάκ, et il ajoute que c'est là qu'Arsace fut pro- » clamé. Cette dernière indication porte assez naturellement à corriger en » Ἄρσακ la leçon des manuscrits, et à supposer que l'auteur de la dynastie » des Parthes tirait son nom de la ville d'*où il était originaire* [2] et où il » avait placé le premier siège de son autorité. Cette conjecture, *très plausible* » *par elle-même*, est confirmée par le nom *Urzikki* de notre monument » assyrien, qui correspond d'une manière *très séduisante* avec *Arsac.* »

M. Lenormant identifie ensuite *Bit-Ishtar*, avec Ἀσταυηνή ou Ἀσταβηνή mentionné par Isidore et situé dans la Parthyène, en corrigeant ce nom en Ἀσταρηνή comme il a corrigé Ἀσαάκ en Ἄρσακ. Il ajoute en forme de corollaire que le nom se retrouve encore aujourd'hui dans *Aster-Abad.* Il y a cependant une petite difficulté, car *Bit-Ishtar*, nom purement assyrien signifiant *maison de la déesse Ishtar*, semble ne pas convenir à une localité située à l'est de la mer Caspienne. Mais « il est probable, dit M. Lenormant, » que le scribe, comme on le voit dans quelques exemples [3], aura été guidé » par une analogie de son qui lui aura permis de chercher un sens dans » la langue assyrienne au nom étranger qu'il avait à écrire. »

Nous verrons dans la suite l'inutilité de cette explication, à laquelle nous accorderions en d'autres circonstances un infime degré de probabilité. Suivons M. Lenormant :

« *Zikruti* a été assimilé par M. Norris aux Σαγάρτιοι d'Hérodote (I, 125), » *distincts des Sagartiens de la Médie.* Nous adoptons entièrement ce rappro- » chement, car la situation de ces *Sagartii* immédiatement au sud de la

[1] Voir plus haut, pp. 80, 81.

[2] Ce qu'Isidore ne dit pas du tout : il affirme seulement qu'Arsace a été proclamé roi à Asaac :

Πόλις δὲ Ἀσαὰκ ἐν ᾗ Ἀρσάκης (manuscrits : ἐν ὡλαρσακης) πρῶτος βασιλεὺς ἀπεδείχθη. C. Müller, *Geographici græci minores*, t. I, pp. 251, 252.

[3] Il serait utile de les citer.

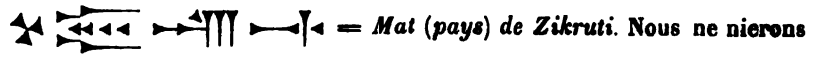
» Parthyène justifie leur place à cet endroit de la liste. Mais ici *Zikruti* est » une ville, sans doute la capitale du pays. »

M. Lenormant prétend donc que la ville de *Zikruti* n'est pas située en Médie. Mais Teglatphalasar affirme le contraire en termes formels : *Zikruti ville du pays des Mèdes, Zikruti sha mat Madai,* dit-il dans un autre texte [1], négligé par M. Lenormant. Le passage est décisif, quand même il se rapporterait à une autre campagne de Teglatphalasar II; car il y est question du même pays et du même ensemble de localités. L'expression *Zikruti sha mat Madai, Zikruti du pays des Mèdes,* se lit aussi dans l'inscription étudiée par M. Lenormant, à la ligne 36, immédiatement après les lignes qui ont été l'objet de son travail. Mais comme le caractère qui exprime la syllabe *zik* en cet endroit a été restitué par conjecture, nous nous appuyons avant tout sur l'inscription publiée dans le recueil de M. Layard [2].

Tsibur, Urimzan (ou Urivzan), Rahushan, Paria, Bustus, sont identifiés avec Σαφρι ou Σιφίρη, Urva, Ῥαγαῦ ou Ῥαγαιάν, Φρα et Βιύτ (corrigé en Βιστ de manière à ressembler au *Bist* ou *Bost* actuel), localités situées d'après les classiques et le Zend-Avesta, dans la Parthyène et plus à l'est encore. — Une identification, une seule, celle de *Nishsha* avec la *Nisa* des Parthes, serait vraisemblable s'il était démontré d'ailleurs que Teglatphalasar a suivi la direction qu'on lui assigne.

Le savant assyriologue découvre dans l'*Arachosie* et l'*Arie* des classiques, l'*Araquttu* et l'*Ariarmi* ou *Ariarvi* de Teglatphalasar. Malheureusement, dans le texte assyrien de Béhistoun, comme M. Lenormant le reconnaît, les noms de l'Arachosie et de l'Arie se lisent *Arukhatti* et *Arievu* sensiblement

[1] Layard, *Inscriptions*, pl. XVII, l. 18. M. Patkanoff a signalé ce passage capital dans un travail intitulé : *Une campagne imaginaire de Teglatphalasar II,* écrit en russe, que nous ne connaissons que par le compte rendu de M. de Dillon dans l'*Athenæum belge,* 1er mars 1880.

[2] La restitution *Zikruti* (*W. A. I.*, t. II, pl. LXVII, l. 36) de Sir Henri Rawlinson et de Norris est certaine. Mais nous tenons à ne nous autoriser que de témoignages indiscutables. — Une année après la publication de son travail sur l'expédition de Teglatphalasar II dans l'Inde, M. Lenormant (*Lettres assyr.*, t I, p. 48) dit, en se référant à cette étude, que *Zikruti* s'écrit en assyrien  = *Mat* (*pays*) *de Zikruti*. Nous ne nierons pas que cela se rencontre quelque part, mais nous nous abstenons d'en tenir compte aussi longtemps que l'endroit ne sera pas indiqué. Du reste la chose importe peu.

différents d'*Araquttu* et d'*Ariarmi*. Or, le babylonien et l'assyrien sont une seule langue; les différences qu'ils présentent sont tout à fait insignifiantes. Il est donc à croire qu'ils désignaient l'Arachosie et l'Arie par des termes identiques, savoir *Arukhatti* et *Arievu* puisque ces deux noms seuls sont constatés.

L'aspirée *kh* qui est originale dans le nom de l'Arachosie, comme le prouvent le persan *Arukhatti* et le grec Ἀραχωσία, Ἀραχωτοί, ne causait aucune difficulté aux Assyriens, ni pour la prononciation ni pour l'écriture. Ils ont dû la maintenir. Le changement de *kh* en *q*, dans leur bouche est invraisemblable.

On nous assure, il est vrai, que les scribes chargés de rédiger le texte babylonien pour les inscriptions trilingues des Achéménides aimaient souvent mieux calquer les noms propres sur le persan que d'employer les formes assyriennes, et M. Lenormant cite trois exemples de cet usage : *Arukhatti* pour *Araquttu*, *Arievu* pour *Ariarvi* et *Biddishkhuris* pour *Patusharra* [1], comme si l'identité de ces noms était démontrée. Qu'on ne dise pas que la chose est évidente par elle-même, car trois exemples sont absolument insuffisants.

Ayant mené Teglatphalasar jusqu'à Bustus, qui serait le Bost actuel, à l'entrée de l'Arachosie, M. Lenormant éprouve un léger embarras :

« Jusqu'à présent, dit-il, nous avons vu notre liste observer avec une » scrupuleuse fidélité l'ordre géographique et marquer étape à étape la route » que suivit l'armée du monarque ninivite. L'inspection de la carte ferait » donc attendre immédiatement après *Bustus* le nom d'*Araquttu*, déjà » reconnu par M. Norris comme celui de l'Arachosie..... Mais le nom » d'*Araquttu* n'apparaît qu'après un intervalle que remplissent trois autres » noms de provinces ou districts, et le premier de ces trois noms semble » nous faire revenir sur nos pas. C'est en effet *Ariarvi*, déjà identifié par » M. Norris, *où l'on ne saurait hésiter* à reconnaître avec le savant anglais » le *Haraêva*, du Vendidad-Sadé, le *Haraiva* du texte perse de Béhistoun, » *Arievu* du texte babylonien, en un mot l'Arie des Grecs. »

On se croirait fourvoyé, mais il y a moyen de s'en tirer :

« Je remarque, continue M. Lenormant, que *dans le récit de la seconde*

[1] *Lettres assyriologiques*, t. I, p. 67.

» *expédition* Teglathphalasar passe directement de *Tsibur* dans le pays » d'*Ariarvi*, puis dans celui qui est également nommé aussitôt après dans » la première liste. *J'en conclus* qu'à partir de Tsibur *il doit* y avoir bifur- » cation de deux routes convergeant sur *Araquttu* et *suivies probablement* » *par deux colonnes distinctes de l'armée assyrienne*, la première dont nous » avons vu tout à l'heure les stations, passant par Phra et Bist, la seconde, » à laquelle nous en sommes maintenant, traversant l'Arie, la vallée de » l'Etymander et le pays de Sattagydes. »

Notons avec soin le *probablement* qui domine l'expression d'une hypothèse si peu plausible. Ce n'est pas la faute de l'auteur, si des écrivains plus audacieux marchant sur ses traces ont effacé un adverbe si essentiel.

De l'Arachosie, Teglatphalasar passe enfin dans l'Inde par des procédés encore plus hardis :

« L'Arachosie, dit M. Lenormant, ne fut pas le terme de l'expédition de » Teglatphalasar. La liste contient encore plusieurs noms après celui d'*Ara-* » *quttu*, et, *comme il est vraisemblable que pendant toute son étendue elle* » *suit une marche aussi régulière*, nous sommes *en droit* de les considérer » comme désignant des pays encore plus éloignés de l'Assyrie. *Mais ici* » *les identifications que nous proposerons, prennent un caractère plus con-* » *jectural.* »

L'aveu nous suffit, et nous nous contentons d'attirer l'attention sur un seul point. Parmi les localités qu'il place dans la vallée de l'Indus, M. Lenormant signale *Silkhazi que les Babyloniens appellent Ruadi.* Car c'est ainsi qu'il rend les mots de l'inscription que nous avons traduits : *Silkhazi qu'on nomme dannut* (*forteresse*) *du Babylonien*, et notre traduction est certainement exacte. Teglatphalasar, en effet, parle deux fois et dans les mêmes termes de Silkhazi, sur la tablette qui a fourni à M. Lenormant la matière de son travail, et la seconde fois le nom de *Ruadi* ne figure pas dans le texte [1].

[1] Voici le second passage : *Tsalam sharrutiya ina mat Tikraki, 'ir Bit-Ishtar, 'ir Tsibur, mat Ariarmi, mat Id-Sharrani-'itsur* (?), *'ir Silkhazi sha dannutu sha habal Babilu iqabbu-shuni 'ulmid.* M. Schrader (*Zur Kritik* etc., p. 11) traduit : *Silkhazi welches sie die Feste* (dannutu) *Babylon's nennen.* Sans doute par inadvertance, il n'a pas remarqué entre *Sha dannutu* et *Babilu* le mot *habal* exprimé par l'idéogramme . G. Smith (*Assyrian Discoveries,*

Ainsi les paroles de Teglatphalasar font entendre que Silkhazi au lieu d'une localité indienne, est une forteresse des bords du Tigre. Nous regrettons la nécessité où nous sommes de rejeter une interprétation qui a été le point de départ de considérations très intéressantes sur des relations directes supposées entre Babylone et l'Inde dans l'antiquité.

Après l'examen critique du travail de M. Lenormant, travail destiné par sa forme savante et son mode de publication à un nombre restreint de lecteurs, il est assez curieux de voir comment les résultats en ont été présentés au grand public. M. Maspero s'est chargé de cette tâche, et s'en est acquitté avec un talent incontestable, qui a servi malheureusement, cette fois encore, à donner du crédit à une erreur historique.

« Au printemps de 736, dit M. Maspero, Touklat-habal-asar envahit le » Namri pour la seconde fois depuis son avènement, et monta jusqu'au » district de Barroua et au pays de Matti, sur les bords du lac d'Ouroumiyèh. Il tourna ensuite à l'est, et, longeant la rive méridionale de la » mer Caspienne, parvint au pays de Partsoua, dont il prit les principales » villes : Abdadan (aujourd'hui Abadan), Ourzikki (Ἄρσακ, corrigé d'Ἀσαάκ, » d'Isidore de Charax, § 12, édit. C. Müller), et Istar (aujourd'hui Aster-» Abad). Ses prédécesseurs s'étaient arrêtés dans ces parages et ne s'étaient » pas souciés de s'éloigner davantage de l'Assyrie : il se lança dans la direction du mont Nâl (peut-être le Paropamisos, peut-être la chaîne qui sépare » l'Arachosie de l'Inde [1]), traversa les districts de Zikrouti (les Σαγάρτιοι » d'Hérodote), de Nissa, de Tsibour, *puis divisa son armée en deux » colonnes*, dont l'une descendit vers le sud, dans la direction du lac » Hamoun, par les provinces du Paria et de Boustous, tandis que l'autre » continuait vers l'est, à travers l'Ariarva (Arie) et la vallée de l'Etymander.

5e éd., p. 261), malgré l'absence du signe du pluriel après , traduit : *Silhazi, which the Babylonians call strong*. Nous avons tenu compte de tous les mots, et du nombre singulier de *habal, fils*, qui l'empêche d'être sujet d'un verbe au pluriel, *iqabbu, ils disent, ils nomment, on nomme.*

[1] La table chronologique des limmu (voir plus haut, p. 84), enregistre à la neuvième année de Teglatphalasar II une expédition (?) vers le mont Nâl; une des deux expéditions de ce prince dans les contrées orientales a eu lieu pareillement la neuvième année de son règne. De là l'identification proposée du mont Nâl avec le Paropamisus ou avec la chaîne qui borne l'Iran à l'est.

» Les deux divisions se réunirent dans l'Araqouttu (Arachosie) et, conti-
» nuant leur pointe vers le sud, arrivèrent dans la vallée de l'Indus au pays
» de Sakbati (les Σαμβαταί de Ptolémée) et de Silkhazi, auquel les marchands
» babyloniens qui fréquentaient ces parages donnaient le nom de Rouad.
» Ce fut le terme de leur marche : elles regagnèrent l'Araqouttou par
» Ousqaqqana et les cantons orientaux de la Gédrosie, puis rentrèrent à
» Ninive par la route qu'elles avaient suivie en allant. Des conquêtes aussi
» lointaines ne pouvaient être qu'éphémères : Touklat-habal-asar était à
» peine de retour en son royaume, que les nouvelles provinces se soule-
» vèrent. Il revint sur ses pas et pénétra jusqu'en Arie. L'autorité de l'Assyrie
» dura quelques mois à peine après son départ, mais le souvenir de cette expé-
» dition ne s'éteignit pas. Longtemps après Touklat-habal-asar, on savait
» que les Assyriens avaient dominé un moment les pays au sud du Caucase
» indien, mais on attribuait à Sémiramis tout l'honneur de la conquête. *Il*
» *appartenait à la science moderne de redresser cette erreur et de rendre à*
» *qui de droit tout le mérite de cette grande entreprise* [1]. »

Fort heureusement la science moderne offre des résultats beaucoup mieux établis que l'expédition de Teglatphalasar II aux pays qu'arrose l'Indus. Il est vrai aussi que le travail qui a enfanté une si brillante imagination sera de quelque utilité pratique. Il montrera comment la fable des exploits de Sémiramis a pu s'accréditer chez les anciens, et quelle indulgence méritent les historiens de l'école de Rollin, qui l'ont considérée comme un écho d'évènements réels défigurés par la légende. L'expédition attribuée à Teglatphalasar II est même à certain point de vue plus fabuleuse que celle de Sémiramis. Car en calculant d'après les données de MM. Lenormant et Maspero et tenant compte du minimum de détours nécessaires, on trouve que l'armée assyrienne a parcouru 7,000 kilomètres en huit ou neuf mois, prenant des villes et ravageant des provinces sur son passage.

Malgré tant d'invraisemblance, la réalité du fait a été admise, outre M. Maspero, par M. Finzi; MM. Max Düncker, Ménant et Schrader se sont

[1] *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 3e éd., pp. 371, 372. — Les éclaircissements donnés entre parenthèses dans la page citée sont des notes de M. Maspero.

contentés de mener Teglatphalasar jusqu'en Arachosie, sans s'aventurer jusqu'à l'Indus. Mais MM. Patkanoff et Fried. Delitzsch ont justement protesté contre des exagérations si compromettantes pour la science [1].

Les monuments de Salmanasar V, qui régna peu d'années (726-722) font défaut jusqu'à ce jour. On connaît ce prince par la mention qui en est faite sur les tables des éponymes (Limmu), et par la Bible qui nous apprend qu'il établit des colons israélites dans les villes des Mèdes [2].

II. — Apogée de l'empire assyrien sous Sargon. — Développements de la puissance assyrienne en Médie. — Constitution politique de la Médie.

(722-704.)

Sargon a occupé le trône environ dix-sept ans, et ses documents qui vont jusqu'à sa quinzième année, permettent de déterminer l'étendue de son empire à l'est et d'apprécier l'action qu'il exerça sur la Médie et les contrées voisines.

[1] Finzi, *Ricerche per lo studio dell' antichita Assira*, pp. 317 et suiv.; Max. Düncker, *Geschichte des Altertums*, 5e éd., t. II, pp. 260-262, et t. IV, p. 15; Ménant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 147; Schrader, *Zur kritik der Inschr. Tiglath-Pileser's II*, etc., p. 11; Patkanoff, *loc. cit.* (voir plus haut. p. 44, note 3); Fried. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 100.

Voici comment s'exprime le dernier auteur :

« Eine Linie von dem Mittelpunkt der Südküste des Kaspischen Meeres zum persischen Meere » gezogen, bezeichnet die auch nicht von Salmanassar II und Tiglathpileser II nach Osten hin » überschrittene Grenze der assyrischen Machtsphäre..... Dass aber Tiglathpileser II das Unglaubliche geleistet habe und bis nach Arachosien, also etwa bis zur heutigen Stadt Kandahar » in Afghanistan vorgedrungen sei wie auch Duncker noch annimmt, beruht auf Taüschung » entfernter Namensanklänge, insonderheit von assyr. Araquttu an Arachosien, welches jenes » aber schon deshalb nicht bedeuten kann, weil der name Arachosien (Altpers. *Harauvati*) im » Babylonischen vielmehr durch Arukhatti (*Behistun*. 79, 84. NR. 15) wiedergegeben wird. » Nicht minder war natürlich die Meinung Norris', dass unter dem von Ramânnirâri genannten » ferngelegenen Land Andiu, Andia ..... Indien zu verstehen sei, eine nur vorübergehende » Vermutung dieses Gelehrten; auch das Land Andiu lag leicht nachweisbar innerhalb der » oben bezeichneten östlichen Grenzlinie. »

[2] II *Rois*, XVII, 6.

Citons en premier lieu le panorama placé en tête des *Fastes* de Sargon [1], la mieux conservée des deux grandes inscriptions de son règne :

« Depuis Yatnana (Chypre) qui est au milieu de la mer du soleil cou-
» chant, jusqu'au territoire de Mutsuri (Égypte, inclusivement [2]) et de
» Mushki (pays des Moschiens), j'ai exercé la domination sur le vaste pays
» d'Akharri (Phénicie), sur le pays de Khatti (Syrie) en entier, sur l'ensemble
» du pays de Gutî, sur le pays des Mèdes lointains du territoire de Bikni [3],
» jusqu'au pays d'Illibi, de Rashi qui est à la frontière d'Élam du côté du
» Diglat (Tigre), — sur les tribus d'Ituh, de Rubuh, de Kharilum, de Kal-
» dudu, de Khamranu, d'Ubulum, de Rukha, sur la tribu des Lihtai, aux
» bords du Surappi et de l'Uknu, — sur les tribus de Gambulu, de Khin-
» daru, de Puqudu, des archers (?) Suti, du pays de Yatbur aussi grand

[1] Lignes 16-22.

[2] Le mot *inclusivement* est inséré dans le but de prévenir des équivoques. Les expressions assyriennes *adi pad Mutsuri u Mushki, jusqu'au pad d'Égypte et du pays des Moschiens,* sont toujours traduites *jusqu'aux frontières d'Égypte et du pays des Moschiens,* comme si aucune partie de l'Égypte et du pays des Moschiens n'avait été comprise dans l'empire de Sargon, ou, ce qui est la même chose, ne lui avait payé tribut. Le contraire est pourtant affirmé dans les *Fastes,* ll. 27 et 151. C'est que le mot *pad,* traduit *frontière,* signifie en réalité quelque chose d'étendu. Adopter cette signification est le seul moyen de rendre le langage de Sargon raisonnable. Que signifierait en effet : *j'ai régné depuis l'île de Chypre jusqu'aux frontières d'Égypte,* si l'Égypte était tout entière en dehors de la domination assyrienne? Que signifierait plus loin : *j'ai dominé depuis Bit-Yakin jusqu'au pad de Dilmun,* Dilmun étant une île du golfe Persique, si *pad* avait le sens de frontière?

Ajoutons trois exemples où le sens de *pad* est des plus clairs.

Teglatphalasar Ier dit dans sa grande inscription, col. VI, ll. 36, 38 : *Mat Qumani rapashta ana sikhirtisha ana shipiya ushiknisch,* c'est-à-dire, *j'ai mis sous mes pieds le vaste pays de Qumani en entier,* et avec une variante : *Mat Qumani rapashta ana pad gimrisha akshud, ana shipiya ushiknish,* c'est-à-dire, *je pris selon l'étendue* (pad) *de sa totalité le vaste pays de Qumani, je le mis sous mes pieds.* On ne saurait interpréter, pensons-nous, *ana pad gimrisha, selon la frontière de sa totalité,* ce à quoi on est réduit quand on donne à *pad* le sens de frontière.

Teglatphalasar II, dans sa principale inscription, l. 14, parle d'une ville de Pillatu qui est du *pad* d'Élam, et Pillatu est expressément attribué au territoire d'Élam par Sennachérib, *Bull inscriptions,* IV, l. 95.

Sargon rapporte (Botta, *Monument de Ninive,* t. IV, pl. 101), qu'un prince Yaman, d'Azot, de peur de tomber entre ses mains, *s'enfuit aux frontières d'Égypte du pad de Milukhkhi.* Or Yaman était bien dans le *territoire* de Milukhkhi, car le roi de Milukhkhi, de peur de se compromettre aux yeux de Sargon, s'empara de Yaman et le lui livra.

[3] *Jusqu'au pays lointain du pad de Bikni.* Sur le sens du mot *pad,* voir la note précédente.

» qu'il est, — jusqu'aux villes de Samhuna, de Bab-Dur, de Dur-Tiliti, de
» Khilimmu, de Pillatu, de Dunnishamash, de Bubi, de Tul-Khumba, au
» territoire d'Élam, — sur le pays de Karduniash haut et bas, — sur
» Bit-Amukhani, Bit-Dakkuri, Bit-Shilani, Bit-Sahalla, du pays de Kaldi
» aussi grand qu'il est, — sur le pays de Bit-Yakin qui est au bord du
» Nahar Marrati (golfe Persique), jusqu'au territoire de (l'île de) Dilmun. »

Les grandes lignes du panorama se découvrent d'elles-mêmes. Sargon trace d'abord à l'ouest de son empire une zone extrême déterminée par l'Égypte, l'île de Chypre et le pays des Moschiens. En deçà de cette ligne il range, allant du sud au nord et au nord-est : la Phénicie, le pays de Khatti (Syrie), dans lequel Sargon comprend le pays de Kummuch [1], voisin de l'Arménie; l'ensemble du pays de Gutî, nom collectif sous lequel sont compris l'Arménie et les pays voisins, et assez loin à l'est [2], puisque Sargon passe immédiatement de là au pays de Bikni, qui est probablement la Rhagiane. Du Bikni, Sargon nous mène jusqu'en Illibi, par une zone qui embrasse la majeure partie de la Media Magna sans la comprendre nécessairement tout entière. Il mentionne ensuite le pays de Rash, en le marquant comme un point de repère à la frontière (occidentale) de l'Élam. Il descend la rive gauche du Tigre, et, parcourant une série de petits districts, arrive aux marécages de l'Uknu, sur le golfe Persique [3]. Il rattache à cette ligne, se

[1] *Fastes*, l. 138 : *le pays de Kummukh qui est dans le pays de Khatti.*

[2] Salmanasar, *Inscription des portes de Balawat*, col. II, 6; col. III, 3, s'exprime ainsi :

« Aramu du pays d'Urarthu, se fia à la puissance de son armée; il la convoqua tout entière
» et marcha contre moi pour me livrer bataille. Je le mis en déroute..... Pour sauver sa vie il
» escalada des montagnes d'un accès difficile. Je remplis de frayeur comme le dieu Dabara le
» vaste pays de Qutî. Depuis la ville d'Arzashkun jusqu'au Gilzani, depuis le Gilzani jusqu'au
» Khubushkia, comme Raman, le dieu de l'inondation, je fis tomber sur eux (ceux de Qutî)
» l'épouvante; j'établis la crainte de ma puissance sur tout l'Urarthu. »

On voit que le pays de Qutî comprenait une suite de contrées, depuis le haut Euphrate jusque près du lac Ouroumia.

Sur l'identité de Qutî et de Gutî, voir Fried. Delitzsch, *Wo lag das Paradies*, pp. 233-237. — La carte annexée à cet ouvrage place le pays de Qutî sur le cours supérieur de l'Adhem et du Diyalâ, et lui assigne une situation fort différente de celle que nous lui donnons.

[3] L'Uknu n'est pas à proprement parler un fleuve, mais plutôt le delta, ou une partie du delta de l'Euphrate et du Tigre. Teglatphalasar II rapporte (Layard, *Inscriptions*, pl. XVII, ll. 5 et 6, et *W. A. J.*, t. II, pl. LXVII, l. 9) qu'il s'empara du territoire d'Arumu *jusque dans*

tournant vers l'est, les tribus du pays de Yatbur, *situé aux frontières d'Élam* [1], et plus à l'est quelques villes de l'Élam [2]. Se plaçant alors à un point remarquable, aux frontières de Syrie, il descend l'Euphrate parcourant le pays de Karduniash, les quatre districts de la Chaldée (distincte de la Babylonie [3]), le pays de Bit-Yakin, pour achever par l'île de Dilmun dans le golfe Persique, le cercle immense commencé à l'île de Chypre dans la Méditerranée.

L'effet grandiose du panorama est produit par la simple disposition des parties, sans aucun artifice de langage.

(*adi libbi*) *l'Uknu qui est au bord de la mer;* Sargon (cité par Fried. Delitzsch, *Wo lag das Paradies*, p. 28) accompagne le nom *Uknu* de l'épithète *martsu, difficilement praticable,* qui se dit souvent des terrains difficiles à traverser et jamais des fleuves. Peu importe que le nom de l'Uknu soit précédé du même signe déterminatif que les noms de fleuves, puisque ce signe précède aussi le mot *agammu* qu'on traduit *marais.*

[1] *Fastes*, l. 150.

[2] Le texte du panorama n'est pas assez formel pour nous autoriser à attribuer au pays d'Élam toute la série de villes dont Samuhna et Tul-Khumba marquent les termes extrêmes. Car le mot assyrien *sha* qui marque le rapport de génitif et que nous traduisons par *de* (*du* pays d'Élam) peut n'établir cette relation qu'entre le dernier nom de ville *Tul-Khumba* et le nom qui suit : *pays d'Élam.* Mais Ashurbanipal compte avec *Tul-Khumba* deux autres villes de la série parmi les cités d'Élam révoltées contre lui, et l'induction nous permet d'y ranger les autres (Smith, *Assurbanipal*, p. 242). Sennacherib attribue expressément Pillatû au pays d'Élam (Smith, *Sennacherib*, p. 97, l. 95). Cf. Delitzsch, *Wo lag das Paradies*, p. 523.

[3] Voici quelques lignes fort justes de M. Friedrich Delitzsch sur cette distinction entre les Babyloniens et les Chaldéens, *op. cit.*, pp. 134, 135 :

« Wird Kaldu, wie so haüfig, neben Kardunias genannt, so bedeudet jenes das übrige, » südwärts von Kardunias gelegene Babylonien bis zum Meer oder zum Meerland, insonderheit » Mittelbabylonien; vgl. Asurn., III, 23 f. (Kardunias : Nordbabylonien, Kaldu : das übrige » Babylonien). Salm. Ob., 82-84 (nachdem der König die grossen Städte Akkads, Babel, Bor- » sippa, Kutha besucht hat, zieht er hinab *ana mat Kaldi* und erobert dessen Städte, von » seinen Königen Tribut empfangend und den Schrecken seiner Waffen bis zum Meere ver- » breitend). Sams, IV, 58 (der König von Kardunias ruft die Länder Kaldu, Elam zur Hilfe » wider die Assyrer auf). Tig. jun. Obv. 11 f. (hier ist ausser den Städten Sippar, Nippur, » Babel, Barsippa, Kutha, Kis, Dilbat auch noch Erech mit in Kardunias hineingezogen, von » diesem aber Z. 15 das Land Kaldu, das eigentliche Mittelbabylonien, unterschieden). Asurb., » 225, 57 f. d. c. VR 6, 7 f. (wo die drei Namen Sumer und Akkad und Kardunias neben » einander stehen, Kardunias also einen besonderen Teil Gesamtbabyloniens oder Sumer- » Akkads repräsentiert). Vgl. auch Asurb., 154, 29, wo Akkad, Kaldu, Aramu und das Meerland » *Tâmdim* auf einander folgen als Bezeichnungen Nord-, Mittel-, und Südbabylonien mit » Einschaltung der an der Grenzen Babyloniens nomadisierenden Aramäerstämme. »

Nous avons présenté les mêmes observations avant M. Fried. Delitzsch, en 1877, dans notre travail intitulé : *Les Chaldéens* (extrait de la *Revue des questions historiques*).

Un développement spécial y a été donné à quatre groupes en apparence insignifiants, aux groupes Ituh—Lihtai, Gambulu—Suti, Samuhna—Tul-Khumba et Bit-Sahalla—Bit-Yakin. Les peuples du dernier groupe étaient les sujets des Merodachbaladan, princes du pays de Bit-Yakin sur le golfe Persique et rois de Chaldée; ceux des trois premiers groupes furent les alliés constants de la dynastie chaldéenne dans ses projets ambitieux. Le Mérodach-baladan contemporain de Sargon faillit le supplanter pour toujours à Babylone et dans les provinces méridionales de l'empire, où il régna pendant douze ans [1]. Si Sargon insiste d'une manière si évidente sur les tribus attachées à ce prince, c'est qu'il faisait son principal titre de gloire de les avoir vaincues.

Les observations précédentes justifient indirectement notre interprétation du panorama de Ramannirar III, et prouvent que nous n'avons pas trop présumé de l'habileté de ses historiographes. Elles font comprendre également que si Ramannirar énumère avec tant de complaisance les contrées situées à l'est de l'Assyrie jusqu'au pays d'Andiu et la Médie, comme Sargon épuise la nomenclature des districts voisins du golfe Persique, c'est que le Zagros et les contrées situées sur le chemin de la Médie ont été le principal théâtre de ses exploits. — Un autre rapprochement a plus d'importance. Ramannirar III, qui fit des conquêtes en Médie, marque le pays d'Andiu comme une contrée fort éloignée de l'Assyrie à l'est ou au nord-est; Sargon, qui fut pareillement maître du pays d'Andiu et se vante d'en avoir massacré les habitants [2], donne le pays de Bikni, qui est une partie de la Médie orientale, comme la province la plus reculée de son empire du même côté. Pour peu qu'on y réfléchisse, ces données mènent à la conclusion que la *lointaine* contrée d'Andiu du panorama de Ramannirar, qu'à plus forte raison la partie du pays mède qui lui était soumise, se trouvaient encore, absolument parlant, assez voisines de l'Assyrie. On en conclura pareillement que dès le temps de Ramannirar III, les Mèdes occupaient déjà les mêmes positions que sous Sargon, car la partie de la Médie qu'il avait conquise était à une moindre distance de l'Assyrie que le pays d'Andiu, plus proche lui-même que le pays de Bikni d'après Sargon.

[1] *Fastes*, l. 45. [2] *Fastes*, ll. 121-140.

Le règne de Sargon marque l'apogée de la puissance assyrienne. Sous ses successeurs et même déjà sous lui, malgré le langage emphatique des inscriptions, une décadence réelle se manifeste. Le nord et l'est, puis l'extrême ouest se détachent. Si les rois de Ninive étouffent les rébellions dont l'Égypte, la Babylonie, la Chaldée et l'Élam sont le théâtre, ces soulèvements, qui se reproduisent sans cesse, les épuisent. En certains endroits de leurs annales, ils laissent échapper de véritables cris de frayeur.

Sargon maintint à l'est la frontière du pays de Bikni, que l'empire avait déjà sous Teglatphalasar II. Il semble l'avoir reculée au sud-est, du côté de l'Élam et de la Perse. Il obtint ces résultats moyennant une lutte dont ses inscriptions donnent malheureusement une idée trop vague pour nous.

« Je pris six villes du canton de Niksamma. Je fis prisonnier Nirishar, » chef de la ville de Shurgadia. J'ajoutai ces villes à la préfecture de Par- » suash. Quant à Bilsharutsur, de la ville de Kishisi, je le transportai au » pays d'Assur avec ses biens, ses richesses et les trésors de son palais. Je fis » un de mes officiers préfet de sa ville, que je nommai Kar-Marduk. Je fis » l'image de ma royauté, et l'élevai au milieu d'elle. Je pris six villes de » son territoire et les ajoutai à cette préfecture. J'attaquai et pris Kibaba, » chef de la ville de Kharkhar. Je le réduisis en captivité, ainsi que les » hommes de son pays. Je renouvelai cette ville; j'y établis des hommes des » pays que ma main avait conquis. Je mis à leur tête un de mes officiers » comme préfet. Je donnai à la ville le nom de Kar-Sargon. J'y établis le » respect d'Assur mon maître, et j'y élevai l'image de ma royauté. Je pris » six cantons de son territoire et les attribuai à cette préfecture. J'attaquai et » pris la ville de Thulakhitib, la ville de Kindau, la ville de Bit-Bagaya, la » ville d'Anzaria. Je transportai les habitants au pays d'Assur, et je réorga- » nisai les villes. Je donnai à celles-ci les noms de Kar-Nabu, de Kar-Sin, » de Kar-Raman, de Kar-Ishtar. Pour contenir le pays des Mèdes, je » construisis une forte citadelle près de Kar-Sargon. Je pris trente-quatre » cantons du pays des Mèdes, et je les joignis à l'empire du pays d'Assur; » je leur imposai un tribut annuel de chevaux. J'attaquai et je pris Irish- » tana, avec six villes voisines appartenant au canton de Bahitili. J'enlevai » leurs dépouilles. Je détruisis, saccageai et incendiai le pays d'Agagi (ou

» Agazi?), d'Ambanda, et des Mèdes du territoire des Aribi (Arabes) du
» soleil levant, qui avaient retenu le tribut. Cinq cantons du territoire de
» Dalta d'Illibi, serviteur soumis, portant le joug d'Assur, s'étaient révoltés
» contre lui, et n'agréaient plus sa domination. J'allai à son secours. J'atta-
» quai et pris ces cantons; j'enlevai pour le pays d'Assur les hommes avec
» leurs biens et leurs chevaux sans nombre. Ce fut une dépouille immense [1]. »

L'inscription qui nous fournit cet extrait ne précise pas l'ordre chronologique; mais l'inscription des *Annales de Sargon* permet d'assigner leur date respective à la plupart des évènements racontés dans les *Fastes*.

On voit par les *Annales* que Sargon fit une première campagne dans le Namri et les cantons voisins la sixième année de son règne. C'est alors qu'il fit prisonnier Nirishar de Shurgadia, Belsharutsur de Kishisi, qu'il s'empara de Kharkhar, ainsi que de Bit-Sakbat et autres villes situées probablement au nord et à l'ouest du pays d'Élam. Parmi les pays conquis, il mentionne six cantons voisins de Kharkhar, le *Nahar-tu* (?) supérieur du pays d'Aranzishu, le *Nahar-tu* (?) inférieur du pays de Bit-Ramatua, les pays d'Urikatu, de Sikris, de Shaparda, d'Uriakku. Les Mèdes étaient soumis pour le moment. Vingt-huit chefs des Mèdes puissants envoyèrent leur tribut dans la ville de Kharkhar ou Kar-Sargon (Forteresse de Sargon). Dans le cours de sa huitième année, Sargon dut réprimer un soulèvement des six cantons soumis l'année précédente, et à cette occasion, il mit la main sur d'autres villes : Tulakhitib, Kindau, etc. Il augmenta les fortifications de Kar-Sargon pour contenir les Mèdes; il reçut encore le tribut de vingt-deux de leurs chefs. La huitième année encore, de nouveaux soulèvements éclatent. La ville de Bit-Sangibuti, que les documents de Teglathphalasar placent dans le voisinage du Namri, éprouve les effets de la colère de Sargon.

L'année suivante, la révolte se propage au loin, et Sargon doit remettre sous le joug le pays de Bit-Dayaukku, district du pays des Mannai, le pays de *Karalla,* attenant probablement à l'Assyrie, à l'est [2], le canton de *Bahitili du pays des Mèdes du territoire d'Illibi,* les pays de *Parnusiti,* d'*Utirna,* la ville d'*Irishtanu,* les pays d'*Uriakku,* de *Rimanuti,* d'*Agazi,* les cantons

[1] *Fastes*, ll. 117-121.

[2] Un prince de Kar-Alla, Ashurlikh, porte un nom assyrien.

lointains des *Aribi* (Arabes) *du soleil levant,* les cantons des *Mèdes puissants.* Quarante-cinq chefs de ces derniers lui payèrent tribut [1].

Les *Aribi du soleil levant,* dans les *Annales,* correspondent *aux Mèdes du territoire des Aribi du soleil levant,* dans les *Fastes.* Ce sont probablement des Mèdes nomades, comme les Arabes proprement dits, et habitant le grand désert situé au sud-est de la Médie [2]. Les inscriptions de Sargon nous apprennent également que l'Illibi était habité en partie par des Mèdes, et le nom du roi d'Illibi Ishpabara, dont il va être question, s'explique d'une manière satisfaisante, comme en général les noms médiques qui figurent dans les inscriptions des rois assyriens et des Achéménides, par le persan [3].

L'Illibi formait un État de quelque importance; il pouvait devenir le noyau d'un empire aryen. Les habitants de Kharkhar et leur chef Kibaba ayant secoué le joug de l'Assyrie, offrirent la souveraineté de leur pays à Dalta, roi d'Illibi. Ce fut la cause de la première campagne de Sargon dans le Namri et les pays voisins. Sargon prévint Dalta, et la tentative des habitants de Kharkhar amena leur ruine. Nous avons vu Kharkhar transformé en colonie assyrienne. La neuvième année du règne de Sargon, Dalta paya le tribut à son tour [4]. Il fut désormais fidèle à l'Assyrie.

A la mort de Dalta, l'autorité de Sargon se trouva de nouveau compromise :

« Pendant un temps, dit Sargon, Dalta d'Illibi me servit, me fut soumis

[1] Cf. Oppert, *Inscriptions de Dour-Sarkayan,* pp. 29-39.

[2] Rapprocher les *Aribi du soleil levant* des Ἄριβες ou Ἄρβιες de Strabon (XV, II, 1) et de Denys-Périégète (vv. 1094-1100, dans C. Müller, *Geographici græci minores,* t. II, p. 171), comme le fait M. Finzi (*Ricerche,* etc., pp. 314, 315) est bien hasardeux. Les Ἄρβιες, voisins de l'Inde, sont trop reculés à l'est pour se confondre avec les Aribi en question. — M. Ménant place les Aribi du soleil levant en Arabie sur les rivages du golfe Persique.

[3] Cf. Oppert, *Le peuple et la langue des Mèdes,* p. 26. — *Ishpa-bara* signifie probablement *equo-vectus.*

[4] Botta, *Le monument de Ninive,* t. IV, pl. LXXIV, ll. 5 et 6. *Kharkharai, Kibaba kipashunu, irdudu; ana Dalta 'Illibai ishpuru 'ibish arduti,* ce qui signifie : *Les habitants de Kharkhar (et) Kibaba leur préfet se révoltèrent; ils députèrent chez Dalta, roi d'Illibi, pour se soumettre à lui.* Ce passage a été mal traduit dans les versions publiées jusqu'ici.

Au lieu de *Dalta* on trouve dans plusieurs versions *Rita,* transcription certainement fautive. Le nom se rencontre plusieurs fois sous la forme [cuneiform], *Da-al-ta = Dalta,* et cette expression graphique ne comporte pas la lecture *Rita.* Voir Botta, *ibid.*

» et porta mon joug. Il arriva au terme de sa carrière et suivit le chemin
» de la mort. Nibi et Ishpabara, enfants de ses femmes, réclamèrent en même
» temps le trône, la souveraineté du pays, et les redevances. Ils se firent la
» guerre. Nibi demanda à Shutikraknakhunti, roi d'Ilamti (Élam), de soutenir
» sa cause. Celui-ci lui accorda son alliance et alla à son secours. Ishpabara
» me demanda avec prière et humble supplication de soutenir sa cause et
» de sauver sa vie. Il demanda mon alliance. J'envoyai sept de mes officiers
» pour soutenir sa cause. Ils mirent en fuite Nibi et l'*armée des Quatre*
» *Rivières* [1], qui était venue à son secours, près de la ville de Marubishti.
» J'établis Ishpabara sur le trône, je pacifiai l'Illibi et le lui soumis. »

Les textes de Sargon mettent en lumière plusieurs faits qui méritent d'être considérés en eux-mêmes, et qui facilitent l'intelligence des autres sources.

Sargon, comme Sennachérib et Asarhaddon après lui, appelle la Médie le pays *lointain* par excellence parmi les contrées qui lui obéissaient, bien qu'il n'applique cette épithète ni à l'Égypte, ni à l'île de Chypre, ni au pays des Moschiens, plus éloignés de Ninive. Cette particularité tient à des causes déjà connues. C'est que l'empire de Ninive se développa de tout temps à l'ouest vers la Méditerranée plutôt qu'à l'est, et que le nom de Médie au sens assyrien ne s'appliquait pas à l'Atropatène (Adherbaïdjan). Aussi voyons-nous les rois d'Assyrie pénétrer d'ordinaire dans la Médie par le sud-ouest, remontant probablement le Gyndès de manière à déboucher par les vallées de l'Elwend.

Les Mèdes sont aussi caractérisés par l'épithète *dannuti, puissants,* et Sargon semble avoir pressenti le danger qu'ils créeraient un jour à l'Assyrie. Pour les contenir, il fortifia Kar-Sargon, l'ancienne Kharkhar, dans le voisinage de ceux d'entre eux qu'il distingue par le qualificatif de *rebelles*. C'étaient les tribus annexées à l'Assyrie, qui ne pouvaient, pas plus que les autres sujets de Ninive, résister à la tentation de se révolter. Les Mèdes plus éloignés supportaient avec plus de docilité un joug qui les accablait moins. L'autorité de Sargon ne fut jamais reconnue en même temps de toute la Médie, et les

[1] Traduction de M. Oppert.

Mèdes ne payaient point le tribut régulièrement. Sennachérib nous le dira en propres termes, et Sargon le dit d'une manière implicite, mais déjà assez claire. Il signale en effet comme un fait extraordinaire et très glorieux pour son règne, d'avoir reçu les tributs de chefs mèdes une première fois au nombre de vingt-huit, une seconde fois au nombre de vingt-deux, une troisième fois au nombre de quarante-cinq [1]. Ces expressions sont manifestement partitives; Sargon n'ose pas dire : *j'ai soumis la Médie dans sa totalité, j'ai subjugué l'ensemble de la Médie,* tours qu'il emploie en parlant du pays de Khatti et du pays de Guti, qui précèdent la Médie dans le panorama des *Fastes.*

Peut-être est-il permis de juger de l'état des Mèdes tributaires, mais non annexées, par celui des Juifs qui conservèrent leur existence nationale sous le même régime, et eurent encore assez de force pour se relever sous Ezéchias et plus tard sous Josias.

La construction de la forteresse d'Ecbatane, qui s'éleva bientôt chez *les Mèdes rebelles voisins de Kharkhar* [2], tandis que les successeurs de Sargon réprimaient des révoltes incessantes dans leurs provinces occidentales, est la conséquence naturelle des faits révélés par les inscriptions cunéiformes. Sans doute qu'Ecbatane fut le boulevard destiné à arrêter les invasions assyriennes sur le chemin qu'elles suivaient de préférence. Hérodote n'a pas soupçonné une telle destination. Il semble croire que le premier roi mède construisit cette ville uniquement comme une citadelle destinée à le protéger

[1] Georges Smith a publié dans ses *Assyrian Discoveries,* 5e éd., pp. 288 et 289, la traduction d'un fragment de Sargon contenant les noms de vingt chefs et de vingt-quatre localités de Médie :

« The list of Median chiefs belongs to the year B. C. 713, and is curious as showing the » divided state of Media at that time. These chiefs are : *Pharnes* chief of *Sikrana,* — *Ziturna* » chief of *Musana,* — *Uppamma* chief of *Katalina,* — *Vasdakku* chief of *Amakki,* — *Istesuki* » chief of *Isteuppa,* — *Varzan* chief of *Vaqutti,* — *Aspabara* chief of *Kakkam,* — *Sataresu* » and *Qururasu,* chiefs of *Tabari* and *Luhbarri,* rugged regions, — *Satarparnu* chief of » *Ubburia,* — *Parkuttu* chief of *Sidirpattianu,* — *Ariya* chief of *Bustu,* — *Vusra* chief of » *Tutunena,* — *Vastakku* chief of *Amista,* — *Hardukka* chief of *Harzianu,* — *Isteliku* and » *Avariparnu,* chiefs of *Kattana,* — *Arbaku* chief of *Arnasia,* — *Karuti* chief of *Turniza,* » — ..... *panu* chief of *Barkanu,* — ..... chief of *Zazaknu,* — ..... of *Garkasia,* — ..... » of *Partakanu.* »

[2] *Cylindre de Sargon,* l. 30.

contre son propre peuple [1]. Toutefois nous respectons le témoignage d'Hérodote en ce qu'il a de positif. Car il est fort possible que la forteresse d'Ecbatane ait protégé en même temps l'indépendance nationale des Mèdes contre l'ambition des rois de Ninive, et la royauté naissante contre les entreprises d'une noblesse jalouse.

L'établissement de colons juifs jusque dans la Rhagiane [2] se concilie avec l'indépendance partielle des Mèdes, comme la présence des colons assyriens dans la Samarie se concilie avec les actes d'autorité effective posés par Ezéchias et Josias dans les territoires de l'ancien royaume d'Israël [3].

L'état intérieur de la Médie tel qu'il apparaît dans les annales de Sargon, se reflète dans les récits d'Hérodote. D'après cet auteur, aucun lien politique n'attachait entre elles les tribus primitives de la Médie. Chaque localité ou clan, κώμη, avait son existence à part, et se régissait tant bien que mal par les principes élémentaires du droit des gens [4]. Il y avait néanmoins parmi les Mèdes des hommes nobles, dont la royauté encore mal affermie redoutait le prestige [5] : on reconnaît en eux les *chefs de ville* dont parlent les inscriptions [6].

Et à ce propos, rappelons-nous que les Assyriens décoraient du titre de ville, *'iru* ou *alu* des localités insignifiantes. Pour ne citer que deux exemples, Sennachérib compte jusqu'à 820 petites villes et 85 villes plus considérables dans la Chaldée ou Babylonie méridionale [7]; Shamshiraman attribue 200 villes à un petit district de la rive gauche du Tigre [8]. De sorte que le *chef de ville* des inscriptions assyriennes s'identifierait au besoin avec le *chef de clan* d'Hérodote, et que les vingt-deux, vingt-huit et quarante-cinq chefs de ville qui payèrent tribut à Sargon dans trois circonstances diverses, représentent une fraction très indéterminée du peuple mède.

[1] I, 99, 100.
[2] *Livre de Tobit*, texte grec, I, 5-14.
[3] II *Rois*, XXIII, 15-20; II *Paralipomènes*, XXXI, 1.
[4] I, 96.
[5] I, 99.
[6] C'est le sens de l'expression *graphique* du qualificatif appliquée aux chefs mèdes, mais sa lecture est autre.
[7] *Cylindre de Bellino*, l. 11.
[8] *Stèle de Shamshiraman*, col. IV, l. 15.

On attribue à Hérodote l'opinion assez singulière qu'il n'y eut point de villes en Médie avant la fondation d'Ecbatane, et on lui objecte que, suivant les écrivains juifs, des captifs de Samarie furent transportés dans les *villes des Mèdes*. Mais Hérodote ignore si peu l'existence de villes en Médie avant Déjocès que d'après lui le créateur de la monarchie médique voulut que la place d'Ecbatane éclipsât les autres villes du pays [1]. Il dit à la vérité que les Mèdes étaient répartis en κῶμαι ou *clans*, comme M. Spiegel traduit le mot; mais la κώμη n'exclut pas la ville, πόλις. Thucydide, en effet, parle de κῶμαι formant des villes, πόλεις [2]; Xénophon parle de la *grande ville* d'Opis, πόλις μεγάλη [3], tandis que Strabon en fait une κώμη, lui accordant néanmoins une grande importance commerciale [4]. Peu importe après cela qu'on lise dans le second livre des Rois avec M. Spiegel הָרֵי מָדַי, *montagnes des Mèdes*, au lieu de עָרֵי מָדַי, *villes des Mèdes*. Hérodote n'y est pas intéressé, il se justifie lui-même en ce point.

Appendice. — *Du rôle des colonies et des captifs dans l'empire assyrien.*

L'état de la Médie, dont le tableau tracé par Hérodote se dégage avec une netteté suffisante des seules inscriptions assyriennes, nous aide à concevoir, en l'absence de données formelles et directes, le rôle que les colonies assyriennes ont joué chez les Mèdes et les obstacles qu'elles ont dû créer au développement de l'esprit national chez ce peuple.

Les éléments des colonies assyriennes se recrutaient par la guerre; et comme les colonies, pour répondre à leur destination, devaient se perpétuer, il ne suffisait pas d'y installer des hommes, il fallait y établir des familles. De là les déportations en masse qui privaient d'habitants les pays vaincus au point de réduire en solitudes des villes et des cantons entiers.

[1] Ὁ δὲ (Δηιόκης) ὡς ἔσχε τὴν ἀρχὴν, τοὺς Μήδους ἠνάγκασε ἓν πόλισμα ποιήσασθαι καὶ τοῦτο περιστέλλοντας τῶν ἄλλων ἧσσον ἐπιμέλεσθαι. — Ποιήσασθαι, au moyen, signifie ici *faire avec un soin particulier*, il est synonyme de περιστεῖλαι. Nous traduisons : *Déjocès força les Mèdes à construire une ville, et, en ornant cette (ville), à se soucier moins des autres (villes).*

[2] I, 5, Οἱ γὰς Ἕλληνες ..... προσπίπτοντες πόλεσιν ἀτειχίστοις καὶ κατὰ κώμας οἰκουμέναις ἤρπαζον.

[3] *Anabase*, II, IV, 25.

[4] XVII, I, 9.

Les premiers jours de la captivité étaient amers. Alors les conquérants, irrités d'une résistance souvent opiniâtre, prodiguaient les mauvais traitements à leurs prisonniers. Les inscriptions cunéiformes sont remplies du récit de ces vengeances, et la Bible a transmis jusqu'à nous les plaintes des victimes. Souvent même, il faut le reconnaître, les vainqueurs persévéraient dans leur courroux; ou bien, l'intérêt seul continuait à faire peser un joug intolérable sur les captifs. On les condamnait aux plus lourds travaux. C'est principalement aux labeurs des malheureux prisonniers exploités comme de simples forces mécaniques, que les grandes capitales de l'Asie ont dû leurs merveilles d'architecture.

Parfois néanmoins, après quelques jours d'épreuves ou dès les premiers temps de la captivité, d'autres relations s'établissaient entre les vainqueurs et les vaincus. Ceux-là songeaient à transformer leurs captifs en alliés dévoués; ceux-ci acceptaient l'exil avec les compensations que la politique leur offrait. De même que leur pays natal était tombé aux mains de colons étrangers, ils allaient à leur tour occuper d'autres territoires dont les rois de Ninive avaient transporté au loin les habitants.

Sur le sol où la volonté des grands rois les fixait, plusieurs pouvaient, moyennant un peu de résignation et de sagesse, s'enrichir, se multiplier, et se ménager même des moyens de restauration pour des jours meilleurs. « Bâtissez des maisons; établissez-vous, disait Jérémie aux Juifs emmenés » à Babylone avec Jéchonias; plantez des jardins et mangez de leurs fruits. » Mariez-vous, engendrez des fils et des filles. Donnez des femmes à vos fils » et des maris à vos filles. Multipliez-vous et ne vous réduisez pas à un petit » nombre [1]. »

Quand on se rendait de bonne grâce aux rois d'Assyrie, l'émigration s'effectuait dans des conditions assez favorables. En arrivant dans sa nouvelle patrie, on trouvait des établissements tout préparés : « Faites la paix » avec moi, et passez de mon côté, disait Sennachérib aux habitants de » Jérusalem. Mangez chacun de votre vigne et de votre figuier, buvez chacun » l'eau de votre puits, jusqu'à ce que je vienne et que je vous mène dans

[1] Jérémie, XXIX, 5, 6.

» un pays semblable au vôtre, un pays fertile en froment et en vin, une
» terre abondante en produits alimentaires et en vignes, une terre d'oliviers,
» d'huile et de miel [1]. »

Cette promesse, très naturelle de la part d'un prince qui avait hâte de s'entendre avec les Juifs à l'approche d'une armée égyptienne, ne cachait pas nécessairement un piège. Les colons placés par les rois de Ninive en Samarie et en d'autres pays sur la rive droite de l'Euphrate, étaient peut-être de ces déportés volontaires. Toujours est-il qu'ils croyaient aux bonnes dispositions des monarques assyriens à leur égard. Ils s'adressaient à eux avec confiance dans leurs embarras, et leurs maîtres s'empressaient de les secourir [2]. Ils laissèrent à leur postérité le souvenir de ces bienfaits. La domination babylonienne ne l'effaça point; il est encore vivant chez les Samaritains et les colons des pays syriens deux siècles après leur établissement dans leur nouvelle patrie.[3].

Quoique les Juifs eussent opposé une résistance opiniâtre aux Assyriens et aux Babyloniens, qui recueillirent la succession des Assyriens dans les pays de l'Euphrate, un bon nombre parmi eux réussirent à se créer une existence tolérable et parfois brillante dans l'exil. La tradition juive est trop unanime dans la diversité de ses monuments, pour que le doute soit possible à cet égard. L'histoire de Susanne, tableau intéressant de la vie des exilés juifs à Babylone, l'histoire de Daniel, de Mardochée, d'Esdras et de Néhémias, la conduite de tant de Juifs qui sous Cyrus, malgré les facilités accordées par ce prince, aimèrent mieux garder leurs nouveaux établissements que de courir les chances d'un retour en Palestine, prouvent que les conseils de Jérémie étaient pratiques et dictés par la situation. Les Israélites déportés en Assyrie et en Médie avaient prévenu les avertissements du prophète. Tobit et Achiacharus sont officiers du palais et jouissent de la confiance de leurs maîtres; Raguel est à la tête d'une grande fortune à Ecbatane; Gabaël, un moment dans la gêne, se rétablit de manière à restituer à Tobit la somme considérable de dix talents d'argent. Gabaël, d'après une des versions du

[1] Isaïe, XXXVI, 16, 17; II *Rois*, 31, 32.
[2] II *Rois*, XVII, 26-41.
[3] Esdras, IV.

livre de Tobit, était, au moment où il reçut ce secours, le seul pauvre dans la *multitude* des Juifs établis à Rhages [1].

Les colons installés par les rois d'Assyrie dans les provinces conquises devenaient naturellement les soutiens de leur puissance. Mis en possession de demeures et de terres dont d'autres vaincus étaient dépossédés, les nouveaux venus étaient les ennemis acharnés de l'ancienne population éclaircie par la captivité. Ils embrassaient par nécessité la cause du monarque dont l'épée leur assurait des moyens d'existence; ils le protégeaient contre le ressentiment de leurs rivaux. Ils avaient tout intérêt à surveiller les indigènes, à dénoncer leurs complots, à étouffer dès l'abord les révoltes dont ils essuyaient le premier choc, et qui menaçaient leurs établissements aussi bien que l'autorité de leurs maîtres. C'était une prière assez intéressée que celle que Jérémie conseillait aux captifs de Juda : « La prospérité de Babylone sera la vôtre : » faites descendre la bénédiction du ciel sur le lieu de votre exil [2]. »

Telle était la condition des Juifs déportés par Salmanasar et Nabuchodonosor; telle était aussi celle des colons originaires de Babylonie, de Susiane et d'Arabie, en Palestine, et dans les provinces syriennes jadis soumises au sceptre de David et de Salomon. Relativement à ces derniers, le livre d'Esdras est des plus instructifs [3]. L'auteur les peint au vif dans leurs rapports, d'une part, avec les Juifs revenus de la captivité, de l'autre, avec les Perses, successeurs des Assyriens et des Babyloniens dans l'empire de l'Asie occidentale à l'époque dont il s'agit. Renvoyés dans leur patrie par Cyrus avec l'autorisation de rebâtir Jérusalem et le temple, pourvus de subsides à cet effet, les Juifs s'étaient mis à l'œuvre aussitôt après leur arrivée. Les Samaritains les virent de mauvais œil, mais quelque inquiétude que leur causât pareille restauration, ils hésitèrent à se brouiller avec les protégés de Cyrus. Comme ils avaient adopté une partie de la loi de Moïse, ils vinrent trouver les Juifs et prétendirent élever le temple avec eux à frais communs. Leur but était, selon toute apparence, de bénéficier de la faveur dont les

[1] Tobit, texte grec, dans la Bible des Septante, éd. Didot, I, 13-22; VI, 10, 11; XII, 1-4. Dans la Vulgate, I, 16, 17.

[2] Jérémie, XXIX, 7.

[3] Esdras, I, IV.

Juifs jouissaient; car ils étaient fins politiques, tantôt Juifs, tantôt pas Juifs, dit Josèphe, selon les circonstances et les nécessités du moment [1]. Repoussés sans espoir d'accommodement, les Samaritains jettent le masque; ils ont recours à la violence, et entravent par tous les moyens les travaux de reconstruction.

En même temps, ils nouent des intrigues à la cour de Suse, et leurs démarches ont un plein succès, au point que l'édit de Cyrus fut lettre morte jusqu'au règne de Darius. La lettre des Samaritains et de leurs alliés à Artaxerxès [2], document d'une originalité incomparable inséré dans le livre d'Esdras, décèle des hommes jugeant la situation avec une parfaite justesse. On voit qu'ils considèrent les rois de Perse comme les héritiers politiques des conquérants assyriens. Ils éveillent chez Artaxerxès toutes les susceptibilités tyranniques qui percent dans le langage des inscriptions de Ninive. Ils font valoir avec impudence, dans leur intérêt et au détriment des Juifs, un principe souvent invoqué par les Sargon et les Sennacherib, à savoir qu'on est digne de châtiment quand on cause, de quelque façon que ce soit, de l'ombrage au grand monarque.

« Que le roi sache, disent-ils, que les Juifs partis de chez lui sont arrivés » chez nous; qu'ils rebâtissent Jérusalem, ville rebelle et mauvaise, qu'ils » en complètent les murs et en réparent les défenses. Que le roi sache donc » que si cette ville est rebâtie et ses remparts restaurés, ils ne payeront plus » ni tributs, ni impôts, ni redevances ordinaires, et le roi en souffrira. » Comme nous avons mangé le sel du palais et qu'il ne nous est pas permis » de négliger le dommage fait au roi, nous (lui) avons envoyé (cette lettre), » et nous l'avons averti. Que l'on cherche dans le livre des annales de tes » pères, tu trouveras et tu sauras que cette ville est une ville rebelle nuisant » aux rois et aux provinces (de leur empire), et qu'elle a été remuante de » tout temps. C'est pour cela qu'elle a été détruite. Nous, nous avertissons » le roi que si cette ville est rebâtie et son mur restauré, c'en est fait de ses » possessions au delà de l'Euphrate. »

Le langage des Samaritains et des autres colons est parfaitement compris et fort bien accueilli à Suse. Conquérants et colons étaient faits pour s'entendre.

[1] *Ant. Jud.*, IX, XIV, 3.
[2] Le faux Smerdis ou plus probablement Cambyse.

Artaxerxès leur envoie en réponse une lettre qui n'est pas moins curieuse que celle des Samaritains :

« La lettre que vous nous avez envoyée a été lue distinctement devant » nous. Les recherches faites suivant nos ordres ont montré qu'en tout temps » cette ville s'est soulevée contre les rois; que des rébellions et des révoltes » y ont eu lieu. Jérusalem a eu des rois puissants. Leur empire s'est étendu » sur toutes les régions au delà de l'Euphrate. Ils percevaient les tributs, les » impôts et des redevances ordinaires. Veillez à entraver ces gens, et que » cette ville ne se rebâtisse pas à moins de nouvel ordre de notre part. » Soyez sur vos gardes et n'y manquez pas, de peur que le mal n'empire au » détriment des rois. »

En résumé, les Samaritains et leurs alliés disent au roi de Perse : « Craignez les Juifs. Comme ils ont un passé, ils se forgent un avenir. » Et le roi de Perse répond : « Fort bien, l'histoire justifie vos appréhensions. Votre » devoir est en conséquence de comprimer l'essor patriotique chez vos dangereux voisins. » Nous tenons le secret de la politique assyrienne, fidèlement suivie par les rois de Perse : les colonies, dont les rois de Ninive recrutaient les éléments parmi les populations vaincues, avaient pour mission de prévenir partout le réveil de l'esprit national; elles se formaient à ce rôle par la force des choses, si bien qu'après la chute de Ninive elles s'en acquittèrent encore au profit des nouvelles puissances.

L'état de la Médie sous Teglaphalasar II et Sargon était favorable aux colonies assyriennes. Elles avaient chance de se maintenir, à cause du morcellement politique du pays. Il est probable aussi que le roi d'Assyrie, prodigue du sang de ses captifs, aimait à les placer aux postes périlleux et à les engager dans des luttes dont il ne recueillait jamais que des avantages. La présence de colons juifs jusque dans Rhages est donc parfaitement compatible avec le caractère instable de la conquête assyrienne dans les parties reculées de la Médie.

Il est impossible de préciser davantage le rôle des colons, Juifs et autres, dans les provinces orientales de l'empire assyrien. Ils causèrent sans doute des embarras aux Mèdes aussi longtemps que l'Assyrie maintint son prestige; ils fraternisèrent avec eux lorsqu'ils la virent sur la pente d'une décadence irrémédiable. Du moins les Juifs conservèrent le souvenir des jours où

l'orage qui emporta Ninive s'annonçant déjà dans le lointain, leurs ancêtres s'en étaient retirés prudemment et avaient trouvé un asile sûr au pays mède [1]. C'est que le dévouement des captifs pour les rois qui les avaient arrachés à leur sol natal ne pouvait survivre à l'intérêt qui en était le mobile, et que les Juifs étaient bien capables de jouer en Médie le double jeu que Josèphe reproche aux colons assyriens de Palestine.

CHAPITRE III.

Diminution de la puissance assyrienne en Médie sous Sennachérib, Asarhaddon et Ashurbanipal.

I. — Les Mèdes en grande partie indépendants sous Sennachérib et Asarhaddon.

(704-667.)

On a considéré avec raison comme un indice de l'affaiblissement partiel de l'empire assyrien à l'époque où nous sommes arrivé, le fait qu'Argistis, roi d'Urarthu, loin de se reconnaître vassal de Sargon à l'exemple de ses prédécesseurs, forme impunément des desseins contre lui [2]. Non moins significatif est le silence de Sennachérib et d'Asarhaddon sur l'Urarthu, ces princes aimant à nommer jusqu'à la dernière peuplade qui leur a payé tribut. La Bible confirme nos inductions quand elle raconte que les fils de Sennachérib trouvèrent un asile dans l'Ararat (Urarthu) après le meurtre de leur père [3]. Alors aussi les Élamites se soulèvent et prennent l'offensive contre les Assyriens, ils leur enlèvent des villes que Sennachérib sera obligé de reconquérir [4]. Sous ce prince (704-680), et déjà peut-être sous Sargon, le Manna

[1] Tobit, XIV, 4, 12.

[2] Cf. Lenormant, *Lettres assyriologiques*, t. I, pp. 151-154; Schrader, *Keilinschr. und Geschichtsforschung*, pp. 211, 212.

[3] II *Rois*, XXIX, 37.

[4] *Prisme de Taylor*, col. IV, ll. 43-46. « Dans ma septième expédition Assur me donna de la » confiance. J'allai en Élam. Les villes de Bît-Khabiri et de Raza, *du territoire d'Assur*, que » les gens d'Élam avait prises *du temps de mon père*, je m'en emparai de vive force dans le » cours de mon expédition. »

s'agrandit aux dépens d'Assur ; il garde ses conquêtes jusqu'au règne d'Ashurbanipal [1]. Sennachérib, à en juger par ses propres monuments, fut sans cesse occupé à reconquérir des pays déjà soumis par les rois antérieurs. Il ne réduit la Babylonie et la Chaldée détachées une seconde fois de l'empire qu'après quatre campagnes qui nécessitent un déploiement extraordinaire; il parvient à peine à dissimuler l'échec qu'il a subi aux portes de Jérusalem [2]; il ne parle point de tributs de l'Égypte, et l'idée sommaire qu'il donne de son empire ne permet d'y comprendre ni les pays du Nil, ni l'Arménie, ni la Médie. Il dit simplement qu'il a régné sur tous les pays *depuis la mer supérieure du soleil couchant jusqu'à la mer inférieure du soleil levant* [3], c'est-à-dire depuis la Méditerranée jusqu'au golfe Persique [4].

Aux difficultés extérieures, s'ajoutent des convulsions intestines. Sargon et Sennachérib meurent assassinés; Ashurbanipal verra la majeure partie de son empire soulevée contre lui à l'appel de son frère. Dans des conjonctures aussi difficiles, les rois de Ninive qui avaient rançonné durant des siècles tant de petites tribus, sans jamais les réduire complètement, étaient condamnés à succomber tôt ou tard devant la résistance de peuples aussi puissants et

[1] Smith, *Assurbanipal*, pp. 84-89. Ce passage d'Ashurbanipal renverse une assertion de M. Lenormant, *loc. cit.* : « Il est certain qu'Argistis (roi d'Urarthu, contemporain de Sargon) fut » le conquérant de cette contrée (Manna ou Vanna)..... *A dater de lui cesse tout vestige de* » *l'existence des rois spéciaux de Vanna.* » Ashurbanipal parle de rois spéciaux de Manna ou Vanna, à l'endroit que nous indiquons.

[2] On voit par son récit qu'il fut impuissant à s'emparer de Jérusalem. Il garde un silence absolu sur son retour et sur la manière dont il s'est effectué. Voir sur ce point Oppert, *Mémoire sur les rapports de l'Égypte et de l'Assyrie ;* Schrader, *Die Keilinschr. und das A. T.*, pp. 168-205; Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 3e éd., t. IV, pp. 171-225.

[3] *Prisme de Taylor*, col. I, ll. 12-15.

[4] Tout autre est le jugement de M. Ménant sur le règne de Sennachérib (*Annales des rois d'Assyrie*, p. 238) :

« Sennachérib *poursuit* avec une infatigable persévérance les conquêtes de son père, et la » hardiesse de ses entreprises lui valut la célébrité qui s'est attachée à ses œuvres et qui a été » propagée par les auteurs sacrés et profanes. »

Sennachérib doit principalement sa célébrité au désastre qu'il essuya en Palestine. C'est ce qui lui a valu de demeurer dans le souvenir des Égyptiens (Hérodote, II, 141) et des Juifs. A part cela, il est encore nommé par Bérose et ses abréviateurs pour avoir battu les Grecs dans la mer de Phénicie et pour avoir fondé Tarse (?).

M. Max Duncker, *Geschichte des Alterthums*, 5e éd., t II, p. 351, a mieux apprécié le rôle de Sennachérib, dont la plupart des guerres ont eu pour fin la répression des révoltes qui remplirent son règne.

aussi vivaces que les Égyptiens, les Chaldéens, les Élamites, les Mèdes, les Arméniens et les Gimirriens, race nouvelle qui entrera bientôt en scène.

Sennachérib, successeur de Sargon, parle des Mèdes incidemment dans le récit de sa deuxième compagne, qui eut pour théâtre principal les pays de Kasshi-Yashubigallai et d'Illibi [1].

Le pays montagneux de Kashshi-Yashubigallai est identifié d'une manière vraisemblable par M. Fried. Delitzsch avec celui des Cosséens (Κοσσαῖοι) de la géographie classique, lequel était situé entre la Médie et l'Élam [2]. Le pays de Kashshi-Yashubigallai se rencontrait en effet à une médiocre distance de l'Assyrie, puisque Sennachérib confie la surveillance des localités conquises au préfet de la ville assyrienne d'Arrapkha [3]. C'était en outre une région voisine de l'Illibi, situé, comme nous le savons, au sud de la Médie.

On voit une fois de plus par la manière dont Sennachérib parle de ses conquêtes au pays de Kashshi-Yashubigallai, quelle difficulté les Assyriens éprouvèrent à s'étendre vers l'est. *Pendant longtemps*, dit Sennachérib, *ces peuples avaient méconnu l'autorité des rois mes pères*. Ses propres acquisitions se réduisirent à trois villes, fort peu de chose pour un homme qui en compte plus de neuf cents en Chaldée [4].

[1] *Prisme de Taylor*, col. I, l. 63 — col. II, l. 33.

[2] *Wo lag das Paradies*, pp. 31, 32. — Au lieu de *Kashshi*, on lit aussi *Bishi*, et avec autant de probabilité à considérer seulement l'expression graphique. M. Fried. Delitzsch préfère la lecture *Kashshi*, à cause des Κοσσαῖοι que la géographie classique place dans cette région.

[3] Teglatphalasar II, *Tablette*, l. 14, soumet des villes d'Élam au préfet d'Arrapkha, et le fait rend moins vraisemblable le rapprochement qu'établissent M. Fried. Delitzsch, *loc. cit*, et M. Schrader, *Keilinsch. und Gesch.*, p. 167, entre Arrapkha et l'Ἀρραπαχῖτις de Ptolémée, province située au nord de l'Assyrie.

[4] *Prisme de Taylor*, col. I, ll. 33-36. Cf. Smith, *History of Sennacherib*, pp. 26, 27, 36, 37; Layard, *Inscriptions*, pl. LXIII, l. 12. — La lithographie du Prisme de Taylor porte (76 forteresses), et (420 petites villes); le texte imprimé dans Smith, *History of Sennacherib*, pp. 36 et 37, porte (75 forteresses). Il faut lire avec G. Smith 75 forteresses. Car un fac-simile parfaitement exécuté du Prisme de Taylor que nous possédons porte visiblement . — Le texte du cylindre de Bellino, dans le recueil de M. Layard et dans l'*History of Sennacherib* de G. Smith (pp 26, 27), offre dans le récit parallèle la variante (89 forteresses), (820 petites villes). Tous ces chiffres ne peuvent être exacts, ni moralement vrais; ils prouvent qu'en ce genre d'indications les documents assyriens ne méritent pas pleine confiance.

Izpabara [1], roi d'Illibi qu'on a vu se soumettre avec tant d'humilité à Sargon, à la fin du règne de celui-ci, était déjà en révolte. Sennachérib se vante de lui avoir infligé un rude châtiment.

Ayant achevé la conquête des pays de Kashshi et de Yasubigallai, « je » me tournai, dit-il, d'un autre côté, et je pris mon chemin vers le pays » d'Illibi. Devant moi, Izpabara, leur roi, abandonna ses places fortes, son » trésor, et s'enfuit au loin. Je balayai tout son vaste pays comme un oura- » gan. Je bloquai, je pris, je renversai, je saccageai, je livrai aux flammes, » Marubisti et Akkuddu, villes où il avait résidence royale, avec trente- » quatre petites villes de leurs environs. J'emmenai les habitants, grands et » petits, hommes et femmes, leurs chevaux, leurs mulets, leurs ânes, leurs » chameaux, leurs bœufs, leurs moutons sans nombre. Je le réduisis à rien » et je diminuai son pays. Je détachai de son pays et j'ajoutai à l'empire » d'Assur les villes de Tsitsirtu, de Kummakhlum, places fortes, avec les » petites villes de leurs environs, ainsi que le district de Bit-Barrû en entier. » Je fis d'Ilinzash une résidence royale et la forteresse du canton. Je chan- » geai son ancien nom et lui donnai celui de Kar-Sennachérib. J'y plaçai » les hommes des pays conquête de mes mains, je les attribuai à mon » officier, le préfet de Kharkhar, et j'agrandis mon pays. »

Il n'y a plus à réduire à leur simple expression les fanfaronnades de Sennachérib. Le plus sûr est de croire suivant l'analogie que deux forteresses et trente-quatre petites villes formaient un canton insignifiant. Loin d'être soumis, l'Illibi entre quelque temps après avec le Parsuash dans une vaste ligue formée par le roi d'Élam contre Sennachérib. Cette ligue a un caractère offensif. Ses contingents vont attaquer Sennachérib jusqu'en Babylonie [2].

A son expédition assez peu fructueuse aux pays de Kashshi et d'Illibi, Sennachérib rattache une tournée où il reçut *un tribut considérable de(s) Mèdes lointains, du pays desquels les rois ses pères n'avaient jamais entendu parler, et il les soumit à son joug.*

Pour mettre ce langage d'accord avec celui de Teglatphalasar et de Sargon, dont Sennachérib connaissait sans doute les expéditions en Médie, nous

[1] Ce nom s'écrit tantôt *Ishpabara*, tantôt *Izpabara* ou *Ispabara*.
[2] *Prisme de Taylor*, col. V, ll. 31 et suivantes.

considérons l'épithète de *lointains* comme un qualificatif distinguant, dans la pensée de Sennachérib, les Mèdes dont il parle d'autres Mèdes plus rapprochés et déjà visités par les armées assyriennes. Nous admettons du reste la possibilité d'une exagération de la part des historiographes officiels. — Pour mettre le même langage d'accord avec celui d'Asarhaddon, qui soumit à son tour des Mèdes lointains qui avaient échappé au bras de ses pères, nous traduisons : je reçus le tribut *de* Mèdes lointains, au lieu de : je reçus les tribus *des* Mèdes lointains.

Le pays dont les ancêtres de Sennachérib ignoraient jusqu'au nom n'est donc pas la Médie, mais les cantons particuliers habités par ceux des Mèdes dont Sennachérib dit avoir reçu le tribut.

De cette façon de parler de Sennachérib et de Sargon, on peut conclure ou bien que la conquête antérieure de la Médie avait été partielle, ou bien que plusieurs des cantons soumis par Teglatphalasar et Sargon s'étaient détachés de l'empire d'Assyrie aussitôt après le départ de leurs armées et qu'on avait perdu à Ninive le souvenir de leur soumission éphémère. Un pareil oubli était possible, au bout de quelques années, dans la complication des guerres sans cesse renaissantes qui remplissaient la carrière des monarques assyriens. Les inscriptions officielles étaient peu lues; la crainte souvent exprimée par les rois qu'on ne néglige ou même qu'on ne détruise leurs annales, prouve qu'on y attachait peu d'importance, et qu'elles étaient écrites surtout pour le plaisir de ceux qui en ordonnaient la rédaction.

Si nous en croyons Sennachérib, les Mèdes qu'il soumit au tribut étaient riches, et il les pilla sans ménagement. Il agrandit les magasins royaux pour y entasser les richesses de la Médie avec celles de la Babylonie et de la Chaldée [1].

Asarhaddon, successeur de Sennachérib, attache comme lui beaucoup d'importance à quelques petits succès obtenus en Médie. Laissons-le s'exprimer lui-même sur ce sujet :

« Le pays de Patusharra est un canton de la frontière du pays de Bit...
» dans le pays des Mèdes lointains qui sont compris dans le Bikni, montagne
» de *jaspe* (?). Personne parmi les rois mes pères n'en avait foulé le sol.
» Shitirparna et Iparna, chefs de villes fortes qui n'étaient point soumis au

[1] *Inscription de Nebi-Yunus*, ll. 85-89.

» joug, je les emmenai au pays d'Assur, avec leur peuple, avec leurs che-
» vaux, leurs chars, leurs bœufs, leurs moutons, leurs ânes, leurs....., butin
» considérable [1]. »

Asarhaddon profite de la discorde qui divise d'autres chefs mèdes, pour s'agrandir à leurs dépens :

« Uppis [2], chef de la ville de Partakka, Zamasana, chef de la ville de Par-
» tukka, Ramatiya, chef de la ville d'Urakazabarna, Mèdes dont le séjour
» est lointain, qui jamais du temps des rois mes pères n'étaient venus au
» pays d'Assur et n'en avaient foulé le sol, le respect de la grandeur d'Assur
» les frappa. Ils amenèrent à Ninive, ville de ma royauté, de grands chevaux,
» (apportèrent) le *jaspe* (?), richesse de ce pays, et ils baisèrent mes pieds.
» Ils implorèrent ma royauté et demandèrent mon alliance contre des chefs
» de ville qui les opprimaient. J'envoyai avec eux mes officiers comme
» gouverneurs du territoire où était situé leur pays. Ils abattirent les hommes
» qui habitaient ces villes et les leur soumirent. Je leur imposai un tribut
» annuel [3]. »

Le nom de *Partakka* et celui de *Partakanu,* qui désignent des localités médiques, rappellent la *Parétacène* des classiques. Toutefois il convient de ne pas attacher trop d'importance au rapprochement. S'il était fondé, les chefs mèdes qui se soumirent en second lieu à Asarhaddon auraient habité au sud-est de la Médie.

Les inscriptions de Sargon, interprétées suivant l'analogie des documents assyriens, nous ont appris ce que c'étaient que les chefs de ville si nombreux chez les Mèdes. Qu'on juge par là de l'étendue et de l'importance des conquêtes d'Asarhaddon en Médie. Le ton de ses récits révèle que le moindre succès en Médie était un évènement pour les Assyriens, et il confirme ce que nous avons dit du caractère de leurs conquêtes à l'est du Zagros. Notons aussi

[1] *Prisme A d'Asarhaddon,* col. V, ll. 8-18. — Le groupe , d'après M. Lenormant, *Transactions of the Soc. of Bibl. Arch.,* t. VI, p. 342, serait une espèce de jaspe ou d'onyx.

[2] On lirait aussi bien *Arpis* que *Uppis.* Les données manquent pour décider entre les deux lectures.

[3] C'est le contexte qui nous suggère la traduction de *Sha qatâ idkhushunuti, qui les opprimaient.*

qu'Asarhaddon, de même que Sennachérib, parle de la Médie comme d'un pays très riche. Enfin le deuxième extrait que ses documents nous ont fourni renferme un écho des discordes civiles qui, au dire d'Hérodote, furent permanentes au pays mède jusqu'à Déjocès.

Une autre fois Asarhaddon eut affaire à un chef de *Karkashshi*, marchant à la tête d'une armée composée de Gimirriens, de Manniens et de Mèdes. Ce fut probablement à la fin de son règne; car la guerre dont il s'agit n'est pas mentionnée sur les prismes d'Asarhaddon, dont un est daté de sa huitième année. Des débris de tablettes conservés au British Museum en ont gardé le souvenir. Ces fragments présentent assez peu de suite; mais tels qu'ils sont, ils jettent sur notre sujet un rayon lumineux qu'il convient de recueillir.

Signalées par M. Boscawen, les tablettes ont été étudiées plus spécialement par M. Sayce qui en a donné une transcription en caractères latins dans ses *Conférences sur la littérature babylonienne* [1].

Un des fragments [2] nous apprend que Kashtarit, préfet de la ville de Karkashshi, propose à Mamitiarshu, chef mède, de s'unir à lui contre Asarhaddon. Un autre fragment [3] montre la ligue conclue, et Kashtarit marchant à la tête *de soldats qui étaient des soldats gimirriens, des soldats manniens, des soldats mèdes, tous ennemis*. Un peu plus loin, on voit Cashtarit enlever aux Assyriens la ville de Khartam et d'autres places.

Sur un troisième fragment, M. Boscawen assure avoir lu *Kashtarit roi des Mèdes* [4]. Ce renseignement nous a vivement intéressé et nous regrettons d'autant plus que M. Boscawen n'ait pas noté ou mis à part un morceau de tablette si précieux. Nous l'avons cherché en vain nous-même au British Museum, et les deux savants les plus habiles en fait de paléographie assyrienne, M. Pinches et le P. Strassmaier, n'avaient pas mieux réussi avant nous. Or il faudrait une certitude absolue pour utiliser l'indication de M. Boscawen dans une étude historique. Kashtarit, en effet, n'est pas donné pour mède dans les fragments connus. Dans le premier, il sollicite l'alliance d'un chef

[1] *Babylonian Literature*, lectures delivered at the royal Institution, pp. 19, 28, 78-82.
[2] S. 2005.
[3] K. 4668.
[4] *Transactions of the Soc. of Bibl. Arch.*, t. VI, pp. 107, 108.

déterminé par sa nationalité médique, tandis que lui-même est désigné comme chef de la ville de Karkashshi, qui paraît ne pas être une ville mède au sens assyrien; dans le second, il marche à la tête des soldats de trois nations parmi lesquelles les Mèdes occupent le dernier rang. Il est donc regrettable qu'on ait déjà refait l'histoire des Mèdes sur une base aussi incertaine, pour ne rien dire de plus [1].

M. Boscawen et après lui MM. Sayce [2] et Schrader [3] soutiennent que l'Asarhaddon auquel s'en prennent les peuples rangés sous l'étendard de Kashtarit, est autre qu'Asarhaddon, fils de Sennachérib, et qu'il s'agit dans les fragments en question d'un Asarhaddon contemporain de la chute de Ninive. Suivant MM. Sayce et Schrader, ce serait le Saracus de Bérose, le roi qui se brûla avec ses trésors dans son palais lors de la prise de Ninive par les Chaldéens et les Mèdes [4].

Ce ne serait point Asarhaddon, fils de Sennachérib, parce que, d'après M. Schrader, ce puissant prince allait chercher ses ennemis chez eux, loin de permettre qu'ils vinssent l'attaquer chez lui, et parce qu'il rencontra les Gimirriens, loin du pays d'Assur, en Asie Mineure, où Ashurbanipal, son fils, les trouva encore aux prises avec les Lydiens. Mais nous avons signalé au commencement de cet article des faits assez humiliants pour les prédécesseurs d'Ashurbanipal, peut-être pour Asarhaddon lui-même. La manière dont Ashurbanipal, fils et successeur de ce dernier, parle des Manniens est surtout remarquable : *Je m'emparai des villes voisines de Paddir que les Mannai avaient prises du temps des rois mes pères, et qu'ils s'étaient annexées* [5].

[1] Floigl, *Cyrus und Herodot*, pp. 95-116.

[2] *Op. cit.*, p. 79. — En parlant des fragments relatifs à Kashtarit, M. Sayce dit : *They are merely rough copies of the scribe, the capture of Nineveh having, perhaps, prevented fair copies from being taken, and the characters are therefore exceptionally hard to read.* — Pour nous, nous pensons que les derniers Assyriens ont peu songé à laisser à la postérité des monuments de leurs défaites. S'il existe un document assyrien parlant de Kashtarit et des Mèdes, il est probable que la guerre qu'on soutint contre eux s'est terminée par quelque chose à quoi la rédaction officielle a su donner l'apparence d'une victoire. Les défaites ne sont jamais rappelées par celui qui les a essuyées; elles le sont quelquefois par des rois postérieurs qui se glorifient de les avoir réparées

[3] *Keilinschr. und Gesch.*, pp. 518-520.

[4] C. Müller, *Fragmenta hist. Graec.*, t. II, p. 505.

[5] Smith, *Assurbanipal*, p. 92.

Voilà qui est aussi frappant que les exploits attribués aux Gimirrriens, aux Manniens et aux Mèdes réunis. Quant au pays habité par les Gimirriens sous Asarhaddon, ses renseignements sont très vagues. Il assure avoir vaincu dans le Khubushna, Tiuspa, le Gimirrien, *dont le séjour est lointain* [1], sans dire où était situé son pays, qui paraît différent du Khubushna. Disons-le aussi en passant, le rôle des Manniens d'après les inscriptions d'Ashurbanipal ne répond pas aux prétentions d'Asarhaddon qui s'intitule *vainqueur du pays de Manna* [2]. Les Manniens auraient été consultés avec avantage sur la rédaction de ses annales.

Les inscriptions d'Ashurbanipal offrent un passage remarquable où l'on voit que les Gimirriens, comme les Manniens, avaient bravé l'Assyrie sous les rois précédents. Le récit qu'on va lire se rattache comme épisode à l'histoire de la campagne d'Ashurbanipal en Syrie.

« A Gugu, roi du pays de Luddu au bord de la mer, contrée éloignée, » dont les rois mes pères n'avaient pas entendu prononcer le nom, le dieu » Assur qui m'a engendré, apprit mon nom dans un songe en ces termes : » *Prends le joug d'Ashurbanipal, roi d'Assur, et en invoquant son nom* » *empare-toi de tes ennemis.* Le jour où il vit ce songe, il envoya son ambas- » sadeur me demander mon alliance; il me manda le songe par la bouche » de son député, et m'en fit le récit. Le jour même où il prit le joug de ma » royauté, il s'empara des Gimirriens qui *dépouillaient* (?) les hommes de » son pays, et *n'avaient pas redouté mes pères et n'avaient pas pris le joug* » *de ma royauté.* Par ordre d'Assur et d'Ishtar, les dieux mes maîtres, » parmi les chefs de ville des Gimirriens qu'il avait pris, il en serra deux » dans des chaînes et des entraves de fer, et il les envoya en ma présence » avec un don considérable [3]. »

Dans les *Gimirrai* des inscriptions assyriennes nous reconnaissons avec M. Schrader les Κιμμέριοι d'Hérodote, peuple vagabond [4] dont les hordes ont pu exercer leurs ravages dans des contrées voisines de l'Assyrie à la fin du

[1] *Prisme A d'Asarhaddon*, col. II, ll. 6-9.

[2] *Ibid.*, l. 27.

[3] *Cylindre de Rassam*, col. II, ll. 95-125, dans le tome V des W. A. I.

[4] Hérodote, I, 6 : Τὸ γὰρ Κιμμερίων στράτευμα τὸ ἐπὶ τὴν Ἰωνίην ἀπικόμενον, Κροίσου ἐὸν πρεσβύτερον, οὐ καταστροφὴ ἐγένετο τῶν πολίων, ἀλλ' ἐξ ἐπιδρομῆς ἁρπαγή.

règne d'Asarhaddon, et piller la Lydie au commencement du règne d'Ashurbanipal. Hérodote a connu l'invasion de la Lydie par les Cimmériens dont parle Ashurbanipal; seulement il la fait postérieure au règne de Gygès (Gugu). D'après le père de l'histoire, Ardys, fils et successeur de Gygès, vit un moment son domaine réduit à la citadelle de Sardes [1]. Ashurbanipal, témoin intéressé de ces évènements les a sans doute connus mieux qu'Hérodote, mais son langage n'en prouve pas moins qu'il y a maintes perles à trouver dans les récits de ce dernier.

Quant au peuple mède, à part quelques-uns de ses cantons, il est au moins vraisemblable, ainsi qu'il a été démontré par la considération attentive des monuments assyriens, qu'il a recouvré en partie son indépendance à la fin du règne de Sargon, ou au commencement du règne de Sennachérib. On s'explique donc la participation des Mèdes à la prise d'armes de Kashtarit sans le secours d'un Asarhaddon II créé à cette fin.

Les textes d'Asarhaddon accusent un développement de l'empire assyrien à l'ouest et au sud. Il se donne les titres de roi de Mutsur (Égypte), de Kusch (Éthiopie), et de Milukhkhi, autre pays du Nil; il cite par leurs noms jusqu'à trente rois d'Arabie, de Phénicie et de Chypre qui lui ont payé tribut. Il est, au contraire, d'une discrétion remarquable sur les contrées du nord et de l'est. — L'impression qui résulte de ce contraste est justifiée par l'examen des documents d'Ashurbanipal, qui nous révèlent les circonstances à la faveur desquelles se développa la puissance des Mèdes.

II. — Les Mèdes indépendants sous Ashurbanipal. — Ébranlement universel de l'empire assyrien.

(667-....)

Les victoires qu'Ashurbanipal remporta sur les Manniens n'effrayèrent point l'Urarthu. Ce fut seulement après la soumission du pays d'Élam que Paddur, roi de ce pays, lui donna des marques de déférence dont il se contenta, désespérant sans doute d'obtenir une soumission formelle.

« Les rois ancêtres de Paddur, roi d'Urarthu, avaient envoyé (des ambas-

[1] I, 15.

» sadeurs) à mes pères pour (entretenir) la fraternité. Paddur à son tour
» ayant appris les œuvres puissantes dont les grands dieux m'avaient favo-
» risé, comme un fils envoie vers son père, pour (reconnaître son) autorité,
» ainsi envoya-t-il vers moi en ces termes : *Prospérité au roi mon seigneur.*
» Avec respect et soumission il fit apporter devant moi un présent considé-
» rable [1]. »

Le tour donné à cet épisode est assez singulier : on lit entre les lignes que depuis plusieurs générations le roi d'Urarthu traitait de puissance à puissance avec le roi d'Assur. A la vérité, Paddur est plus modeste que ses pères, mais Ashurbanipal se garde néanmoins de parler de lui en termes offensants; le susceptible potentat de Ninive renonce évidemment à son égard à l'emploi des grands moyens.

L'empressement d'Ashurbanipal à enregistrer les soumissions équivoques de Paddur rend plus significatif le silence qu'il garde au sujet des Mèdes [2]. S'ils lui avaient payé le moindre tribut, il se serait glorifié d'un hommage dont Sargon, Sennachérib et Asarhaddon étaient si fiers.

Les inscriptions d'Ashurbanipal doivent se lire avec beaucoup de critique. Quoiqu'elles parlent toujours de victoires, les luttes gigantesques auxquelles elles nous font assister sont en réalité les dernières convulsions d'une puissance qui agonise. Ashurbanipal doit réprimer des révoltes qui éclatent à la fois chez tous les peuples, depuis l'Éthiopie jusqu'aux régions voisines du Caucase et de la mer Caspienne. Son œuvre ressemble à celle des Danaïdes. Il triomphe sans cesse de ses vassaux rebelles, et ceux-ci, à l'exception des Babyloniens et des Élamites réduits après des luttes acharnées, ne paraissent jamais complètement soumis.

La conquête de l'Égypte avait été une nécessité pour les Assyriens après la conquête de la Syrie, objet éternel de la convoitise des Pharaons. Les rois de Ninive, devenus maîtres de la vallée du Nil à la faveur des divisions qui y régnaient, et de la crainte qu'inspiraient aux petits princes égyptiens les vues ambitieuses de Tahraqa, roi d'Éthiopie, s'y maintinrent toujours

[1] *Cylindre A*, col. X, ll. 22-30; *Cylindre de Rassam*, col. X, ll. 40-50.

[2] On a cru précédemment découvrir une mention de la Médie sur le *Cylindre B*, col. III, l. 102. Mais il est question en cet endroit du pays représenté par le groupe , lequel, ainsi qu'il a été démontré p. 84, note 1, n'est pas la Médie.

avec peine. Les Égyptiens se tournaient tantôt vers l'Assyrie, tantôt vers l'Éthiopie, suivant les intérêts du moment [1]. Mais lorsqu'un pouvoir prépondérant s'élève au-dessus des petites principautés du Nil, et que l'Égypte recouvre quelque force avec l'unité, elle secoue pour la troisième fois et définitivement le joug d'Ashurbanipal; elle associe à ses intérêts le roi de Lydie dont la soumission à l'empire d'Assur fut toujours nominale. Le témoignage d'Ashurbanipal est formel quant à cette alliance :

« Gugu cessa de m'envoyer son ambassadeur pour entretenir l'alliance. » Comme il ne gardait plus le commandement d'Assur, mon créateur, il se » fia à sa propre puissance et endurcit son cœur. Il envoya ses troupes au » secours de Pishamilki, roi de Mutsur (Égypte), qui avait secoué le joug » de ma souveraineté. Et moi je l'appris. J'implorai le secours d'Assur et » d'Ishtar en ces termes : *Qu'il soit renversé devant ses ennemis et qu'ils » emportent son cadavre.* Quand j'eus invoqué Assur, il m'exauça. Il tomba » devant ses ennemis; ils emportèrent son cadavre. Les Gimirriens qu'il » avait foulés aux pieds (précédemment) par l'invocation de mon nom, » vinrent et ravagèrent tout son pays. Après lui, son fils s'assit sur son » trône. Il me manda par son envoyé les maux que les dieux mes protec- » teurs avaient fait éclater aux yeux de son père quand j'eus tendu les mains » vers eux. Il prit le joug de ma royauté disant : *Roi que la divinité pro- » tège, tu as maudit mon père et les maux ont surgi devant lui. Pour moi, » je suis ton humble serviteur : épargne mon pays et n'use pas de ta puis- » sance envers celui qui t'est soumis* [2]. »

Il est facile de dégager la vérité qui se dissimule sous un langage si prétentieux. Serré de près par les Gimirriens, Gygès implore le secours d'Ashurbanipal. Mais avant d'en avoir reçu du secours, il se délivre de ses ennemis. Dès lors il ne voit plus dans le roi d'Assur qu'un allié dangereux; il secoue son joug et fait cause commune avec l'Égypte révoltée pour la troisième fois

[1] *Cylindre de Rassam*, col. I, l. 51; col. II, l. 48; col. II, ll. 111-125.

[2] Ce que nous avons traduit : *qu'il soit renversé devant ses ennemis, et qu'ils emportent son cadavre* (afin qu'il ne reçoive point les honneurs de la sépulture), se présente autrement dans les anciennes traductions. Le mot rendu d'ordinaire *serviteurs*, signifie *dépouille mortelle*. Ce sens a été établi par M. St. Guyard dans le *Journal asiatique* de Paris, 2e série, t. XIII (1879), p. 430.

contre Ashurbanipal. Malheureusement les Gimirriens reviennent en Lydie et Gygès succombe. Son fils et successeur, auquel Hérodote donne le nom d'Ardys, craint qu'Ashurbanipal ne profite de sa détresse, il lui prodigue les signes d'une soumission peu coûteuse dont le despote, tiraillé en divers sens, est heureux de se contenter, comme il se contentera plus tard des belles paroles et de quelques présents de Paddur, roi d'Urarthu.

Remarquons aussi en passant que les Gimirriens qui causèrent des embarras tour à tour aux rois de Ninive et aux rois de Lydie, qui marchèrent parfois sous les mêmes étendards que les Mèdes, et dont les exploits sauvages effrayèrent l'imagination des peuples [1], doivent avoir été un facteur important de la révolution qui fit passer l'empire asiatique de Ninive à Ecbatane.

Le récit le plus intéressant des inscriptions d'Ashurbanipal est celui de la révolte de Shamulshumukin, vice-roi de Babylone [2]. Bien que frère d'Ashurbanipal, ce prince souleva contre lui, avec les peuples d'Akkad, de Chaldée et d'Arumu, les rois d'Élam, de Phénicie, de Milukhkhi (en Égypte), les princes arabes, et enfin les rois de Guti. Si l'on se rappelle ce que nous avons dit du pays de Guti en traitant des inscriptions de Sargon, on comprendra les embarras d'Ashurbanipal : toute l'Asie occidentale s'était levée contre lui. Au moment où ses inscriptions cessent de nous renseigner, sa situation s'est améliorée, mais l'avenir n'en est pas moins incertain. L'Élam, la Babylonie et la Chaldée paraissent anéantis; les tribus arabes et syriennes ont été rudement châtiées; l'Urarthu et la Lydie ont donné des signes de soumission. On ignore si le Manna continue à subir le joug. Mais le pays d'Akharri (Phénicie) a bravé impunément Ashurbanipal; l'Égypte et les autres pays du Nil paraissent détachés de l'empire, car la révolte de Pishamilki et des princes de Milukhkhi n'a pas été réprimée; il en est de même des rois de Guti. Les Gimirriens ou Cimmériens, avant-coureurs d'autres barbares, infestent l'empire assyrien. La Médie n'est plus soumise, et d'autres sources nous apprennent qu'un royaume y est déjà fondé.

[1] Voir G. Rawlinson, *Herodotus*, 3e éd., t. I, pp. 354-358.
[2] *Cylindre de Rassam*, col. III, l. 90 — col. IV, l. 109; col. VII, ll. 81-101.

LIVRE TROISIÈME.

LE ROYAUME ET L'EMPIRE DES MÈDES.

CHAPITRE PREMIER.

Déjocès.

I. — Fondation du royaume de Médie.

(Approximativement 696-643.)

En traitant du royaume et de l'empire des Mèdes, nous négligeons, à l'exemple de la plupart des auteurs actuels, les données de Ctésias, écrivain fabuleux dont les découvertes modernes ont ruiné le crédit. Pour justifier la sentence rigoureuse dont Ctésias restera frappé, il nous suffit, après avoir retracé dans le livre précédent l'état de la Médie durant la période assyrienne, de résumer ce que l'on possède de lui sur notre sujet.

Suivant Ctésias [1], Arbace, ayant détruit Ninive et fondé l'empire des Mèdes, régna vingt-huit ans. Après lui régnèrent successivement, durant une période de cent quatre-vingt-quinze ans : Mandaucès, Sosarme, Artycas, Arbianès, Artée, Astibaras. Enfin régna Aspadas, nommé par les Grecs Astyage, qui fut renversé par Cyrus.

M. Oppert, qui tient à Ctésias malgré le tort qu'il lui a fait par ses bril-

[1] Dans Diodore de Sicile, II, xxiv-xxvii, xxxii-xxxiv.

lantes découvertes, suppose, pour le sauver, que Ninive a essuyé une double catastrophe : qu'elle a été détruite par les Mèdes et les Babyloniens une première fois en 788, et une seconde fois à la fin du VIIe siècle avant Jésus-Christ.

La première destruction de Ninive « fut complète, dit M. Oppert, et en » effet, rien ne nous est conservé de cette première époque. Nous n'aurions » aucune notion des prédécesseurs de Sennachérib, si ces monarques » n'avaient pas construit des palais à Kala-Sherghat, à Nimroud et à » Khorsabad; et ce sont seulement les passages fréquents des textes de » Sardanapale III [1] et de ses successeurs qui prouvent que leur résidence » était à Ninive. Souvent on lit dans leurs récits de bataille qu'ils partaient » de leur palais de Ninive pour commencer leurs campagnes, et l'on voit » que les rois vaincus ou tributaires leur envoyaient leurs présents jusque » dans la ville de Ninus. Mais aujourd'hui il n'existe aucun vestige de toute » la dynastie du grand empire, excepté un piédestal brisé d'une statue où » on lit les mots suivants : *Sardanapale, roi grand, roi d'Assyrie, fils de* » *Tiglatpileser, roi puissant, roi d'Assyrie, fils d'Assour-dan-ili, roi* » *d'Assyrie. Cette image..... Celui qui change mon écriture et mon nom, que* » *le dieu père des dieux.....* [2] »

Le système de M. Oppert a rencontré peu d'adhérents, parce qu'il repose sur une base trop fragile.

L'absence de monuments antérieurs aux Sargonides sous les décombres de Ninive est un fait remarquable, mais il ne s'explique pas aussi facilement qu'on pourrait le croire dans le système de M. Oppert; car à la fin du VIIe siècle avant notre ère, les villes assyriennes furent détruites, et cependant leurs ruines recèlent de précieux débris. Arbace et Bélésis, que le savant assyriologue considère comme les destructeurs de la première Ninive en 788, ont-ils remué les fondements de ses palais, et en ont-ils extrait les tablettes et les cylindres couverts d'écriture qu'on y avait déposés, afin de les dérober aux recherches de la postérité?

[1] M. Oppert désignait jadis sous le nom de Sardanapale III le prince dont le nom a été généralement lu depuis Ashurnatsirpal.

[2] *Expédition scientifique en Mésopotamie*, t. I, p. 288.

Un texte de Sennachérib rend mieux compte du fait signalé. Ce prince dit en effet que ses prédécesseurs avaient négligé Ninive, qu'ils n'y avaient guère bâti, et par suite, — c'est notre conclusion, — n'y avaient guère laissé d'œuvres d'art ni de monuments. En outre rien ne nous assure que Sennachérib, en renversant l'ancien palais, se soit beaucoup soucié des objets qui le décoraient. On le croirait d'autant plus difficilement que, d'après M. Oppert lui-même [1], les Sargonides ont livré à la destruction les monuments de leurs prédécesseurs à Kalakh.

Si nous en croyons M. Ménant, un roi d'Assyrie, Sargon, parle de Ninive comme d'une ville en ruines. La traduction des *Fastes* qui se lit dans les *Annales des rois d'Assyrie* fait bien dire à Sargon qu'il bâtit sa nouvelle capitale *pour remplacer Ninive*. L'expression assyrienne, ainsi traduite, est rendue dans la version latine interlinéaire de MM. Oppert et Ménant par ces mots : *loco Ninives* (*dirutae*), *à la place de Ninive* (*détruite*). La glose, ajoutée entre parenthèses par les traducteurs, aurait quelque fondement si la préposition *'ilana* signifiait en réalité *à la place de*, mais beaucoup d'assyriologues lui attribuent uniquement le sens de : *au-dessus*. Dour-Sargon, d'après eux, aurait été bâti au-dessus, c'est-à-dire, sur un terrain plus élevé que Ninive, ce qui est conforme à la vérité.

L'hypothèse de M. Oppert fait partie d'un ensemble de combinaisons dont le but est d'aplanir une grande difficulté de chronologie. En supputant les années, à partir d'un certain temps, d'un côté avec les données des livres des Rois dans la Bible, et de l'autre avec celles des inscriptions cunéiformes, on trouve le résultat de la première opération en excès de quarante-cinq ans sur celui de la seconde. En outre la Bible mentionne avec le seul qualificatif de *roi d'Assyrie* un *Phul* dont M. Oppert n'a pas reconnu le nom dans la liste des Limmu [2]. De là des difficultés pour lesquelles on a proposé différentes solutions. Sir Henri Rawlinson a déclaré fautifs les chiffres de la Bible et il a cherché à identifier Phul avec un des rois d'Assyrie figurant dans la liste des Limmu. M. Oppert prétend qu'il y a une lacune de quarante-cinq ans dans la liste des Limmu à l'époque où, suivant lui, Ninive n'existait

[1] *Expédition scientifique en Mésopotamie*, t. I, pp. 289 et 335.
[2] Voir plus haut, p. 84.

plus, et dans l'intervalle ainsi ménagé, il place Phul, dont il fait un *Chaldéen* devenu maître de l'Assyrie après la première ruine de Ninive. A parler en toute franchise, le procédé nous semble cavalier. Il n'y a obstacle qui ne tombe devant des moyens si violents. Nous aimons mieux la réserve de M. Ménant qui se demande si, grâce à de nouvelles découvertes, l'histoire de Phul ne s'éclaircira pas un jour sans qu'on soit obligé de supposer des erreurs dans les textes bibliques, ou des fautes de lapicides dans les textes assyriens [1].

Ajoutons à ces considérations que M. Oppert sauve Ctésias malgré lui. Ctésias, en effet, connaît une seule destruction de Ninive et l'ensemble de son histoire est incompatible avec l'hypothèse de M. Oppert.

Puisque Ctésias se recommande si peu, nous puiserons les éléments de notre dernier livre dans l'histoire d'Hérodote et dans le livre de Judith, deux sources précieuses, et cependant fort maltraitées par la critique contemporaine.

Nous ne connaissons rien de plus sommaire, par exemple, que le procédé dont M. Schrader a usé envers Hérodote. *Les Assyriens tenant en leur pouvoir* [2] *la haute Asie depuis cinq cent vingt ans, les Mèdes commencèrent à faire défection :* ces mots d'Hérodote renferment une si monstrueuse erreur, à en croire M. Schrader, que l'abrégé d'histoire médique [3] auquel ils servent d'introduction ne mérite aucune confiance.

« Personne, dit M. Schrader, ne songera en lisant les mots d'Hérodote, » I, 95, à un peuple qui a dominé sur la Médie (*sic*), la Cilicie et Chypre, » qui a conquis Azot et Gaza, qui a dompté l'Égypte, pays qui pendant les » 520 ans de la période supposée par Hérodote ne fut jamais soumis (aux » Assyriens). Celui qui travestit les situations réelles comme Hérodote le » fait là, n'inspire aucune confiance en la rectitude de ses données dans les » autres parties du même sujet [4]. »

[1] Voir notre travail intitulé *Inscriptions historiques de Ninive et de Babylone*, pp. 63 et 64.

[2] Hérodote dit au présent : Ἀσσυρίων ἀρχόντων, *les Assyriens commandant*, et pas ἀρξάντων, *ayant commandé*. Cf. Stein, *Herodotus erklaert*, t. I, p. 117.

[3] I, 96-130.

[4] « Niemandem wird bei Lesung der Worte Herodot's I, 95 der Gedanke kommen an die » Beherrscher Mediens, Ciliciens, Cyperns, die Eroberer Asdods und Gazas, die Bezwinger » Aegyptens, des in der supponirten Zeit der 520 Jahre Herodot's niemals bezwungenen! Wer

Chose inconcevable, Hérodote dit que les *Mèdes* les premiers secouèrent le joug des Assyriens, et l'on affirme que ce passage n'implique pas la soumission de la *Médie* à l'Assyrie!

Quant à l'étendue dont l'empire assyrien est susceptible suivant Hérodote, elle dépend du sens que l'auteur attachait aux termes d'*Asie inférieure* et d'*Asie supérieure* dont il se sert. Or, pour Hérodote, l'*Asie inférieure* est simplement la partie de l'Asie située en deçà de l'Halys et d'une ligne qu'on mènerait de l'angle du golfe de Cilicie au point le plus rapproché du même fleuve ; l'*Asie supérieure* est une région indéfinie située au delà de cette limite.

« Le fleuve Halys, dit Hérodote, sépare (du reste de l'Asie) *presque toute* » *l'Asie inférieure* depuis la mer, qui est en face de Chypre, jusqu'au Pont- » Euxin. Le pays tout entier se resserre de la sorte en un isthme qu'un bon » marcheur parcourrait en cinq jours [1]. »

Les termes d'*Asie inférieure* et d'*Asie supérieure* n'étaient pas employés chez les Grecs avec le sens rigoureux que M. Schrader suppose dans sa critique d'Hérodote [2]. Ainsi quand le vieil historien affirme que les Assyriens ont été les maîtres de la haute Asie, s'il demeure dans un certain vague, il ne commet pas une grossière erreur. Il sait bien que Sennachérib a essayé d'envahir

» aber die thatsächlichen Verhältnisse so schief darzustellen vermag, wie hier Herodot, erweckt » kein Vertrauen für die Richtigkeit seiner Angaben bezüglich anderer Punkte auf demselben » Gebiete. » *Keilinschriften und Gesch.*, p. 497.

[1] I, 72. — Les commentateurs se sont imaginé que l'isthme d'Hérodote s'étendait depuis Synope sur la mer Noire jusqu'à Tarse sur le golfe de Cilicie. Hérodote prétendrait donc qu'un bon marcheur est capable de parcourir une si grande distance en cinq jours. A ce propos, quelques-uns taxent Hérodote d'ignorance; d'autres le justifient par des moyens trop ingénieux. Mieux aurait valu examiner de plus près son texte. Hérodote s'exprime ainsi :

Ὁ Ἅλυς ποταμὸς ἀποτάμνει σχεδὸν πάντα τῆς Ἀσίης τὰ κάτω ἐκ θαλάσσης τῆς ἀντίον Κύπρου ἐς τὸν Εὔξεινον πόντον. ἔστι δὲ αὐχὴν οὗτος τῆς χώρης ἁπάσης μῆκος ὁδοῦ εὐζώνῳ ἀνδρὶ πέντε ἡμέραι ἀναισιμοῦνται.

Hérodote considère d'Halys comme achevant de donner à l'Asie mineure sa forme de presqu'île. L'Halys *sépare*, ἀποτάμνει, ce pays du continent. L'isthme (αὐχήν) d'Hérodote est la zone comprise entre la Méditerranée et la partie de l'Halys la plus rapprochée de cette mer. Il y a environ deux cents kilomètres de Tarse à l'Halys par le chemin le plus court. — Hérodote a déjà été mal compris par Pline l'Ancien, VI, 2, qui semble parler d'après lui. Cf. *Rawlinson's Herodotus*, 3e éd., t. I, pp. 196, 197; Stein, *Herodotus erklaert*, t. I, pp. 88, 89; et les auteurs cités. — Sur l'Asie supérieure au sens d'Hérodote, voir IV, 40.

[2] Il en est de même des mots ἀνάβασις, ἀναβαίνω, dont nous avons étudié le sens à la page 63.

l'Égypte et que son empire comprenait des tribus syriennes ou arabes [1]. Du reste, s'il a ignoré la domination passagère des Assyriens en Égypte et en Chypre, il est possible malgré cela qu'il ait été bien renseigné sur l'histoire des Mèdes. Les deux sujets sont assez différents.

M. Schrader paraît aussi avoir mal compris les cinq cent vingt années de la domination assyrienne. Hérodote dit qu'à la fin de cette période, les Assyriens *tenant* la haute Asie en leur pouvoir, les Mèdes donnèrent l'exemple de la révolte aux peuples sujets de Ninive, qu'ils recouvrèrent leur indépendance, et qu'ensuite les autres nations les imitèrent [2]. Quelle erreur y a-t-il en cela? Il y a erreur dans l'interprétation d'Hérodote, il n'y a pas erreur grave dans Hérodote lui-même.

L'étude des inscriptions nous a révélé qu'à partir de Sennachérib l'empire assyrien perdit du terrain au nord et à l'est. Les succès de Sennachérib et d'Asarhaddon en Médie impliquent seulement la soumission momentanée d'un certain nombre de cantons. Or, étant donné que l'empire mède prit fin en 549 et qu'il dura cent cinquante ans [3], on voit que le travail d'organisation nationale attribué à Déjocès a commencé vers l'année 700, sous le règne de Sennachérib. D'un autre côté, les inscriptions assyriennes montrent qu'en général Sennachérib, Asarhaddon et Ashurbanipal furent plutôt occupés à réprimer des révoltes qu'à conquérir de nouvelles provinces. L'occupation de l'Égypte durant cinq ou six ans modifie peu l'aspect général de cette période. Hérodote considère la défection des nations sujettes de Ninive comme accomplie à la fin du règne de Phraorte, deuxième roi de Médie [4].

Le tableau raccourci de l'histoire des Assyriens tracé par Hérodote pèche néanmoins en quelques endroits. Hérodote prétend que durant une certaine période, l'empire de Ninive fut agité par des révoltes continuelles qui réduisirent enfin l'Assyrie à ses propres limites, et cela est vrai; il s'est imaginé

[1] II, 141.

[2] M. Max Duncker aussi a mal interprété Hérodote. Voir *Geschichte des Alterthums*, 5e éd., t. IV, pp. 213-216.

[3] La date de 549 est établie plus loin. La durée du royaume médique, suivant Hérodote, s'obtient en additionnant les années du règne de Déjocès, Phraorte, Cyaxare, Astyage, 53 + 22 + 40 + 35. Ces chiffres ne peuvent pas être pris à la lettre, comme on le verra.

[4] I, 102.

que dans le mode d'existence il y avait eu une différence essentielle entre le dernier siècle de l'empire assyrien et les précédents, et en cela il s'est trompé. Depuis Teglatphalasar Ier jusqu'à Ashurbanipal, l'empire d'Assyrie se refait sans cesse. Seulement, et ceci est à la décharge d'Hérodote, sous les derniers rois les révoltes, plus intenses, prirent parfois des proportions gigantesques, qui frappèrent l'imagination des peuples. Hérodote a commis une autre erreur en attribuant aux Mèdes l'initiative de la défection. Les inscriptions assyriennes sous-entendent plutôt que les difficultés créées sans cesse aux rois de Ninive par les Chaldéens et les Élamites permirent aux Mèdes de s'affranchir, de fonder leur nationalité, et de développer leur puissance. Mais on conçoit que les Mèdes, ayant plus que les autres peuples bénéficié de tant de soulèvements, s'en arrogeassent le principal honneur.

Le jour favorable sous lequel les Mèdes apparaissent dans Hérodote, montre bien qu'il a puisé à leur source ; il découvre le point de vue sous lequel on appréciera avec le plus de justesse les traditions conservées dans son histoire.

On a cru qu'Hérodote supprimait l'empire d'Assyrie vers l'année 700, ou même quelques années plus tôt, à cause de ces mots :

« Tous les peuples du continent (asiatique) s'étant affranchis, ils retom-
» bèrent dans la servitude de la manière que voici : Il se rencontra chez les
» Mèdes un homme habile, Déjocès, fils de Phraorte, etc. »

Mais ce passage a été mal interprété. Hérodote, qui aime à reprendre les choses *ab ovo*, cherche les origines de son second empire asiatique bien avant le temps où *tous* les peuples de l'Asie, ayant secoué le joug de l'Assyrie, jouissaient de leur liberté. On en sera moins surpris si l'on remarque que dans Hérodote l'histoire des Mèdes elle-même est un préambule de celle de Cyrus [1].

A tout prendre, Hérodote parle en termes assez justes de l'empire d'Assyrie et il se montre en ce point fort supérieur aux autres Grecs. Eschyle, par exemple, ne connaît en fait d'empire asiatique que l'empire des Mèdes, qu'il ne distingue en aucune façon de celui des Perses. L'autorité qu'on lui a

[1] Hérodote le dit expressément, I, 95.

accordée en pareille matière au détriment d'Hérodote, nous engage à citer l'échantillon d'histoire orientale qu'il a insérée dans les *Perses*.

Dans cette tragédie d'Eschyle, l'ombre de Darius évoquée par les enchantements de son épouse Atossa, déplore la folie de Xerxès, cause de si grands malheurs. Elle oppose à la conduite du jeune monarque celle de ses prédécesseurs, parmi lesquels elle compte les rois mèdes :

« (Les flatteurs de Xerxès) ont donc causé un désastre immense, à » jamais célèbre, tel que cette ville de Suse n'en a pas encore essuyé d'aussi » ruineux, depuis que le grand Jupiter a accordé à un chef unique l'honneur » de diriger de son sceptre la féconde Asie tout entière. Un Mède le pre- » mier fut le guide du peuple. Son fils après lui s'acquitta du même emploi ; » car l'intelligence servit de gouvernail à son cœur. Le troisième ensuite, » Cyrus, mortel fortuné, procura durant son règne la paix à tous ses amis. » Il acquit le peuple des Lydiens et celui des Phrygiens, et réduisit de force » toute l'Ionie. Le Ciel ne le prit pas en haine, parce qu'il était sage. Le » fils de Cyrus fut le quatrième modérateur du peuple. En cinquième lieu » régna Mardus, honte de la patrie et du trône antique. Le noble Arta- » phrénès le tua par ruse dans sa demeure, à l'aide d'amis voués à cette » œuvre. Le sixième roi fut Maraphis, et le septième Artaphrénès. Et moi » aussi, j'ai obtenu le lot que je voulais [1]. »

La tirade d'Eschyle renferme les plus graves erreurs. Le poëte suppose que Suse a été la capitale de l'empire mède ; — que les princes mèdes ont été les premiers grands rois en Asie ; — que le règne d'Astyage a été constamment heureux. Il aurait parlé autrement de ce monarque, s'il avait connu comme Hérodote la triste fin d'Astyage trahi par ses propres soldats [2]. Eschyle a de plus une idée incomplète des exploits de Cyrus. Le but du poëte exigeait la mention de la conquête de Babylone. S'il l'omet, c'est qu'il l'ignore. Ce n'est pas tout. Il donne à Artaphrénès et enlève à Darius le rôle principal dans la conspiration ourdie contre le faux Smerdis. Enfin entre le faux Smerdis et Darius, fils d'Hystaspe, il place deux rois imaginaires

[1] Vers 759-779.

[2] Hérodot a été confirmé en ce point par les monuments babyloniens. Cf. Floigl, *Cyrus und Herodot*, p. 95.

Maraphis et Artaphrénès. On a suspecté et même on a décidément rejeté le vers qui contient cette grossière erreur; mais c'est à tort, car le reste du morceau ne justifie pas un procédé si favorable à Eschyle, et le retranchement du vers brise la suite naturelle des idées. Dans l'hypothèse d'une interpolation, Darius ayant flétri Mardus, dirait immédiatement après : *Et moi aussi je suis né sous un astre propice.* Au surplus, Eschyle, en disant qu'un roi mède commanda le premier à l'Asie entière, n'exclut pas l'existence de rois antérieurs en Médie. Ce n'était pas pour lui le lieu d'en parler. Cependant M. Georges Rawlinson est bien près de sacrifier les deux premiers rois mèdes d'Hérodote, qui en compte quatre, à l'autorité prépondérante d'Eschyle qui, dit-il, n'en connaît que deux [1].

Il est vrai que l'histoire de Déjocès, se frayant un chemin à la royauté en Médie de la manière que raconte Hérodote, a excité la défiance d'autres critiques. M. Grote a dit, et MM. G. Rawlinson et Maspero ont répété après lui, que Déjocès avait trop les allures d'un tyran grec; que le fait raconté par Hérodote portait évidemment le cachet d'une fable hellénique [2].

L'accusation est grave, mais avant de discuter une assertion si compromettante pour notre unique source classique, nous donnons la parole à Hérodote, afin de laisser le lecteur un moment à ses propres impressions.

« Il se rencontra chez les Mèdes un homme habile, Déjocès, fils de
» Phraorte. Cet homme épris du pouvoir fit ceci. Les Mèdes étant groupés
» par cantons, Déjocès, déjà distingué dans le sien, s'adonna avec zèle et
» par calcul à la pratique de la justice. Il faisait cela lorsque tout le pays
» mède était dans l'anarchie, sachant bien que l'injuste était hostile au juste [3].
» Les Mèdes du même canton, témoins de sa conduite, le prenaient pour

[1] *Herodotus*, 3e éd., t. I, pp. 395 et 396. — Déjocès (forme originale supposée *Dahak* = *mordant*) serait, d'après M. G. Rawlinson, un dédoublement d'Astyage (forme originale *Azdahaka* = *le serpent qui mord*, d'après Moïse de Khorène, I, 29)!... On a vu dans notre livre premier le danger de ces jeux de mots, auxquels il faut décidément renoncer.

[2] Cf. Grote, *Histoire de la Grèce* (trad. française par De Sadous), t. IV, pp. 304, 305; G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, 2e éd., t. II, p. 382; Maspero, *Hist. anc. des peuples de l'Orient*, pp. 460-463.

[3] C'est-à-dire suivant M. Stein : *bien qu'il sût que les hommes justes sont en proie aux attaques des hommes injustes.*

» leur juge [1], et lui naturellement, comme il ambitionnait l'autorité, se
» montrait droit et intègre. Cette manière de faire lui valait de grands
» éloges de la part de ses concitoyens, à tel point que les habitants des
» autres cantons, jusque-là victimes d'arrêts iniques, apprenant que Déjocès
» rendait exactement la justice, s'empressaient de venir chez lui pour plaider
» eux-mêmes en sa présence. Il finit par être leur unique arbitre.

» Comme on s'adressait à lui de plus en plus à cause de l'équité qu'on
» remarquait dans ses jugements, Déjocès, voyant que tout reposait sur lui,
» ne voulut plus siéger à l'endroit où il avait eu jusque-là son tribunal; il
» refusa de remplir désormais l'office d'arbitre, sous prétexte qu'il lui était
» peu utile de négliger ses affaires pour juger les procès d'autrui tout le
» jour. Le brigandage et l'anarchie recommençant de plus belle dans les
» cantons, les Mèdes se réunirent en assemblée et délibérèrent sur la situa-
» tion. Je me figure que les amis de Déjocès tinrent des propos de cette
» sorte : — Non, dans l'état actuel, le pays n'est plus un séjour tolérable pour
» nous. Allons, créons-nous un roi. Alors le pays sera bien gouverné; nous
» vaquerons à nos occupations et nous ne périrons point par l'anarchie. —
» Sur de pareils discours, ils se décident à prendre un roi.

» Procédant aussitôt à l'élection, tous mettent en avant avec force éloges
» le nom de Déjocès, si bien qu'ils l'agréent pour leur roi. »

Tel est le moyen dont se servit l'ambition de Déjocès. Est-ce là une invention de l'esprit grec? On le prouvera difficilement. Aristote prête aux tyrans grecs, dont il connaît bien l'histoire, des procédés fort différents. Les tyrans, dit-il, furent des généraux démagogues qui trompèrent les peuples par leurs discours, et abusèrent des forces dont ils disposaient pour les asservir. Deux causes principales donnèrent naissance aux tyrannies : la grande puissance accordée à certains magistrats, l'indifférence du peuple en matière politique dans des états petits et pauvres. *Tous les tyrans*, ajoute

[1] Δικαστὴν μὲν ἑωυτῶν αἱρεόντο, *le choisirent pour juge* (Larcher), *chose him to be the arbiter of all their disputes* (G. Rawlinson). Ces traductions paraissent manquer d'exactitude. Déjocès ne fut pas institué juge permanent; on le *prenait* à l'occasion pour arbitre. On le voit par la conduite des Mèdes des autres cantons. Il y a des traces de l'anarchie qui régnait en Médie dans les extraits des inscriptions d'Asarhaddon cités plus haut.

Aristote, *s'élevaient par le même moyen : ils gagnaient la confiance du peuple en excitant à la haine contre les riches* [1]. Le chapitre d'Aristote où l'on trouve ces renseignements n'inspirerait à personne l'idée du personnage de Déjocès.

Cette pensée que la justice fidèlement pratiquée grouperait les gens de bien autour de lui malgré le mauvais vouloir des hommes iniques, et la crainte (exprimée dans un passage suivant) que le prestige d'une noblesse plus grande que la sienne ne nuise à son autorité, mettent un abîme entre Déjocès et les tyrans grecs [2].

L'état politique des Mèdes primitifs, tel qu'Hérodote le décrit, a été reconnu dans les monuments assyriens étudiés plus haut; et un travail d'unification du genre de celui qu'il attribue à Déjocès, a dû accompagner la fondation de la monarchie.

Reprenons le récit d'Hérodote :

« Déjocès (élu roi) ordonne aux Mèdes de lui construire une demeure en » rapport avec la dignité royale et de lui fournir l'appui d'une garde. Les » Mèdes s'exécutent. Ils lui élèvent un vaste palais avec fortifications, à » l'endroit qu'il indiqua, et lui accordent de se choisir des gardes parmi » tous les Mèdes. Maître du pouvoir, Déjocès força les Mèdes à bâtir une » forteresse et à l'embellir de manière qu'ils s'inquiétassent moins des » autres places. Les Mèdes obéissant toujours, il bâtit la grande forteresse » appelée maintenant Agbatane (Ἀγβάτανα), système d'enceintes renfermées » l'une dans l'autre, et ménagées de telle sorte qu'une enceinte dépasse la » précédente de la hauteur des créneaux seulement. La pente du terrain » favorise probablement [3] cette disposition que l'art compléta. Quant aux » enceintes, elles sont en tout au nombre de sept, et la dernière renferme le » palais royal avec les trésors. La plus considérable d'entre elles égale à » peu près le pourtour d'Athènes. »

[1] *Politique*, V, 5. Cf. Schoemann, *Griechische Alterthümer*, 3e éd., t. I, pp. 169-174.

[2] Les tyrans grecs furent souvent des nobles, mais ce n'était pas *comme tels* qu'ils se présentaient au peuple.

[3] Τὸ μὲν κού τι καὶ τὸ χωρίον συμμαχέει κολωνὸς ἐών. — Κου *wirkt wie ein Optativ mit* ἄν; *es soll nur eine Meinung oder Vermuthung ausgesprochen werden* (Stein).

» Les créneaux de la première enceinte sont peints en blanc; ceux de la » seconde, en noir; ceux de la troisième, en pourpre; ceux de la quatrième, » en bleu; ceux de la cinquième, en vermeil. Les créneaux de toutes les » enceintes sont ainsi ornés de couleurs. Des deux dernières enceintes, » l'une a les créneaux argentés, l'autre a les créneaux dorés.

» Telle est la forteresse que se bâtit Déjocès et dont il entoura sa demeure. » Il ordonna au peuple de s'établir autour (du palais royal) dans la forte- » resse. »

Hérodote s'exprime de façon à faire entendre qu'il n'a pas vu Ecbatane. Il ne se figure pas nettement le site de cette capitale.

La description d'Ecbatane qui se lit dans Polybe est assez différente de celle d'Hérodote, et comme les Grecs postérieurs à Alexandre avaient à leur disposition pour l'étude d'un pareil sujet plus de sources qu'un écrivain du Ve siècle, Polybe mérite d'être entendu :

« Ecbatane, située dans la chaîne de montagnes voisine de l'Oronte, est » dépourvue de remparts, mais possède une acropole artificielle admirable- » ment fortifiée. Sous l'acropole se trouve le palais royal, dont il n'est aisé » ni de parler en détail ni de ne rien dire. Si la ville en question fournit » une belle matière aux auteurs qui aiment les récits à grand effet, qui se » plaisent à amplifier et à exagérer certaines choses, elle cause de l'embarras » et de la difficulté aux écrivains qui procèdent avec circonspection quand » ils ont à surprendre l'opinion commune. Bref, le palais royal est très vaste; » il a près de sept stades de pourtour. Il était orné partout avec une magni- » ficence qui donnait une haute idée de la richesse de ses fondateurs. Aucune » partie de la boiserie qui était tout entière en cèdre et en cyprès, n'avait » été laissée à nu : les poutres, les lambris, les colonnes des portiques et » des péristyles, étaient revêtus de lames d'argent et d'or, les tuiles étaient » toutes d'argent. La majeure partie de ces richesses fut enlevée à l'arrivée » d'Alexandre et des Macédoniens; le reste le fut sous le gouvernement » d'Antigone et de Seleucus Nicanor. Néanmoins, lorsque Antiochus y vint, » dans le temple dit d'Éné, les colonnes étaient encore revêtues d'or, et des » tuiles d'argent en assez grand nombre s'y trouvaient déposées. Il restait » encore quelques briques d'or, et des briques d'argent en quantité plus

» considérable. Ce fut avec tout ce métal qu'on frappa la monnaie à l'effigie » du roi, un peu moins de quatre mille talents [1]. »

Les deux descriptions, qui témoignent l'une et l'autre d'une richesse et d'une splendeur merveilleuse, ne se concilient pas sans peine.

Il est à croire que le palais royal dont parle Polybe était protégé par la citadelle et qu'il en faisait en quelque sorte partie. Ce point s'accorderait ainsi tant bien que mal avec la description d'Hérodote. Nous sommes porté à interpréter Polybe de la sorte, parce que les fortifications d'Ecbatane devaient protéger tant de richesses attachées au palais.

M. Georges Rawlinson pense que de tout temps Ecbatane fut dans l'état décrit par Polybe, et que les Mèdes, comme les Perses leurs successeurs, laissaient leurs villes ouvertes, se contentant de bâtir des citadelles [2]. Mais il semble que l'induction soit d'une légitimité douteuse. Les Perses maîtres de l'Asie se passaient sans difficulté de villes entourées de remparts; des citadelles jetées çà et là leur suffisaient pour maintenir dans le devoir des nations désarmées. Les Mèdes étaient dans d'autres conditions. S'élevant en face de Ninive, leur capitale était exposée à la dévastation, si elle ne s'entourait de fortifications puissantes [3]. Aussi le livre de Judith, dont la haute valeur sera démontrée, affirme que la ville d'Ecbatane était entourée de remparts. Darius, qui détruisit les remparts de Babylone pour la punir de sa révolte, traita vraisemblablement Ecbatane de la même manière. La description d'Hérodote et celle de Judith d'une part, et la description de Polybe de l'autre, se rapportent peut-être à des états différents. La citadelle de Polybe serait un reste d'anciennes fortifications plus développées.

[1] Polybe, X, xxvii (éd. Didot, p. 461).

[2] *The five great Monarchies*, 2e éd., t. II, p. 268.

[3] Les mots d'Hérodote τὸν δὲ ἄλλον δῆμον πέριξ ἐκέλευε τὸ τεῖχος οἰκέειν, signifient : *il ordonna au reste du peuple d'habiter à l'entour, et à l'extérieur des enceintes*, ou bien : *il ordonna au peuple d'occuper la forteresse autour* (*du palais*), selon qu'on fait πέριξ préposition ou adverbe.

La grammaire, le contexte et la destination naturelle de la forteresse d'Ecbatane nous inclinent vers la seconde interprétation. Malgré de longues recherches, nous n'avons pas trouvé dans Hérodote un seul exemple de πέριξ préposition ainsi séparé du nom qu'il régit; il précède ou suit immédiatement son complément. Dans le seul exemple qu'Hérodote (V, 115) offre encore de la construction que nous avons ici, πέριξ ὑπορύσσοντες τὸ τεῖχος, πέριξ est adverbe. — Déjocès intéresse les Mèdes à la construction d'Ecbatane; il leur ordonne de construire avec soin

Le vrai nom d'Ecbatane *Hangmatana* révélé par les inscriptions des rois de Perse a justifié l'opinion qui identifie *Ecbatane*, ou *Agbatane* (Hérodote), à la ville moderne d'*Hamadan*, située au pied du mont *Elvend*, l'Ὀρόντης de Polybe. Cette situation d'Ecbatane est indiquée par Strabon qui rapporte que les rois de Perse, se rendant d'Ecbatane à Babylone, traversaient les montagnes des Cosséens situées au nord de la Susiane, et confinant à la Babylonie entendue dans le sens des géographes classiques [1].

Sir H. Rawlinson a imaginé deux Ecbatane, l'une, celle d'Hérodote, située dans l'Atropatène au sud du lac Ouroumia, là où fut plus tard Gazaca; l'autre identique à la ville d'Hamadan [2]. Mais l'opinion du savant anglais a été si bien réfutée par M. Quatremère [3], que M. Georges Rawlinson, malgré sa déférence habituelle aux vues de son illustre frère, l'a proposée avec une réserve extrême [4]. Contentons-nous de dire ici que l'existence de deux Ecbatane a été ignorée de tant de géographes et d'historiens grecs bien informés, qu'elle suppose la véracité de Ctésias jusque dans le détail de son histoire, et qu'elle s'appuie uniquement sur un texte de Moïse de Khorène très douteux quant au sens [5].

(ποιήσασθαι) une ville unique et de la bâtir de manière qu'ils la préfèrent aux autres places. Or, pour Hérodote la ville consiste dans les enceintes décrites. Donc si Hérodote dit que Déjocès construisit la forteresse *pour lui*, cela ne veut pas dire *à l'exclusion de ses sujets*. Déjocès a construit Ecbatane pour lui, dans la pensée d'Hérodote, en ce sens qu'elle doit donner du relief à son autorité et diminuer le prestige de la vieille aristocratie qui domine dans les autres villes. (Comparez 98 et 99). Dans la phrase : Ταῦτα μὲν δὴ ὁ Δηιόκης ἑωυτῷ τε ἐτείχεε καὶ περὶ τὰ ἑωυτοῦ ὀκία, τὸν δὲ ἄλλον δῆμον πέριξ ἐκέλευε τὸ τεῖχος οἰκέειν, l'opposition exprimée consiste en ce que Déjocès occupe le centre de la forteresse, et le peuple les intervalles des enceintes et l'enceinte la plus intérieure autour du palais. — Enfin ce qui devait attirer les Mèdes à Ecbatane, c'était apparemment la sécurité qu'ils trouvaient pour leurs personnes et leurs biens derrière ses remparts.

[1] Strabon, XI, XIII, 6; Ptolémée, VI, VI, 5.

[2] *Journal of the Geographical Society*, t. X, pp 65-158.

[3] *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XIX, 1re partie, pp. 419-456.

[4] *The five great Monarchies*, 2e éd, t. II, p. 269, note 9.

[5] Moïse de Khorène dit : *Tiridate fortifia la seconde Ecbatane, cette ville entourée de sept enceintes*. La seconde Ecbatane ne serait-elle pas la nouvelle Ecbatane rebâtie à la place de l'ancienne? Ou bien Moïse de Khorène aurait-il songé à une Ecbatane de Syrie dont parle Hérodote, III, 62, 64? — Nous goûtons peu le procédé de M. Quatremère (p. 435) qui modifie le texte de manière à traduire : *il fortifia une seconde fois*. Moïse de Khorène place son Ecbatane *dans les contrées septentrionales de la Perse* et cela s'applique assez bien à Hamadan, puisque la Médie, comme l'observe M. Quatremère (p. 443), formait la partie septentrionale de la monarchie des Perses.

Après la construction d'Ecbatane, Déjocès s'appliqua à effacer le souvenir de son élévation récente, et à frapper l'esprit du peuple en se tenant à une grande distance de ses sujets, et en leur inspirant un profond respect pour sa personne. Il se déroba aux regards et gouverna du fond de son palais. Il décida que le moins de monde possible serait admis auprès de lui, et que les affaires seraient traitées par l'intermédiaire de ses officiers. Il défendit de rire et de cracher en sa présence, inculquant principalement à tous la suprême inconvenance du dernier point. « Il s'entoura de ce mystère de » peur qu'en le voyant des hommes de son âge, élevés avec lui, et ne le lui » cédant ni en noblesse ni en bravoure, ne conçussent du dépit et ne » formassent des desseins hostiles. Il voulait en demeurant invisible passer » à leurs yeux pour un être d'une espèce différente [1]. »

Les Mèdes attribuèrent à Déjocès la première idée d'un cérémonial si nouveau pour eux [2].

Déjocès chercha aussi à maintenir son prestige par l'observation exacte de la justice, qui avait été le principe de son élévation.

« Ayant tout réglé de la sorte et s'étant affermi au pouvoir, il veillait à » l'observation rigoureuse de la justice. On lui envoyait dans son palais » l'exposé des causes par écrit, et il le renvoyait avec sa décision. Telle était » sa conduite relativement aux procès. Conformément à une autre règle » qu'il s'était tracée, s'il apprenait qu'il s'était commis quelque méfait, il » appelait le coupable et le punissait en raison du délit particulier. Il avait » des surveillants et des espions par tout le pays qu'il gouvernait. »

Ainsi se serait opéré l'établissement de la royauté en Médie. Il y a du mythe dans le portrait qu'Hérodote a tracé de Déjocès. Un homme si original a fait une profonde impression sur un peuple encore dans l'enfance, et la renommée n'aura pas manqué d'accentuer fortement ses traits. Mais laissant à d'autres le soin de démêler en lui le mythe et la réalité, nous pensons avec M. Spiegel, qui a jugé fort sainement Hérodote en ceci [3], que le personnage de Déjocès est vrai dans ses grandes lignes. Nous le croyons à cause de son

[1] Hérodote, I, 99.
[2] I, 100.
[3] *Éranische Alterthumskunde*, t. II, pp. 250, 251.

originalité et *de l'absence d'éléments grecs dans son caractère;* nous le croyons encore, parce que son rôle d'organisateur a dû précéder le développement de l'empire médique. Prétendre comme M. Duncker [1] que les fonctions judiciaires remplies avec tant de succès par Déjocès dans l'état de société décrit par Hérodote constitue une impossibilité, c'est juger d'une société primitive dont on ignore les conditions intimes d'après ce qui se passe dans les sociétés en proie aux raffinements de la civilisation. Par quelles analogies, en effet, jugerait-on de la force de certains principes et de certains points d'honneur chez les Mèdes au VIIIe et au VIIe siècle avant Jésus-Christ? On trouverait des éléments d'induction assez sûrs dans les mœurs des anciens Perses, si elles étaient mieux connues. Le peu qu'on en a dit est favorable au Déjocès d'Hérodote. A en juger par la Cyropédie [2], l'office de juge ou d'arbitre était une grande affaire pour les Perses de distinction, qui s'y exerçaient dès l'enfance. On acquérait sans doute un crédit spécial en y excellant. Le trait conservé par Xénophon indique au moins des coutumes originales et assez étrangères à nos idées. D'ailleurs les vues ambitieuses de Déjocès ont été favorisées, suivant la remarque fort judicieuse de M. Spiegel [3], par le besoin qu'éprouvaient les Mèdes de s'unir contre les Assyriens.

Que ne dit-on pour affaiblir le crédit d'Hérodote! Des prétendants au trône en Médie et en Sagartie sous Darius Ier se vantent-ils d'être de la famille de Cyaxare [4], cela tend à prouver que le roi Déjocès est imaginaire. Comme si des prétentions analogues appuyées jadis sur le titre de Carlovingien prouvaient qu'il n'y a pas eu de roi Pepin.

L'autorité de Déjocès, au dire d'Hérodote, s'exerça sur les Mèdes seuls :

« Déjocès réunit sous son pouvoir la seule nation des Mèdes, qui com-
» prend les tribus suivantes : les Buses, les Parétacènes, les Struchates, les
» Arizantes, les Budiens, les Mages. »

Nous avons étudié ce passage à la fin du livre consacré à l'ethnographie

[1] *Geschichte des Alterthums.*, 4e éd., t. IV, p. 214.

[2] I, II, 6, 7; III, 16, 17.

[3] *Loc. cit.*

[4] *Inscription de Béhistoun,* texte perse, II, 14, 15, 79-81. Cf. Spiegel, *Altpersische Keilinschr.*, pp. 14, 15, 20, 21.

des Mèdes [1], et nous avons démontré qu'il y est question d'un développement territorial du royaume de Médie sous son fondateur.

Déjocès avait créé une monarchie puissante; il avait réuni sous son sceptre tous les peuples de la Médie au sens d'Hérodote, c'est-à-dire, outre les Mèdes proprement dits (les Mèdes des inscriptions assyriennes), une foule de tribus situées au nord et au nord-ouest, jusqu'à une faible distance du Caucase et de la mer Noire. Cette grande extension de la Médie dans la direction que nous signalons ressort de plusieurs données d'Hérodote. D'après lui, la Médie n'est séparée de la Colchide que par le pays des Saspires, et le pays des Saspires était peu considérable. Aussi observe-t-il que les Scythes, lorsqu'ils envahirent les états de Cyaxare, firent un grand détour, en longeant le Caucase au nord de manière à pénétrer dans la Médie à peu distance de la mer Caspienne, au lieu de passer de la Colchide dans le pays des Saspires et de là en Médie. Nous savons déjà qu'Hérodote fait de la Matiène (versant occidental et sommet du Zagros jusqu'au Gyndès) un pays distinct de la Médie. La Médie telle qu'il l'entend est moins riche que celle de Polybe, qui comprend les plus fertiles vallées du Zagros, et se rapporte à une géographie plus récente [2].

[1] Pages 54, 55.

[2] Hérodote, I, 104, 110; IV, 37. — Polybe, l. V, 44. Polybe délimite comme suit la Médie : « Du côté de l'aurore et de l'orient elle est bornée par les plaines du désert qui s'étend entre » la Perse et la Parthie; elle commande les Portes dites Caspiennes qu'elle a en sa possession; » elle confine aux montagnes des Tapyres, qui s'élèvent à peu de distance de la mer Hyrca- » nienne. Dans sa partie méridionale, elle touche à la *Mésopotamie* et à l'Apolloniatide; elle » longe la Perse, se couvrant de ce côté par le Zagros. Cette montagne qui s'élève jusqu'à la » hauteur de cent stades, forme dans le labyrinthe de ses lignes, ici des plaines fermées, » là des vallées allongées, habitées par les Cosséens, les Carchiens et d'autres peuplades qui » passent pour rendre des services extraordinaires à la guerre. Du côté de l'occident, la Médie » est bornée par le peuple connu sous le nom de Satrapiens, lequel confine aux nations rive- » raines de l'Euxin. Du côté qui regarde le nord, elle a pour limitrophes les Elyméens (*sic*), » les Aniaraces, les Cadusiens et les Matiens. »

Ptolémée place aussi des Elyméens au nord de la Médie (VI, II, 6). — Hérodote étend le pays des Mèdes jusqu'à l'Araxe (I, 202). — Cf. Knobel, *Die Völkertafel der Genesis*, pp. 139, 140.

« En fait de céréales et de bétail, dit encore Polybe, la Médie est d'une richesse incalculable; » elle l'emporte sur toutes les provinces de l'Asie par le nombre et par la qualité tant de ses » hommes que de ses chevaux. » La Médie primitive ne mérite pas cet éloge sans restriction. Il peut s'appliquer à la région où se trouve aujourd'hui Hamadan; et cette circonstance justifie

La fusion de tant de peuples fut rapide et définitive. Les Mèdes, dans le sens étendu que les classiques attachent à leur nom, figurent toujours comme un corps parfaitement homogène, qui n'a pu se former en si peu de temps que de races étroitement unies par le sang et par la langue [1].

Deux causes concoururent donc à la prompte formation du royaume de Médie : la nécessité de s'unir contre les Assyriens, et l'habileté de Déjocès qui fit comprendre aux Mèdes les avantages d'un gouvernement fort, établi sur des principes d'ordre et de justice. En face d'un grand peuple ainsi créé, la nation assyrienne, usée par des siècles de lutte, et composée alors des éléments les plus disparates, devait nécessairement succomber [2].

II. — Invasion de la Médie par les Assyriens a la fin du règne de Déjocès.

Le règne de Déjocès se termina par une catastrophe qu'Hérodote a ignorée, mais dont le souvenir a été conservé par un écrivain juif.

L'évènement dont nous parlons fait suite à ceux que nous avons étudiés dans les inscriptions d'Ashurbanipal.

Ce prince raconte ses guerres dans l'ordre chronologique sans en préciser la durée, de sorte qu'on ne sait au juste en quelle année se termina celle qui fut suivie de la chute d'Élam. Il est possible toutefois de déterminer approximativement cette date par la durée du règne de Samulshumukin à Babylone. D'après le canon de Ptolémée [3], Samulshumukin a régné vingt ans ; et

aussi l'identification d'*Ecbatane* ou *Agbatane*, perse *Hangmatana*, avec *Hamadan*. Le choix que Déjocès fit d'un emplacement si avantageux, est très conforme à l'habileté qui se manifeste dans toute sa conduite. Cf. Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, t. I, p. 103.

[1] Les inscriptions assyriennes font mention d'un prince du pays de Manna (contemporain de Sargon), qui portait le nom de *Dayaukku*, ressemblant d'une manière frappante à celui de Déjocès, Δηιόκης. L'identification des deux personnages, proposée par M. Lenormant (*Lettres assyriologiques*, t I, pp. 55 et suiv.), est à bon droit rejetée par M. Georges Rawlinson (*The five great Monarchies*, 2e éd., t. II, p. 383, note 7). Mais l'identité des noms, généralement admise, prouve des affinités entre les Manniens et les Mèdes.

[2] Nous traitons ce point dans le chapitre suivant.

[3] On admet généralement l'identité de Samulshumukin, du Σαοσδουχίνος de Ptolémée, et du Sammughes des fragments de Bérose.

d'après les documents assyriens, la conquête d'Élam est postérieure à sa mort. De plus, son avènement a coïncidé, selon toute probabilité, avec celui d'Ashurbanipal qui le fit roi de Babylone pour obéir à la volonté de son prédécesseur Asarhaddon [1]. Avec ces données, on conçoit difficilement qu'Ashurbanipal en ait fini avec Élam avant sa vingt-cinquième année de règne. Car entre la mort de Samulshumukin et la capture d'Ummanaldas, roi d'Élam, Ashurbanipal fit encore trois expéditions, deux en Élam et une en Arabie. D'un autre côté, les trois dernières campagnes rapportées sur les cylindres se rattachent à la guerre contre Samulshumukin, et ont dû la suivre de près. Ainsi, le règne d'Ashurbanipal ayant commencé en 667, l'année 643 serait approximativement le terme auquel nous mènent les inscriptions laissées par ce monarque [2].

Nous savons qu'Ashurbanipal vit un moment tout son empire soulevé par Samulshumukin ; qu'à la date de la rédaction de ses prismes, la Babylonie et la Chaldée ainsi que les tribus arabes et quelques tribus syriennes sont de nouveau soumises; mais que les peuples de la Méditerranée, ceux du Nil, et les peuples septentrionaux compris sous la dénomination collective de Guti ou Quti, avec lesquels Samulshumukin avait concerté sa révolte, n'ont pas été remis sous l'obéissance.

Si donc quelque découverte mettait au jour des inscriptions d'Ashurbanipal complétant les documents connus jusqu'ici, elles raconteraient, en cas de victoire, des guerres entreprises pour relever le prestige d'Assur du côté de la Médie, sur le cours supérieur de l'Euphrate, sur les bords de la Méditerranée, et dans la vallée du Nil.

La pénurie de monuments assyriens pour cette période est très significative, vu la multitude d'inscriptions qu'a laissée Ashurbanipal. C'est comme un morne silence qui présage la suprême calamité de Ninive.

Cependant la disette d'inscriptions assyriennes à une époque si intéressante

[1] Ashurbanipal raconte qu'il éleva son frère à la dignité royale à Babylone et qu'il lui donna en fait de soldats, de villes et de terres *plus que leur père Asarhaddon n'avait déterminé*. Cela se lit en toutes lettres sur le cylindre de Rassam, col. III, l. 73.

[2] Cette date ne concorde pas exactement avec la chronologie d'Hérodote; mais nous verrons dans le chapitre qui suit, que la chronologie d'Hérodote n'est qu'approximative.

est compensée par un livre auquel il faut attacher le plus grand prix, malgré le dédain dont il a été l'objet. Nous parlons du livre Judith, livre riche entre tous, riche surtout en renseignements sur les débuts de l'empire mède et sur la décadence de l'empire assyrien [1].

L'authenticité des faits d'histoire médique rapportés dans le livre de Judith repose sur le crédit que mérite le document dans lequel ils sont consignés. Nous devons, par conséquent, entrer dans quelques détails à ce sujet.

Le texte original du livre de Judith qui fut écrit en hébreu [2], n'existe plus. On en possède à présent un texte grec [3], un texte syriaque et un texte latin. Le texte syriaque n'a d'importance que pour la critique du texte grec dont il dérive. Le texte grec ne se trouva pas à la disposition de saint Jérôme lorsqu'il traduisit le livre de Judith en latin, ou, ce qui est plus croyable, il ne lui inspira aucune confiance. Il fit sa traduction sur un texte chaldéen qui existait encore de son temps, et qu'il considéra comme l'original. Cependant les manuscrits à l'usage du docte solitaire étaient remplis de fautes, et la version latine qu'il en tira paraît bien inférieure à la version grecque, que nous citons toujours ici. Saint Jérôme ne rendit en sa langue que ce qu'il crut lire avec certitude dans le chaldéen; il ne consacra aussi que fort peu de temps à un travail qu'il entreprit forcé par l'importunité de ses amis [4]. Voilà

[1] Des analogies entre le livre de Judith et les inscriptions d'Ashurbanipal ont été relevées par M. Robiou dans un mémoire lu à l'Académie des Inscriptions et publié dans la *Revue archéologique*, t. VII (1875), pp. 23 sq., et 80 sq., sous le titre : *Deux questions de chronologie et d'histoire éclaircies par les annales d'Assurbanipal*. M. Robiou place les évènements du livre de Judith dans la période qu'embrassent les inscriptions. Nous croyons qu'il s'est fourvoyé à cause de l'interprétation fautive d'un verset (ch. I, 5) du texte grec de Judith que nous examinons plus bas. Si les rois assyriens suppriment des échecs comme celui de Béthulie, ils ne manquent pas d'enregistrer des victoires éclatantes comme celle qui fut remportée par les Assyriens aux environs d'Ecbatane. L'omission d'un succès pareil serait inexplicable.

[2] Cf. De Wette, *Lehrbuch der histor.-Krit Einleitung in die Kanon. und Apokr. Bücher des A. T.*, 7e éd., pp. 405, 406.

[3] Le texte grec traduit en latin dans la vieille *Itala* diffère peu du texte des Septante.

[4] Acquievi postulationi vestrae, imo exactioni : et sepositis occupationibus quibus vehementer arctabar, huic (libro) unam lucubratiunculam dedi, magis sensum e sensu, quam ex verbo verbum transferens. Multorum codicum varietatem vitiosissimam amputavi : sola ea quae intelligentia integra in verbis chaldæis invenire potui, latinis expressi. *Praef. in librum Judith.* Migne, *Patr. lat.*, t. XXIX, col. 39, 40.

des circonstances dont une critique soigneuse tient compte dans l'appréciation du livre de Judith, et qui réduisent à leur juste valeur quelques difficultés de détail dans un document d'ailleurs rempli de données historiques d'une haute portée. Des difficultés pareilles n'ont pas empêché MM. Oppert, Rawlinson et Schrader de mettre à profit les livres des Rois et le reste de la Bible dans leurs travaux sur l'histoire ancienne de l'Orient.

Le livre de Judith rentre sans difficulté dans l'histoire du peuple hébreu et dans l'histoire générale de l'Orient.

Les faits racontés se passent surtout dans la Palestine du nord, à une époque où le culte national fleurit dans les douze tribus. Le pays entier reconnaît la suprématie religieuse et politique (?) de Jérusalem. La royauté paraît n'exercer aucune action. Toutes les mesures pour résister aux Assyriens sont prises par le grand-prêtre et le conseil des anciens. C'est à la suite d'épreuves cruelles que Juda et Israël sont rentrés dans le droit chemin. La conversion d'Israël date de plusieurs années; Juda sort à peine des calamités qui l'ont ramené à la religion et au culte de ses pères. Les malheurs d'Israël sont indiqués en des termes qui s'appliquent dans leur sens naturel à la grande captivité des dix tribus. Juda vient de subir à son tour une déportation en masse; il a vu Jérusalem aux mains de ses ennemis, le temple saccagé, l'autel et les instruments du sacrifice profanés. Mais ses enfants sont revenus de l'exil; il a recouvré la ville sainte et le temple. Enfin l'invasion décrite dans le livre de Judith est suivie d'une longue période durant laquelle la Palestine n'a plus à redouter les attaques de l'étranger [1]. Voilà ce qui concerne l'histoire des Hébreux.

Tout s'explique assez bien en plaçant l'histoire de Judith dans le règne de Manassès.

En effet, premièrement, le règne de Manassès appartient à une période où les relations entre l'ancien royaume d'Israël et Jérusalem sont telles que les peint l'histoire de cette héroïne. Ezéchias, prédécesseur de Manassès, et Josias qui succède à Manassès après le règne éphémère d'Amon, exercent une véritable autorité sur les dix tribus affaiblies par leur lutte inégale contre

[1] *Judith*, texte grec, IV, 16; V, 18, 19; VIII, 18-20; XVI, 30.

les rois d'Assyrie, et par la perte d'un grand nombre d'habitants réduits en captivité. Au commencement de son règne, on voit Ezéchias attirer au temple de Jérusalem des habitants d'Ephraïm, de Manassès, d'Aser, d'Issachar et de Zabulon. Bientôt après, il va purger de leurs idoles les tribus d'Ephraïm et de Manassès. Les Rois et les Paralipomènes ne disent rien des relations des rois Amon et Manassès avec les tribus septentrionales. Mais Josias agit en maître jusque dans le territoire de Nephtalie. Un pareil état de choses se produisait naturellement. Sans cesse avertis par les prophètes, les enfants d'Abraham avaient pris l'habitude de considérer leurs désastres comme des châtiments du ciel, et l'adversité tournait leurs pensées vers Jéhova. La conversion d'Israël après les grands coups frappés par Salmanasar et Sargon est donc conforme aux lois de son histoire. D'autre part, quand la piété ramenait les Israélites au temple de Salomon, comment les rois de Juda auraient-ils négligé l'occasion de ressaisir des tribus soumises jadis au sceptre de leurs pères? A cette époque, les colonies établies en Samarie par les Assyriens étaient encore faibles; les rois de Ninive étaient souvent occupés ailleurs, et leur main n'atteignait la Palestine qu'à de grands intervalles. Cela étant, la soumission résignée et constante des dix tribus au joug des rois de Ninive serait un phénomène unique dans l'histoire d'Assyrie. Grâce aux mêmes circonstances, le royaume de Juda vit luire quelques beaux jours sous Ezéchias, Josias, et peut-être dans la seconde moitié du règne de Manassès [1].

Deuxièmement, les Paralipomènes mentionnent une captivité de Manassès, emmené à Babylone par les Assyriens, délivré ensuite, et rétabli sur son trône. La captivité du roi, à moins de circonstances exceptionnelles, entraînait celle d'un grand nombre de ses sujets [2].

Nous croyons que le second livre des Rois contient une allusion à la captivité de Manassès. On y raconte que le prophète Isaïe, blâmant Ezéchias de la vanité dont il avait fait preuve lors de la visite des ambassadeurs babyloniens, lui annonça un châtiment terrible :

« Voilà que des jours viennent, dit le prophète, où tout ce qui est dans

[1] II *Rois*, XXIII, 15-9; II *Paralipomènes*, XXX, 1-8; XXXI, 1.
[2] II *Paralipomènes*, XXXIII, 11-13.

» ta maison et tout ce qu'ont amassé tes pères jusqu'aujourd'hui sera emporté
» à Babylone; il ne restera rien, dit Jéhova. Et des enfants qui sortiront de
» toi, que tu engendreras, on en prendra qui seront eunuques dans le palais
» du roi de Babylone. Ezéchias dit à Isaïe : Elle est bonne la parole de
» Dieu que tu as dite, *s'il y a paix constante en mes jours.* »

Le sens le plus naturel du passage est que les malheurs épargnés à Ezéchias sont réservés à la génération qui le suit.

Si Babylone fut assignée comme lieu de captivité à Manassès, c'est comme le remarque M. Halévy, que cette ville était alors une des capitales de l'empire assyrien. Le roi Asarhaddon y résida et y éleva des monuments. Il est vraisemblable que Manassès, captif à Babylone, fut relâché par le vice-roi Samulshumukin, quand celui-ci se ligua contre son frère d'Ashurbanipal avec les peuples de la Méditerranée et du Nil [1].

Troisièmement, le rôle du grand-prêtre à l'exclusion du roi de Juda est conforme aux circonstances. En effet, l'influence du sacerdoce a dû être prépondérante, quand Manassès, dans ses dernières années, suivit les exemples de son père Ezéchias; en outre, dans un moment critique, lorsque le souvenir des impiétés de Manassès était encore récent, l'autorité du grand-prêtre pouvait seule décider les fidèles des dix tribus à faire les sacrifices qu'on leur demandait pour Jérusalem et le temple, auxquels la religion les attachait plus que le patriotisme.

Quatrièmement, en ajoutant quelques années de Manassès à celles d'Amon et de Josias, on trouve une période considérable durant laquelle la Palestine fut respectée par l'étranger. L'histoire ne mentionne aucune invasion à cette époque, et on en trouvera la raison dans l'état général de l'Orient après les évènements retracés dans le livre de Judith [2].

[1] Sur la réalité de la captivité de Manassès, voir Halévy, dans la *Revue des études Juives*, janvier-mars, 1881, pp. 13 et 14; Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 3e éd., t. IV, pp. 245-253.

[2] Pour apprécier la difficulté qui semble naître de la longueur de cette période de paix, remarquons une différence notable entre le texte latin et le texte grec de Judith, XVI, 28, 30. On lit dans le texte latin : *Mansit autem in domo viri sui annos centum quinque..... et defuncta est .... In omni autem spatio vitae ejus non fuit qui perturbaret Israël, et post mortem ejus annis multis.* On lit dans le texte grec : Καὶ ἐγήρασεν ἐν τῷ οἴκῳ τοῦ ἀνδρὸς αὐτῆς ἔτη ἑκατὸν πέντε..... καὶ

L'auteur de Judith se garde d'assigner, comme on l'a prétendu, à l'invasion assyrienne une date postérieure à l'entière destruction du temple de Salomon et aux soixante-dix ans de la grande captivité. Il ne commet pas ce monstrueux contre-sens historique. Le temple dévasté avait été réparé et purifié, il n'avait pas été reconstruit. La purification avait immédiatement suivi le retour des exilés. L'auteur du livre de Judith, écrivain dont le remarquable talent ne s'était pas développé sans lecture, n'eût jamais montré le temple relevé en quelques jours, comme par enchantement, sous Cyrus, et le conseil général de la nation juive envoyant ses ordres de Jérusalem jusqu'aux tribus septentrionales. Le dernier lettré juif de la période persane ou macédonienne connaissait le rôle joué à cette époque par les Samaritains, que soutenaient tous les colons établis jadis par les Assyriens sur la rive droite de l'Euphrate [1], et les obstacles qui retardèrent le rétablissement du temple; il savait qu'une ruine du temple et une restauration nationale telles que le dépeint le livre de Judith, sont loin de ressembler aux faits du même genre qui se passèrent sous Nabuchodonosor et sous Cyrus. Sous Nabuchodonosor, le temple fut brûlé: mais s'il est question de ce désastre dans le livre de Judith, pourquoi dans un discours où il est présenté comme une punition exemplaire infligée au peuple de Dieu, au lieu de dire que le temple a été la proie des flammes, emploie-t-on une expression qui affaiblit l'idée du désastre? Sous Cyrus, les Juifs reçurent la permission de revenir à Jérusalem : mais s'il s'agit dans le livre de Judith d'une restauration opérée dans ces conditions, pourquoi en parle-t-on en des termes qui font croire que les Juifs sont redevenus maîtres de Jérusalem par un coup de main? Car l'impression qu'on éprouve à la lecture du livre de Judith, est que les Juifs déportés brisèrent leurs entraves,

ἀπέθανεν..... Καὶ *οὐκ ἦν ἔτι ὁ ἐκφοβῶν τοὺς υἱοὺς Ἰσραὴλ ἐν ταῖς ἡμέραις Ἰουδὶθ καὶ μετὰ τὸ ἀποθανεῖν αὐτὴν ἡμέρας πολλάς.*

Le grec signifie en premier lieu que Judith prolongea sa vieillesse dans la maison de son mari jusqu'à l'âge de cent cinq ans; en second lieu, que les années de repos accordées aux Hébreux du vivant de Judith et après sa mort furent nombreuses. Il serait inexact de traduire : *Israël ne fut plus inquiété du vivant de Judith, ni durant beaucoup d'années après sa mort.* Le texte latin, moins clair, admet également le sens que nous proposons. Il est plus sûr, dans tous les cas, de préférer la version grecque.

[1] Esdras, IV, 10, 17. — Voir plus haut, pp. 199-204.

s'échappèrent dans un élan de patriotisme religieux, et ressaisirent Jérusalem [1].

L'auteur trace avec une vérité saisissante le tableau de l'Asie occidentale à l'époque où se place naturellement l'histoire de Judith :

« La douzième année du règne de Nabuchodonosor (Ashurbanipal) sur » les Assyriens à Ninive, la grande ville; aux jours d'Aphaxad, qui régna

[1] Voici les passages relatifs à l'état du temple et au retour de la captivité. Au chapitre IV, 1 3, l'auteur s'exprime comme suit :

« Ceux des enfants d'Israël qui habitaient la Judée apprirent tout ce qu'Holopherme, général » en chef de Nabuchodonosor, roi des Assyriens, avait fait aux nations; de quelle manière il » avait dévasté leurs temples et les avait anéantis. Ils eurent grande peur de lui, ils tremblèrent » pour le temple du Seigneur leur Dieu. Car ils étaient revenus récemment de la captivité, et » tout le peuple de la Judée venait de se rassembler; les vases (sacrés), l'autel, le temple avaient » été purifiés de la profanation. *Προσφάτως ἦσαν ἀναβεβηκότες ἐκ τῆς αἰχμαλωσίας, καὶ νεωστὶ πᾶς ὁ λαὸς* » *συνελέλεκτο τῆς Ἰουδαίας, καὶ τὰ σκεύη, καὶ τὸ θυσιαστήριον, καὶ ὁ οἶκος ἐκ τῆς βεβηλώσεως ἡγιασμένα ἦν.* »

On admettra, nous l'espérons, que la reconstruction proprement dite du temple et de l'autel s'exprimerait mieux en d'autres termes. Il s'agit ici du temple dévasté et profané, non du temple anéanti.

Au chapitre V, v. 18, Achior, chef des Ammonites, dans un discours à Holopherne, prononce ces paroles :

« Lorsque (les Juifs) eurent abandonné le chemin que (leur Dieu) leur avait tracé, ils furent » exterminés en très grand nombre dans beaucoup de guerres; ils furent emmenés captifs dans » un pays qui n'était point le leur, et le temple de leur Dieu *ἐγενήθη εἰς ἔδαφος.* »

L'expression que nous laissons en grec se rendrait, le plus littéralement possible : *fut réduit au sol.* Elle peut fort bien s'entendre d'une destruction partielle du temple, principalement dans le développement oratoire d'Achior. Il se rencontre des locutions analogues dans les Rois et les Paralipomènes quand il s'agit des dégâts commis dans le temple par les rois de Juda. Ainsi (II *Rois,* XXII, vv. 5, 6) on en répare les *ruines,* בְּדֶק (sur le mot בְּדֶק, voir Fürst-Ryssel, *Hebr. und Chald. Handwörterbuch über das A. T.*). Il est aussi dit (II *Paralipomènes,* XXXIV, 10, 11) qu'on a dû renouveler les voûtes de salles entières du temple *que les rois avaient détruites.* Dans ce cas, comme dans celui qu'il est permis de supposer pour le livre de Judith, ne pouvait-on pas dire, surtout dans un développement oratoire, *Ὁ οἶκος τοῦ Θεοῦ ἐγενήθη εἰς ἔδαφος?*

Le même Achior, immédiatement après, verset 19, s'exprime ainsi sur le retour de la captivité :

« S'étant convertis à leur Dieu, ils revinrent du lieu de leur dispersion; ils *saisirent* Jéru- » salem où est leur sanctuaire. »

Le verbe *κατέσχον* a dans l'usage le sens de *se saisir, s'emparer.*

La plupart de ces remarques, pour être vieilles (elles ont déjà été faites par Serrarius), n'ont rien perdu de leur justesse.

» sur les Mèdes à Ecbatane, qui bâtit en cercle autour d'Ecbatane des rem-
» parts en pierres taillées, lesquelles avaient trois coudées de large sur six
» de long, éleva (ces) remparts à la hauteur de soixante-dix coudées sur
» une largeur de cinquante, flanqua les portes de tours atteignant cent
» coudées de hauteur et reposant sur une base de soixante coudées de lar-
» geur, donna aux portes une élévation de soixante-dix coudées et une
» ouverture de quarante coudées pour livrer passage à ses nombreuses
» armées et aux rangs de ses fantassins; — en ces jours-là donc, le roi
» Nabuchodonosor fit la guerre au roi Arphaxad dans la grande plaine de
» territoire de Ragay [1]. »

La Médie, d'après cela, vient de s'ériger en royaume; le centre de la nouvelle monarchie est la forteresse d'Ecbatane récemment construite; le roi des Mèdes est l'ennemi naturel du roi d'Assur, autant de choses d'une vraisemblance parfaite. Tous ceux qui ont lu les inscriptions assyriennes soit dans les originaux, soit dans les traductions, savent qu'aux yeux des rois de Ninive, c'était un crime pour un prince qu'ils pouvaient atteindre, d'affecter de libres allures et de ne point leur être soumis. A plus forte raison devaient-ils voir de mauvais œil un prince mède fonder, dans une province détachée de leur empire, un royaume qui pouvait devenir une puissance formidable en se développant d'abord du côté de l'est, où rien ne s'opposait à ses progrès. L'auteur de Judith assigne aux fortifications d'Ecbatane un but de défense extérieure; il se montre mieux inspiré qu'Hérodote, chez lequel Déjocès semble ne considérer sa citadelle que comme un boulevard destiné à le protéger contre une partie de ses propres sujets; il donne de cette place une description différente de celle de l'historien grec. Il n'a donc pas puisé dans Hérodote.

Les hostilités commencent la douzième année du roi de Ninive, mais le combat définitif ne se livre que la dix-septième année [2]. Ces dates ne concordent pas exactement avec celles que nous avons déduites de la comparaison des inscriptions assyriennes et du canon de Ptolémée; mais des difficultés pareilles se rencontrent, comme nous l'avons dit, dans le second livre des

[1] I, 1-5.
[2] I, 13.

Rois, dont les données, confirmées par les inscriptions cunéiformes, sont mises en œuvre par tous les historiens. Les peuples qui se rangent sous les étendards de Nabuchodonosor sont principalement ceux de l'Euphrate et du Tigre, ainsi que ceux d'Élam, c'est-à-dire, les peuples qu'Ashurbanipal vient de remettre sous l'obéissance au moment où se terminent ses inscriptions.

« Se réunirent à lui (Nabuchodonosor) tous les habitants de la contrée » montagneuse, tous les habitants des bords de l'Euphrate, du Tigre et » de l'Hydaspe, et..... Irioch, roi des Élyméens. Une foule de nations se » réunirent dans les rangs des enfants de Cheleoul [1]. »

Au lieu de Ὑδάσπης, saint Jérôme écrit *Jadason,* et un texte syriaque dit *Ulai;* au lieu de Ἐλυμαίων, syriaque *Elam,* saint Jérôme écrit *Elicorum;* au lieu du Χελέουλ de notre texte grec, une autre leçon offre Γελωδ [2]. L'endroit du texte où il est question du roi des Élyméens est inintelligible.

Ces variantes et ces difficultés sont évidemment dues aux copistes et aux traducteurs. Ceux-ci procédaient autrefois avec beaucoup de liberté, substituant des équivalents aux noms propres des textes originaux, et mettant ainsi du leur dans les œuvres d'autrui. En ce genre, saint Jérôme lui-même, malgré sa science incontestable, commettait parfois de singulières méprises. Ainsi, pour citer un exemple étranger au livre de Judith, le nom propre *No-Ammon* de la ville de Thèbes en Égypte, dans Nahum, a été rendu par saint Jérôme *Alexandria populorum,* et à ne considérer que sa traduction, il faudrait voir dans le livre de Nahum un apocryphe remontant tout au plus à la période macédonienne.

Nabuchodonosor rencontre moins de facilité chez d'autres peuples, que l'auteur du livre de Judith divise en deux catégories distinctes, les Perses

[1] I, 6.

[2] Nous traduisons συναπήντησαν (la Polyglotte de Walton offre la variante : συνήντησαν) πρὸς αὐτόν : *se réunirent à lui, se rangèrent sous ses étendards,* et non : *marchèrent contre lui;* nous sous-entendons *Nabuchodonosor,* et non *Arphaxad.*

Voici les motifs de notre interprétation. Le verbe employé ne marque par lui-même ni intention hostile, ni intention bienveillante; il est indifférent dans l'usage. L'auteur, dans les versets suivants, *oppose* aux peuples dont il parle ici, d'autres peuples qui méprisent les ordres envoyés de Ninive. Enfin les commentateurs et historiens qui sous-entendent Arphaxad, ne laissent absolument rien en fait d'alliés et de territoire au roi de Ninive.

devenus tributaires des Assyriens peut-être après la défaite d'Élam [1], et les habitants de l'Asie occidentale.

« Et Nabuchodonosor, roi des Assyriens, envoya des messagers à tous les » habitants de la Perse — et à tous ceux qui habitaient du côté de l'Occi- » dent, aux habitants de la Cilicie et de Damas, du Liban et de l'Anti-Liban, » et à tous les habitants du littoral de la mer, à toutes les tribus du Carmel » et de Galaad, à la Galilée supérieure et à la grande plaine d'Esdrelon, à » tous ceux qui habitaient la Samarie et ses villes, et au delà du Jourdain » jusqu'à Jérusalem, Betané, Chellus, Kadès, jusqu'au fleuve d'Égypte, » jusqu'à Taphné, Ramesse, et tout le pays de Gesem, jusqu'au delà de » Taphnis et de Memphis, et à tous les habitants de l'Égypte jusqu'aux » frontières d'Éthiopie. — Les habitants de toute cette terre méprisèrent la » parole de Nabuchodonosor, roi des Assyriens; ils ne se réunirent pas à lui » pour la guerre, parce qu'ils ne le craignaient pas et qu'il était devant » eux comme leur égal. Ils renvoyèrent ses messagers comme ils étaient » venus, sans que ceux-ci eussent reçu aucun honneur en leur présence [2]. »

Une telle unanimité répond aux dispositions dans lesquelles on voit ces peuples dans les inscriptions d'Ashurbanipal lors du soulèvement de Samulshumukin et de la révolte d'Élam. L'Égypte et la Lydie étaient des royaumes considérables; ces deux puissances s'entendaient depuis plusieurs années [3], et soutenaient probablement les États voisins. — Les peuples de la Méditerranée sont énumérés par l'auteur du livre de Judith dans une suite régulière, qui rappelle le bel ordre des panoramas assyriens. La remarque s'applique aussi aux lignes qui se lisent immédiatement après cette énumération [4].

« Nabuchodonosor s'irrita grandement contre toute cette terre, et il jura

[1] L'original parlait-il des habitants du pays de *Parsua*, différent de la Perse, dont il est si souvent question dans les inscriptions assyriennes?

[2] I, 7-11. Καὶ ἀπέστειλε Ναβυχοδονοσος ὁ βασιλεὺς Ἀσσυρίων ἐπὶ πάντας τοὺς κατοικοῦντας τὴν Περσίδα, — καὶ ἐπὶ πάντας τοὺς κατοικοῦντας πρὸς δυσμαῖς, τοὺς κατοικοῦντας Κιλικίαν, κ. τ. λ.

[3] Voir plus haut l'extrait des inscriptions d'Ashurbanipal où il est parlé des rapports de la Lydie et de l'Égypte. — Il faut rapprocher tout ce que nous disons ici du chapitre où nous avons traité de l'état de l'Asie sous Ashurbanipal.

[4] I, 12.

» par son trône et par sa royauté de punir toute la Cilicie, le pays de Damas
» et la Syrie, de les exterminer de son épée, ainsi que tous les habitants
» de Moab, les fils d'Ammon, toute la Judée, et tous les habitants de l'Égypte
» jusqu'aux confins des deux mers. »

Dans les deux mers qui confinent au delà de l'Égypte, il faut une mauvaise volonté décidée pour voir autre chose que la mer Rouge, la mer des Indes, et le détroit qui les réunit. Le langage prêté au roi de Ninive, langage emphatique et prétentieux qui rappelle également celui des inscriptions, accuse des connaissances étendues en géographie au moins chez l'historien, que plusieurs critiques ont traité avec beaucoup de légèreté sous ce rapport.

La guerre avec la Médie, comme on l'a vu, traîne en longueur et n'est poussée vigoureusement qu'après cinq ans. Rien ne paraît plus naturel quand on se souvient des révoltes dont la répression occupe sans cesse Ashurbanipal.

Le récit biblique continue en ces termes :

« Dans la dix-septième année (de son règne, Nabuchodonosor) livra
» bataille à Arphaxad et il l'emporta sur lui dans le combat; il mit en
» déroute toute l'armée d'Arphaxad, toute sa cavalerie, tous ses chars. Il
» pritses villes, vint à Ecbatane et s'empara de ses tours, dévasta ses places,
» et au lieu de la magnificence, y laissa l'opprobre. Il prit Arphaxad dans
» les montagnes de Ragay, le perça de ses flèches, et acheva sa ruine en
» ce jour. Il revint avec son armée et ses alliés, multitude immense de
» guerriers. A son retour, il se livra au repos et à la bonne chère avec son
» armée, pendant cent vingt jours [1]. »

Le Nabuchodonosor du livre de Judith répond donc parfaitement à l'Ashurbanipal des inscriptions. Le nom biblique, soit qu'il remonte à l'auteur du livre, soit qu'il provienne d'une substitution, est inexact comme le nom d'*Azdahages* donné par Bérose au roi de Médie, auteur de la destruction de Ninive, comme le nom de *Kineladan* pour *Ashurbanipal* dans le canon de Ptolémée. Mais de même qu'on tient compte des renseignements de Bérose, et du canon de Ptolémée malgré des confusions de ce genre, ainsi

[1] I, 12-16.

est-il contraire aux règles de la critique de supprimer le livre de Judith à cause d'un personnage mal nommé. Il serait tout aussi peu raisonnable de le rejeter à cause d'un écart de cinq ou six ans entre les dates qu'il assigne aux évènements, et celles qui résultent de la considération des documents assyriens, rapprochés du canon de Ptolémée.

Comme la guerre de Médie avait prolongé la révolte des peuples méditerranéens, la chute d'Ecbatane, par un enchaînement naturel, fut suivie d'une expédition dans l'Asie occidentale [1]. L'issue fatale de cette campagne détermina peut-être la décadence irrémédiable de l'empire assyrien. Elle permit aux Mèdes de se relever. Après les efforts qu'avait coûtés à l'Assyrie la réduction de la Babylonie, de la Chaldée et de l'Élam, l'échec essuyé par l'armée d'Holopherne sous les murs de Béthulie acheva de l'épuiser. Les Chaldéens reprirent sans doute bientôt courage, puisque nous les voyons si peu d'années après maîtres de Babylone et d'un grand empire.

La marche d'Holopherne chargé par le roi de Ninive d'aller châtier ses sujets rebelles, dénote des calculs dont un romancier aurait eu difficilement l'idée, et qui achèvent de donner au récit son cachet d'authenticité.

Partant de Ninive, Holopherne gagne en trois jours une localité nommée Baictilait, située dans la plaine du même nom; une nouvelle marche le conduit au pied d'une montagne située au nord de la Cilicie [2]. Il a donc pris son chemin par la Mésopotamie septentrionale, et il se trouve après la marche ainsi décrite, sur la rive droite de l'Euphrate. Ce n'est pas à dire qu'il s'éloigne beaucoup du fleuve, car la Cilicie, dans le sens large, s'étendait jusqu'à l'Euphrate [3].

Holopherne a atteint le théâtre de ses opérations et son plan se dessine nettement. Il va opérer suivant une ligne nord-sud en reculant parfois un peu vers l'est, afin de ne laisser aucun ennemi derrière lui.

[1] La traduction de saint Jérôme (ch. I) semble dire que les pays occidentaux se soulevèrent après la défaite du roi des Mèdes, ce qui manque absolument de vraisemblance.

[2] Littéralement à *gauche* de la Cilicie. On sait que les Hébreux exprimaient les points cardinaux par les mots *devant, derrière, droite, gauche,* signifiant respectivement l'orient, l'occident, le sud et le nord.

[3] Hérodote, V, 52. — Cf. Stein, *Herodotus erklaert,* sur ce passage.

Il s'engage dans les montagnes au pied desquelles il est arrivé. C'est là que l'auteur de Judith, parfaitement d'accord avec les autres écrivains de sa nation, place les pays de Phout et de Loud [1].

Après avoir guerroyé quelque temps aux confins de la Cilicie et de l'Arménie, Holopherne, descendant vers le sud, passe l'Euphrate, traverse la Mésopotamie (occidentale) et probablement une seconde fois l'Euphrate;

[1] Tout concourt à démontrer l'exactitude de cette donnée. Le passage de Judith où elle se rencontre, est comme la résultante des renseignements jetés çà et là dans l'Ancien Testament sur Phout et Loud, deux pays qui vont d'ordinaire ensemble, et que les commentateurs et les géographes situent un peu partout, se fondant sur des analogies de son, le moins sûr des criteriums quand il n'est point contrôlé par d'autres, et quand il s'agit d'un ou de deux noms seulement.

A s'en rapporter à la Table des peuples (*Genèse*, X), Loud est situé en Asie, non loin d'Aram : *Fils de Sem : Élam, Assur, Arphaxad, Loud, Aram* (v. 22). — La Table énumère les fils de Cham dans l'ordre que voici : *Cousch, Mitsraïm, Phout, Canaan*. D'après cela Phout serait revendiqué pour l'Afrique avec autant de raison que pour l'Asie, mais son union constante avec Loud l'incline vers l'Asie. Dans Ezéchiel, XXVII, 10, Phout et Loud figurent ensemble dans les armées de Tyr, et de ce chef encore on est porté à voir dans Phout, aussi bien que dans Loud, un peuple asiatique. En un autre endroit du même prophète, XXXVIII, 5, dans les rangs de Gog, roi de Magog, pays qu'on s'accorde à chercher aux environs de la mer Noire et du Caucase, Phout marche avec *Gomer* et *Togorma, peuples qui viennent des extrémités de l'Aquilon* L'invasion conduite par Gog, se dirigeant du nord au sud vers la Palestine, entraînait Phout, si on le place là où le veut le livre de Judith. Cousch qui est nommé avec Phout en cet endroit est nécessairement le Cousch asiatique. La Bible connaît en effet un Cousch en Asie, comme les classiques y connaissent des Éthiopiens (*Genèse*, II, 13; X, 78. — Hérodote, III, 94; VII, 70. Cf. Fried Delitzsch, *Wo lag das Paradies*, pp. 51-57). Isaïe à son tour, LXVI, 14, comprend dans une énumération *Tarsis, Phoul, Loud, Thubal, Iavan*, leur appliquant la désignation commune *d'îles*, sous laquelle l'usage biblique entend l'Asie-Mineure, les îles de la Méditerranée, la Grèce et les pays plus éloignés à l'ouest. Le texte d'Isaïe nous ramène donc à l'Asie-Mineure pour Loud en particulier et probablement aussi pour Phout. Car on croit qu'il faut lire, comme les Septante, *Phout*, au lieu de *Phoul*, qui ne se rencontre pas ailleurs.

Restent un passage de Jérémie, XLVI, 9, qui parle de soldats de *Cousch* et de *Phout*, et de *Loudim* dans l'armée de Néchao, roi d'Égypte, vaincu par Nabuchodonosor de Babylone à Carchémisch, et le passage parallèle d'Ezéchiel (XXX, 5) où *Loud* se lit au lieu de Loudim, ce qui prouve que le nombre (*Loud* singulier, *Loudim* pluriel) est indifférent. Cousch ne saurait guère désigner ici que les Éthiopiens d'Afrique. Quant à Phout et à Loud, ce peuvent être encore deux peuples asiatiques. Car Néchao était maître de la Syrie et allié de Tyr qui soudoyait, comme on l'a vu, des gens de Phout et de Loud; il faisait la guerre à Nabuchodonosor sur les bords de l'Euphrate (cf. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 3e éd., p. 498); et dans ces conditions, on comprend qu'il ait eu dans son armée des soldats de Phout et de Loud, comme auxiliaires tyriens.

il pousse une pointe jusqu'à la Méditerranée en suivant le cours de l'Abrona et en s'emparant des villes situées sur ce fleuve. Il se trouve alors maître de la Cilicie, et cette circonstance prouve que l'Abrona est un fleuve de ce pays.

Au sortir de la Cilicie, Holopherne, qui tient à ne laisser aucun ennemi derrière lui, attaque les nomades du désert de Syrie au nord de Damas. Le livre de Judith les désigne sous le nom de *fils de Madian*, appellation dont l'extension est très grande chez les auteurs de l'Ancien Testament [1]. Il arrive bientôt à Damas dont il ruine le territoire. Cependant l'épouvante est au comble chez les Phéniciens et les Philistins. Tyr, Sidon, Azote, Ascalon se soumettent. Holopherne les reçoit à merci, et les traite avec inhumanité. Il ordonne aux hommes valides de se ranger sous ses drapeaux, laisse des garnisons dans les villes, et ravage les métairies, les champs et les bois. En poursuivant cette œuvre dévastatrice, il arrive dans la plaine d'Esdrelon, à peu de distance de Béthulie, où il doit finir sa vie d'une manière si tragique.

L'histoire de Judith eut des suites heureuses pour le peuple hébreu. Nous avons déjà cité la conclusion du récit biblique : *Pendant la vie de Judith et après sa mort, durant de longues années nul n'effraya plus Israël* [2], paroles dont le second livre des Rois, les inscriptions assyriennes et l'écrivain grec Hérodote fournissent un intéressant commentaire.

Si les Juifs après l'échec d'Holopherne jouirent d'une longue paix, c'est que les Assyriens se trouvèrent dans l'impossibilité de le réparer; que leurs forces s'étaient usées dans une lutte incessante contre tant de peuples fatigués de leur joug. Alors aussi les Égyptiens, les Chaldéo-babyloniens auxquels Sargon, Sennachérib et Ashurbanipal ont porté des coups si rudes qu'on les croyait anéantis, les Mèdes un moment vaincus, les Lydiens naguère si pleins d'égards pour les rois de Ninive, les Arméniens nominalement soumis, recouvrent ou affirment leur indépendance. Des débris de l'empire assyrien, on voit surgir des nations nouvelles ou rajeunies, et après cette transformation du monde oriental, Ninive succombe sous l'effort de nations voisines dont elle n'a plus su entraver le développement. D'après Hérodote, qui se renseigna

[1] Cf. Fürst-Ryssel, *Hebr. und Chald. Handwörterbuch über das A. T.*, au mot מִדְיָן.
[2] XVI, 30.

principalement chez les Mèdes [1], il fut un temps où le royaume d'Assur exista réduit à ses propres limites, tandis que ses anciennes provinces formaient des États indépendants. L'Orient avait gardé le souvenir d'une période que nous nommerions volontiers la période d'équilibre asiatique. Chaque peuple vivait alors pour lui-même, sans avoir à satisfaire les appétits insatiables d'un roi des rois et d'une armée conquérante toujours en marche. Deux coups de sabre, déchargés par une femme juive sur la tête d'un général assyrien plongé dans le sommeil de l'ivresse, valurent à l'Asie ce repos inaccoutumé.

Dans les circonstances que rapporte le livre de Judith, et qui s'harmonisent si bien avec l'état de choses révélé par les inscriptions assyriennes, la déroute de l'armée d'Holopherne est un fait des plus naturels. Au milieu de la panique causée par la mort du général en chef, la première pensée qui se présenta à une foule d'hommes de vingt nations diverses réunis par la crainte seule sous un étendard abhorré, ce fut de se disperser et de regagner leurs foyers. Il n'y a pas de merveilleux dans le livre de Judith.

III. — Examen de quelques difficultés chronologiques de l'histoire des Mèdes dans Hérodote.

La durée de cinquante-trois ans assignée au règne de Déjocès par Hérodote a paru suspecte à plusieurs critiques, tant à cause de l'invraisemblance d'un si long règne dans le cas de Déjocès, qu'à cause d'une difficulté qui semble naître de ce chiffre dans le texte de l'historien grec.

Est-il croyable, dit-on [2], que Déjocès, élevé à la royauté de la manière que le prétend Hérodote, ait encore assez vécu pour régner cinquante-trois ans?

L'objection a son point de départ dans une fausse interprétation d'Hérodote [3]. On a considéré Déjocès comme un magistrat officiellement constitué

[1] I, 95, 96, 102.
[2] Stein, *Herodotus erklaert*, t. I, p. 123, note 102, 3.
[3] Voir plus haut, p. 158, note 1.

pour être juge ordinaire des procès, tandis qu'il était un simple arbitre auquel les parties s'adressaient de commun accord et de plein gré, suivant la coutume du pays. Deux ou trois cas difficiles habilement résolus ont peut-être fait sa fortune. Déjocès passant pour un juge aussi intègre qu'éclairé, si quelque contestation s'élevait, celle des parties qui refusait de s'adresser à lui créait un préjugé contre elle-même. Ainsi s'expliquerait l'affluence des plaideurs à son tribunal.

La seconde raison alléguée est plus sérieuse.

Nous reconnaissons qu'il est impossible de concilier dans l'histoire d'Hérodote, telle qu'elle se lit dans le texte actuel, les trois points suivants :

Premièrement, *Déjocès a régné cinquante-trois ans; — Phraorte, vingt-deux ans; — Cyaxare, quarante ans; — Astyage, trente-cinq ans.*

Deuxièmement, *Déjocès réunit sous son sceptre les seules tribus du peuple mède; Phraorte le premier s'engagea dans la voie des conquêtes, et soumit à son sceptre une partie de la haute Asie. L'empire de Médie date donc de Phraorte.*

Troisièmement, *les Mèdes eurent l'hégémonie dans la haute Asie durant cent vingt-huit ans* [1].

Les cent vingt-huit ans se comptent naturellement à partir de Phraorte, puisque Déjocès ne régna que sur les Mèdes. Or 22 + 40 + 35 donnent 97 ans. Au contraire, si on attribue à Déjocès vingt-deux ans de règne et à Phraorte cinquante-trois, on obtient, pour la durée totale de l'empire exercé par les Mèdes dans la haute Asie, cent vingt-huit ans (53 + 40 + 35 = 128), et la coïncidence est frappante.

Telle est la solution proposée par M. G. Rawlinson, et adoptée par MM. Lenormant et Stein [2]. Elle suppose dans le texte actuel deux altérations intentionnelles ou fortuites du texte par quelque scribe, ou bien une erreur grossière chez Hérodote.

Il est difficile d'admettre l'altération intentionnelle, car on ne trouve aucun motif qui l'explique. Une double altération fortuite est invraisem-

[1] I, 102, 107, 130.

[2] *Rawlinson's Herodotus*, 3e éd., t. I, pp. 408, 409. Lenormant, *Lettres assyriologiques*, t. I, pp. 3, 4. Stein, *Herodotus erklaert*, t. I, p. 123.

blable. Le scribe auteur du changement aurait commis une première distraction en écrivant cinquante-trois au lieu de vingt-deux, et une deuxième distraction inverse de la première, en écrivant précisément vingt-deux au lieu de cinquante-trois. L'erreur se comprendrait si les deux chiffres se suivaient immédiatement ou à peu de distance; l'échange se comprend moins bien entre deux nombres séparés par un intervalle considérable.

Pour ces motifs sans doute, M. G. Rawlinson attribue la contradictien à Hérodote lui-même. Le savant anglais pense qu'Hérodote incapable d'établir le moindre rapprochement entre les données chronologiques qui lui étaient fournies, et de faire un calcul élémentaire, a confondu les nombres qu'il tenait des Mèdes, auprès desquels il s'était renseigné, et qu'il ne s'est même pas aperçu de son erreur en rapportant la somme des trois derniers, parce qu'il l'avait reçue toute faite de la même source.

A ces considérations de M. G. Rawlinson, qu'on nous permette d'opposer quelques difficultés. Hérodote s'est trompé, soit; nous l'admettons pour le moment. Mais où s'est-il trompé? Est-ce lorsqu'il a raconté l'histoire de chacun des rois mèdes en particulier, ou bien lorsqu'à la fin de sa notice sur le royaume de Médie, il a inscrit le nombre de cent vingt-huit ans qui exprime la durée de l'empire mède, ou, ce qui est la même chose, la somme des trois derniers règnes. Nous croyons que si Hérodote a fait confusion, il s'est trompé plutôt *une fois* en additionnant de mémoire les années de Phraorte, de Cyaxare et d'Astyage sur lesquelles il n'eut plus à revenir, que *deux fois* et cela en inscrivant, d'après ses notes, d'abord cinquante-trois pour vingt-deux, et ensuite vingt-deux pour cinquante-trois, sans s'en apercevoir ni au second moment, ni lorsqu'il repassa ses nombres pour calculer la durée totale de l'empire mède. La conclusion à tirer de ces prémisses hypothétiques est donc pour le moins incertaine; elle laisse la question en suspens.

De plus, M. G. Rawlinson suppose assez gratuitement qu'Hérodote était incapable de sentir l'erreur d'une addition comme celle-ci : $22 + 40 + 35 = 128$, et qu'un homme si intelligent ne savait même pas compter sur ses doigts. Le fait est qu'Hérodote avait le goût de l'arithmétique, et qu'il s'exerçait à des calculs beaucoup plus compliqués que l'addition de trois

nombres inférieurs à cinquante. Il a su faire avec exactitude les opérations indiquées par l'identité :

$$70 \times 12 \times 30 + 35 \times 30 = 26250$$ [1].

Il a commis, en calculant les revenus du roi de Perse, des erreurs bien pardonnables dans la solution d'un problème qui comportait de longues additions, une division par 13, et la réduction des mesures du système métrique babylonien en celles d'un système métrique grec [2]. S'il s'est une fois égaré faute de rapprocher deux nombres, cela ne prouve pas qu'il était incapable de chiffrer [3].

Les inexactitudes que présente en fait d'arithmétique le texte d'Hérodote que nous lisons aujourd'hui, doivent donc s'attribuer, *dans les cas élémentaires,* à l'inadvertance de copistes insouciants plutôt qu'à l'incapacité du père de l'histoire.

Dans le passage qui nous occupe actuellement, une erreur de copiste est au plus haut point vraisemblable. Il y est dit que les Mèdes ont possédé l'hégémonie dans la haute Asie durant cent *vingt-huit ans,* moins la durée de la domination scythique dans les mêmes pays :

Μῆδοι δὲ ὑπέκυψαν Πέρσῃσι..... ἄρξαντες τῆς ἄνω Ἅλυος ποταμοῦ Ἀσίης ἐπ' ἔτεα τριήκοντα καὶ ἑκατὸν δυῶν δέοντα, πάρεξ ἢ ὅσον οἱ Σκύθαι ἦρχον [4].

Les Mèdes le cédèrent aux Perses ..... après avoir été les maîtres de l'Asie au delà du fleuve Halys durant cent vingt-huit ans, moins l'intervalle de la domination scythique.

Or, d'après Hérodote, les Scythes séjournèrent en Asie pendant *vingt-huit ans* [5].

Il est très singulier que le nombre de *vingt-huit ans* se retrouve ici en relation avec la domination des Scythes, qui dura vingt-huit ans, mais exprimant autre chose. Nous croyons avec Brandis qu'Hérodote assigne en nombre rond une durée de cent ans, au lieu de quatre-vingt-dix-sept, à

[1] I, 32. Il y a en cet endroit des erreurs astronomiques; il n'y en a pas dans le calcul.
[2] III, 90-95.
[3] II, 13 et 140. Cf. *Rawlinson's Herodotus,* 3e éd., t. I, p. 409.
[4] I, 130.
[5] I, 106.

l'empire médique, tenant compte des fractions d'année qu'il a négligées en rapportant la durée de chaque règne; qu'il a écrit : ἄρξαντες τῆς ἄνω Ἅλυος ποταμοῦ Ἀσίης ἐπ' ἔτεα ἑκατόν, πάρεξ ἡ ὅσον οἱ Σκύθαι ἦρχον; et qu'une glose marginale τριήκοντα δυῶν δέοντα expliquant πάρεξ ἡ ὅσον κ. τ. λ., et suggérée par Hérodote lui-même, s'est introduite de bonne heure dans le texte [1]. Une telle solution a l'avantage de modifier le texte d'Hérodote en un endroit seulement.

Malgré tout, la chronologie d'Hérodote ne mérite qu'une confiance limitée, parce que les nombres s'altèrent promptement dans la tradition orale, la seule qu'Hérodote ait consultée; car il n'a pas voyagé en Médie, bien qu'il ait conversé avec des Mèdes.

Les nombres d'Hérodote étant approximatifs, il est permis de les modifier au besoin. Ainsi nous réduirions sans difficulté les cent cinquante ans qu'Hérodote accorde au royaume des Mèdes, à cent quarante ou cent trente, si les inscriptions assyriennes le demandaient. Pour les faits qu'il raconte, nous serions à bon droit plus difficile. Les auteurs qui rendent l'histoire d'Hérodote solidaire de sa chronologie contrôlée avec une rigueur mathématique, méconnaissent la nature des sources auxquelles il a puisé.

La difficulté de concilier Hérodote avec les inscriptions assyriennes en ce qui concerne l'histoire de Médie, est moins grande depuis la découverte de la tablette babylonienne relative à Nabonide et à Cyrus.

Sur cette précieuse tablette, les faits sont racontés suivant un ordre d'années (7e année, 8e année, etc.), sans qu'on dise expressément, dans le fragment conservé, de quelles années il s'agit. Mais les années sont celles d'un règne, comme dans les documents de toute nature recueillis à Babylone. Sir Henri Rawlinson est d'avis que les années en question sont celles de Cyrus, *roi de Perse*, car Cyrus ne règne à Babylone qu'à la fin de la période dont l'histoire est racontée sur la tablette. M. Pinches, qui a découvert l'inscription et qui l'a interprétée le premier, prétend au contraire que les années marquées sont celles de Nabonide, *roi de Babylone*, et son opinion a justement prévalu. En effet, deux rois sont nommés sur la tablette : Cyrus avec les qualificatifs de *roi d'Anshan* et de *roi de Perse;* Nabonide, avec le qualificatif de *roi* tout

[1] Cf. Brandis, *Rerum assyriarum tempora emendata*, p. 8, cité par M. G. Rawlinson, *Herodotus*, t. I, p. 408.

court. Nabonide est désigné en un seul endroit par son nom propre accompagné du titre de roi : *Nabonide le roi;* souvent on se contente de dire : *le roi.* Il s'agit donc des années de Nabonide. Cela étant, comme Cyrus, suivant la tablette, a renversé Astyage la sixième année de Nabonide, auquel le canon de Ptolémée donne dix-sept ans de règne, et que Babylone a ouvert ses portes à Cyrus en 538, nous fixerons, comme M. Sayce, la chute d'Astyage à l'année 549, au lieu de 558, date reçue jusqu'à la découverte de la tablette. Le règne de Déjocès, en admettant qu'il a duré cinquante-trois ans, a commencé vers l'année 700 sous Sennachérib. Or à partir de l'année 700, Déjocès a pu jouer le rôle que lui prête Hérodote. On verra mieux encore par l'histoire de Cyaxare l'importance de la tablette babylonienne pour l'étude de l'histoire des Mèdes.

Il est douteux néanmoins qu'Hérodote ait prolongé l'existence du royaume des Mèdes jusqu'en 549; car Hérodote donne vingt-neuf ans de règne à Cyrus [1]; et le canon de Ptolémée fait mourir ce prince en 529. Or Hérodote est persuadé que Cyrus est devenu roi après avoir renversé Astyage; il croit que jusque-là Cyrus a été un simple seigneur persan; il ignore l'existence antérieure du royaume d'Anshan, berceau de l'empire des Achéménides. Il semble donc qu'Hérodote doive rapporter la chute d'Astyage et le commencement du règne de Cyrus à l'année 558. Mais il se peut qu'Hérodote, consultant plusieurs sources, ait mal combiné des renseignements divers, et qu'il ne se soit pas aperçu que les Mèdes ou les Perses interrogés par lui sur le point spécial des années du règne de Cyrus, comptaient à partir du jour où il ceignit la couronne d'Anshan.

Nous tenons compte de la multiplicité des sources exploitées par Hérodote. L'historien d'Halicarnasse a visité maints pays; il a interrogé des hommes plus ou moins instruits, plus ou moins sincères; il a produit une œuvre inégale dont chacune des parties doit être jugée séparément, et dans laquelle il faut distinguer avec soin les données recueillies çà et là des combinaisons personnelles de l'auteur.

[1] I, 214.

CHAPITRE II.

L'empire des Mèdes.

I. — Phraorte. — Premier développement de l'empire médique. — Jugements sévères sur Hérodote.

(Approximativement 643-624.)

Hérodote donne pour successeur à Déjocès son fils Phraorte : « Déjocès » eut un fils, Phraorte, qui à la mort de son père, arrivée après un règne » de cinquante-trois ans, le remplaça dans le commandement. Non content » de régner sur les Mèdes seuls, Phraorte marcha contre les Perses, les » attaqua les premiers, et les rendit sujets des Mèdes. Ensuite, à la tête de » ces nations, toutes deux puissantes, il se mit à subjuguer l'Asie, passant » d'un peuple à un autre. Il attaqua enfin les Assyriens, ceux des Assy- » riens qui possédaient Ninive, nation auparavant maîtresse de l'Asie, alors » isolée par la défection de ses alliés, et néanmoins encore respectable par » elle-même. Phraorte donc, ayant entrepris cette expédition, y périt lui et » une grande partie de son armée. Il avait régné vingt-deux ans. »

Malgré ces assertions si nettes d'Hérodote, pour plusieurs de nos historiens contemporains, Phraorte est un être imaginaire aussi bien que Déjocès.

« Si Phraorte, dit M. G. Rawlinson, avait réellement vécu, et qu'il eût » établi de la façon que décrit Hérodote, un vaste empire médique, Cyaxare » n'aurait jamais passé aussi *universellement* pour avoir fondé la grandeur » de sa famille [1]. »

M. G. Rawlinson croit pouvoir expliquer l'erreur qu'il attribue à Hérodote, de la manière que voici :

Un personnage historique a porté le nom de Phraorte (forme originale

[1] *Rawlinson's Herodotus*, 3e éd., t. I, p. 396.

Fravartis), mais ce n'est pas le père de Cyaxare : « Fravartis est un Mède » qui leva l'étendard de la révolte contre Darius (fils d'Hystaspe), et qui » réussit à se maintenir sur le trône durant plusieurs mois en Médie. » Hérodote semble avoir confondu le rapport qu'il entendit de cet évène- » ment avec l'histoire ancienne du peuple mède formant une nation indé- » pendante. Fravartis gagna d'abord de grands avantages sur les Perses, et » cela est présenté dans Hérodote comme la conquête de la Perse par les » Mèdes. Fravartis finit par échouer et mourut de mort violente, non pas, il » est vrai, en luttant contre les Assyriens, mais contre les Perses. Ces coïn- » cidences, qui seraient difficilement fortuites, rendent problématique l'exis- » tence même du roi supposé [1]. »

Pour justifier son scepticisme à l'endroit de Phraorte, M. G. Rawlinson s'autorise donc en premier lieu de ce que Cyaxare passait *universellement* pour le fondateur de sa dynastie.

A l'appui de son assertion, il apporte trois faits :

1° En Médie, sous Darius, le prétendant Fravartis se fait valoir comme *descendant* de Cyaxare; 2° en Sagartie, Citratakhma se soulève contre Darius en alléguant aussi cette origine; 3° en Grèce, antérieurement à Hérodote, on croyait que Cyaxare avait fondé le royaume des Mèdes [2].

Ici encore, puisque nous devons exprimer un avis, nous craignons que M. G. Rawlinson n'ait mis trop précipitamment en œuvre les données des inscriptions, et qu'il n'ait pas assez scruté le récit d'Hérodote.

Cet auteur, en effet, n'ignore pas que Cyaxare a jeté plus d'éclat que ses prédécesseurs; il sait ce qui lui a valu le surcroît de gloire attaché à son nom. Cyaxare, dit-il, a été *beaucoup plus brave encore que ses ancêtres; il a perfectionné l'art de la guerre; il a pris Ninive; le premier enfin, il a reculé l'empire des Mèdes à l'ouest jusqu'à l'Halys* [3]. Entre Phraorte et Cyaxare, tels que se les figure Hérodote, il y a à peu près la même différence, quant à la grandeur des choses accomplies, qu'entre Philippe et

[1] *Ibid.*

[2] *Ibid.*, note, 1. — Sur Fravartis et Cithratakhma, voir l'inscription de Darius à Béhistoun, texte persan, II, ll. 13-98. Cf. Spiegel, *Altpersische Keilinschriften*, pp. 14-23.

[3] I, 103.

Alexandre. Philippe réunit toutes les forces de la Grèce, avec l'intention de détruire l'empire des Perses, tâche qu'il n'eut pas le temps d'accomplir et dont s'acquitta son fils Alexandre. Phraorte rangea sous son sceptre autant qu'il put de nations asiatiques, avec l'intention de renverser Ninive, gloire qui était réservée à Cyaxare. Or, comme il n'est pas douteux que les descendants des deux rois macédoniens, s'ils en avaient laissé, ne se fussent glorifiés du nom d'Alexandre plutôt que de celui de Philippe, ainsi était-il naturel que les princes issus de la maison royale d'Ecbatane se prévalussent du nom de Cyaxare plutôt que de celui de Phraorte.

On ne considère pas assez dans la critique d'Hérodote une qualité, ou, si l'on aime mieux, un défaut de son style. Ce défaut consiste en ce qu'Hérodote exprime souvent sa pensée d'une manière vague, quand il n'y a pas nécessité absolue de préciser. La langue qu'il emploie compte plus sur l'intelligence du lecteur que la nôtre, qui s'en défie toujours. Par exemple, Hérodote, en un endroit déjà cité, dit que les Mèdes *ont commandé à la partie de l'Asie, située plus haut que le fleuve Halys durant un siècle environ,* et l'on croirait à première vue que l'Halys a été la vraie limite de l'empire médique pendant toute la période indiquée. Néanmoins Hérodote dit ailleurs en propres termes, parce qu'il fallait préciser, que Cyaxare le premier étendit sa domination jusque-là. En réalité, le tour employé signifie que les Mèdes ont tenu la haute Asie en leur puissance un siècle environ *sans dépasser la limite extrême de l'Halys.* On voit donc combien sont élastiques les mots suivants : *Phraorte se mit à subjuguer, l'Asie passant d'une nation à une autre.* Hérodote veut dire à coup sûr que Phraorte soumit quelques parties de l'Asie [1].

L'opinion des Grecs antérieurs à Hérodote, que M. G. Rawlinson invoque en confirmation de sa thèse de Cyaxare, fondateur de la dynastie médique, est celle d'Eschyle, examinée et jugée dans les pages précédentes. Ajoutons

[1] Du reste ici l'emploi de l'imparfait *κατεστρέφετο* et le contexte (Phraorte échoue devant les Assyriens) sont décisifs : il s'agit d'une conquête de l'Asie *commencée.* — Faute de remarquer cette nuance, on a commis des contre-sens de critique historique. — Hérodote (I, 153) dit que Cyrus, après avoir vaincu Crésus, se trouve le chef de *toute l'Asie,* et cependant il sait que Cyrus doit encore soumettre *l'empire babylonien,* les Bactriens et les Saces (I, 153).

ici que les idées des Grecs sur le rôle et la succession des rois mèdes étaient peu arrêtées. Ainsi, Xénophon croit qu'Astyage a précédé Cyaxare, et que Cyaxare a été le dernier roi de sa dynastie; Ctésias, qui multiplie les rois mèdes, et attribue le rôle de Cyaxare à un Arbace qui aurait vécu au VIIIe siècle avant notre ère, a joui d'une grande vogue chez les Grecs.

La conjecture de M. G. Rawlinson sur la source de l'erreur prétendue d'Hérodote nous semble encore plus risquée.

M. G. Rawlinson suppose d'abord qu'Hérodote a pris les Perses pour les Assyriens, et qu'il a confondu une mort glorieuse sur le champ de bataille avec le supplice infâme dans lequel périt le Fravartis dont parle Darius à Béhistoun. Si M. G. Rawlinson rejette cette supposition, il admet implicitement, contre toute vraisemblance, que les Mèdes ou les Perses, chez lesquels Hérodote a puisé ses renseignements, ont transformé l'infortuné Fravartis, contemporain de Darius Ier, en un glorieux monarque, père de Cyaxare dont il se disait issu [1].

Il y a plus. D'après l'inscription de Béhistoun, le compétiteur de Darius fut agréé d'une partie des Mèdes, parce qu'il réussit à se faire passer pour un Khsatrita, de la famille royale de Cyaxare [2].

Si donc les Mèdes ou les Perses ont raconté l'histoire de ce personnage à Hérodote, ou bien ils lui ont donné le nom de Khsatrita, et l'historien grec n'a pu en faire un Phraorte (Fravartis), ou bien ils lui ont donné le nom de Fravartis (Phraorte) *en le qualifiant d'imposteur*, et l'historien grec n'a pu en faire un roi légitime de Médie. Enfin, Hérodote, qui eut connaissance de la révolte dont Fravartis fut le chef [3], était aussi capable que nous de discerner les temps qu'on le soupçonne d'avoir confondus.

Quant au passage de l'inscription de Béhistoun où est racontée la révolte de Citratakhma et des Sagartiens, M. G. Rawlinson, quoiqu'il l'interprète mal, a raison de le signaler. Car ce passage devient très-instructif quand on le rapproche des endroits où Hérodote et Ptolémée parlent du même peuple.

[1] Fravartis et Citrathakma prétendaient être de *la famille de Cyaxare*. M. G. Rawlinson force peut-être le texte, en en faisant des *rejetons* de ce roi.

[2] *Inscription de Béhistoun*, II, ll. 78-91.

[3] I, 130. « Dans la suite les Mèdes se repentirent (d'avoir accepté la suprématie des Perses); ils se révoltèrent contre Darius. Mais vaincus à la guerre, ils furent remis sous le joug. »

Darius raconte donc que lors du soulèvement général qui faillit emporter sa couronne, Citratakhma éleva des prétentions en Sagartie, *pays médique* [1], comme membre de la famille de Cyaxare, et qu'il fut proclamé roi en cette qualité. Or, d'après Hérodote, les Sagartiens, peuple nomade, étaient une des tribus inférieures du peuple perse, et ils parlaient la même langue que leurs maîtres. Ils se tenaient à côté d'eux à la guerre; ils formaient avec quelques peuplades de l'Iran méridional et avec les habitants de petites îles du golfe persique, la quatorzième division de l'empire persan [2].

Ptolémée place les Sagartiens à l'extrémité du Zagros oriental, mettant entre eux et les Parthes le pays de Choromithrène [3].

Ainsi toutes les indications fixent la Sagartie à la lisière occidentale du désert de l'Iran [4] entre la Médie et la Perse.

Voilà donc un petit peuple étroitement allié aux Perses et aux Mèdes et décidément iranien, dont le patriotisme s'enflamme au souvenir de Cyaxare. C'est une nouvelle preuve de l'origine simplement iranienne des Mèdes [5].

Phraorte, auquel nous revenons, est aussi maltraité par M. Max Duncker, qui lui accorde pourtant l'existence et un rôle amoindri, comme à Déjocès. Déjocès, dit M. Max Duncker, a tout au plus réussi à se créer une petite principauté dans un coin de la Médie. Mais « Phraorte seul a pu, vers l'an 640 » avant J.-C., réunir les chefs mèdes sous son autorité et s'allier avec les » tribus persanes, chez lesquelles les Achéménides avaient acquis dès lors » une position éminente, dans le but de maintenir l'indépendance (commune) » en face des Assyriens.

» A partir de ce temps seulement, nous pouvons dater l'unité et l'indé- » pendance de la Médie. Si les Mèdes avaient été libres et unis dès le temps

[1] Darius comprend la répression de la révolte de Fravartis et de celle de Citrathakma dans un récit unique qu'il termine par ces mots : *voilà ce que je fis en Médie.* Inscription de Béhistoun, II, ll. 64-92.

[2] Hérodote, I, 125; III, 93; VII, 85. Cf. Stein, *Herodotus erklaert*, t. II, 1re partie, p. 105, note 93, 4 ff.

[3] VI, 11.

[4] C'est l'opinion de M. Max Duncker. — M. G. Rawlinson, *Herodotus*, 3e éd., t. II, carte 1, place la Sagartie au nord-ouest du désert de l'Iran et la fait confiner à la Parthie. Stéphane de Byzance : Σαγαρτία χερρόνησος παρὰ τῇ Κασπίᾳ θαλάσσῃ, n'a aucun rapport avec nos Sagartiens, ou est contraire à toutes les autorités.

[5] Cf. Max Duncker, *Geschichte des Alterthums*, 5e éd., t. IV, pp. 5, 247.

» de Sargon, de Sennachérib et d'Asarhaddon, les rois d'Assyrie n'auraient » point fait d'expédition en Syrie et en Cilicie; ils n'auraient point marché » à la conquête de l'Égypte. Ashurbanipal ne pouvait employer les forces de » son royaume à se maintenir en Égypte, à ramener Babylone sous le joug, » à anéantir Élam, à faire des expéditions lointaines en Arabie, si la puis- » sance de la Médie se trouvait là toute formée derrière le Zagros, aux » portes de ses États héréditaires, qui étaient le noyau de l'empire assyrien. » Ashurbanipal pouvait encore moins rester inactif en voyant, comme » Hérodote le prétend, Phraorte vainqueur des Perses, attaquer ensuite les » peuples l'un après l'autre et soumettre l'Asie. Mais l'anéantissement d'Élam » par Ashurbanipal, et, comme conséquence, l'affermissement de la puis- » sance assyrienne aux frontières des Perses, ont bien pu déterminer ceux-ci » à s'unir aux Mèdes, et à se subordonner à Phraorte [1]. »

Une partie de ces considérations a été inspirée par M. Schrader. On y retrouve jusqu'aux tours employés par ce dernier dans son jugement sommaire sur le précis d'histoire médique d'Hérodote [2]. M. Max Duncker y ajoute des éléments nouveaux qu'il faut seuls apprécier.

D'après cet écrivain, si les Mèdes eussent recouvré leur indépendance dès le temps de Sargon et de Sennachérib, les rois d'Assyrie, avant de réprimer les révoltes des Babyloniens, des Chaldéens et des Élamites, avant d'entreprendre la conquête de la Cilicie et de l'Égypte, auraient fait les derniers efforts pour replacer les Mèdes sous le joug; car les Mèdes constitués en nation indépendante eussent été une menace perpétuelle pour Ninive.

De bonnes raisons nous empêchent de souscrire à ces vues. 1° La Médie n'était pas aussi voisine de l'Assyrie qu'on le croirait à la lecture du passage cité; elle en était séparée par des montagnes difficiles à traverser et des peuples le plus souvent en révolte contre Ninive. Pratiquement, ces obstacles doublaient la distance. Voilà pourquoi l'empire d'Assyrie, comme M. Lenormant l'a fort justement remarqué, s'est toujours développé à l'ouest plutôt qu'à l'est. 2° Le domaine naturel des rois d'Assyrie était bien plutôt le bassin du Tigre et de l'Euphrate que la Phénicie, la Palestine ou

[1] *Geschichte des Alterthums*, 5e éd., t. IV, p. 222.
[2] Nous avons cité ce jugement page 132.

la vallée du Nil, et néanmoins Sargon, avant de chasser de Babylone et de la Chaldée Mérodachbaladan, compétiteur dangereux s'il en fut jamais, porte la guerre jusqu'aux frontières d'Égypte. Si les rois de Ninive voulaient s'assurer à tout prix de l'Égypte, c'était pour prévenir le réveil d'une puissance qui devait être, et fut en réalité, fatale à leur empire [1]. Le passé de la Médie leur inspirait moins de crainte. 3° La nature de la domination assyrienne, qui ne s'étendit peut-être jamais à toute la Médie et s'y réduisit à une sorte de suzeraineté, le développement progressif de l'unité médique, qui absorba l'activité de Déjocès durant son règne d'un demi-siècle, les séditions qui occupèrent sans cesse Ashurbanipal, faits trop peu remarqués, nous ont donné le moyen de concilier Hérodote avec les inscriptions assyriennes. 4° L'œuvre d'organisation nationale dont Hérodote fait honneur à Déjocès était plus facile à réaliser avant la réduction de l'Élam, qu'après les succès d'Ashurbanipal en ce pays. 5° Les difficultés opposées au récit d'Hérodote se résolvent plus aisément aujourd'hui, vu que la tablette babylonienne citée précédemment fixe la chute d'Astyage neuf ans au-dessous de la date reçue autrefois, et fait descendre d'autant les commencements de Déjocès, qui ne règne plus en même temps que Sargon.

Cependant le rôle que M. Max Duncker laisse à Déjocès et à Phraorte, rend sa conception plus vraisemblable que celle qui les supprime. M. G. Rawlinson, en sacrifiant ces deux rois, aboutit au résultat le plus bizarre :

« La conclusion ainsi établie (de la non-existence de Déjocès et de » Phraorte) met entre le royaume de Médie et les autres empires de l'Orient » plus d'analogie que n'en présente l'histoire ordinaire. Au lieu de la crois- » sance et du développement graduel que décrit Hérodote, la puissance » médique se manifeste soudain dans la plénitude de sa force, cet empire » atteint en peu de temps son point culminant, pour déchoir avec une » rapidité presque égale. Cyaxare, semblable à Cyrus, Attila, Genghis-Khan, » Timour et autres conquérants asiatiques, sort de l'obscurité à la tête » de ses hordes invincibles, et, balayant tout devant lui, élève rapidement » une énorme puissance, qui, reposant sur un fondement instable, s'écroule » aussitôt après. Le grand prince mède a-t-il pris son essor du pays voisin

[1] II *Rois*, XXIII, 29-33.

» de Rhages, où les Mèdes étaient établis depuis deux siècles au moins? » A-t-il amené un nouveau ban d'immigration des contrées plus reculées à » l'est? C'est une question qu'on ne saurait trancher. Toutefois la préten- » tion élevée par le rebelle Citratakhma en Sagartie est un argument en » faveur de la dernière supposition; elle est bien près de justifier la con- » jecture suivant laquelle Cyaxare et ses compagnons, venant du Khorassan » et longeant la chaîne de montagnes au sud de la mer Caspienne, marchè- » rent droit à l'ouest et pénétrèrent dans la Médie, où, après une lutte » violente, ils établirent leur suprématie sur les races scythiques qui avaient » dominé jusque-là dans le Zagros et dans la région connue plus tard sous » le nom de *Media Magna* [1]. »

On est surpris de voir Cyrus mis par M. G. Rawlinson sur la même ligne qu'Attila, Genghis-Khan et Timour. Cyrus n'eut rien de leur manière. Nous savons qu'il se substitua à Astyage en Médie en s'appuyant sur un parti; qu'il s'empara de Babylone presque sans combat, et devint maître de l'Asie comme par enchantement. Il s'attacha par des bienfaits les Juifs et les autres nations de l'empire babylonien. Hérodote assure que les peuples trouvèrent son gouvernement paternel; Xénophon l'a pris pour type du roi sage et plein de sollicitude pour ses sujets [2]. Enfin l'empire fondé par Cyrus dura plus de deux cents ans. Par conséquent, Cyrus n'est pas le chef de barbares que M. G. Rawlinson dépeint; et celui des conquérants avec lequel Cyaxare doit avoir le plus d'analogie, ne ressemble en rien à Attila, Gengis-Khan et Timour [3]. Pour justifier le portrait de Cyaxare que nous venons de reproduire, il reste en tout ce mot d'un rebelle de Sagartie sous Darius, fils d'Hystaspe : *Je suis de la famille de Cyaxare* [4].

[1] *Rawlinson's Herodotus*, 3e éd., t. I, p. 397.

[2] Voir le *Cylindre babylonien de Cyrus* traduit par sir H. Rawlinson dans le *Journal asiatique* de Londres, janvier 1880; le texte, dans *W. A. I.*, t. V, pl. XXXV. — La *tablette babylonienne relative à Cyrus et à Nabonide*, verso, c. I, ll. 12-16. — Hérodote, III, 89. — Xénophon, *Cyropédie*, I, 1.

[3] Voir pp. 50, 51.

[4] Nous soupçonnons M. G. Rawlinson d'avoir relevé (*Herodotus*, t. II, carte 1) la Sagartie vers le nord pour y faire passer Cyaxare lors de ses migrations imaginaires. En 1855, sir H. Rawlinson, auteur de l'hypothèse de Cyaxare envahisseur de la Médie, prétendait que les Sagartiens habitaient *jusqu'à une grande distance à l'est des Portes Caspiennes* (*Journal asiatique* de Londres, t. XV, p. 244, note 2).

La seconde partie du développement de M. G. Rawlinson est non avenue pour nous, à cause du rôle prêté par lui aux Mèdes touraniens qui sont un pur néant à nos yeux.

Au lieu de se jeter dans des systèmes aventureux, le mieux est donc encore de suivre Hérodote avec les précautions convenables. L'amour de la nouveauté a singulièrement embrouillé l'histoire des Mèdes.

II. — Apogée de l'empire mède sous Cyaxare.

(Approximativement 624-584.)

§ 1. — *Évènements du règne de Cyaxare.*

« Après la mort de Phraorte, dit Hérodote, l'empire passa aux mains de » Cyaxare, son fils, petit-fils de Déjocès. On dit qu'il fut encore beaucoup » plus brave que ses ancêtres. Le premier il organisa en corps réglés les sol- » dats de l'Asie, et rangea à part les piquiers, les archers et les cavaliers qui » avaient formé jusque-là un pêle-mêle général. C'est lui qui se trouva aux » prises avec les Lydiens lorsque le jour devint nuit pendant la bataille; » c'est lui qui réunit sous son commandement toute l'Asie au delà du fleuve » Halys. A la tête de toutes les forces de son empire, il marcha contre Ninive » pour venger son père et détruire cette ville. Déjà il avait vaincu les Assy- » riens dans une bataille, et il assiégeait Ninive, lorsque survint, sous le com- » mandement de Madyès, fils de Protothyès, une grande armée de Scythes » qui, ayant chassé les Cimmériens d'Europe et pénétrant en Asie à leur » suite, arriva au pays médique.

» Du Palus-Méotis au Phase, en Colchide, il y a trente journées de chemin » pour un bon marcheur, et de la Colchide, on passe bientôt dans la Médie, » dont on n'est séparé que par le pays des Saspires. Dès qu'on a franchi » celui-ci, on est sur le territoire médique. Les Scythes cependant ne péné- » trèrent point par là. Ils prirent leur chemin plus haut, faisant un grand » détour, et laissant le Caucase à leur droite. Les Mèdes, vaincus dans la » bataille livrée aux Scythes, perdirent l'empire. Les Scythes occupèrent » toute l'Asie et marchèrent ensuite sur l'Égypte. Lorsqu'ils furent arrivés

» dans la Syrie de Palestine, Psammétique, roi d'Égypte, à force de présents » et de prières, les décida à ne pas aller plus avant. »

Hérodote raconte alors qu'un parti de ces barbares, ayant pillé le temple de l'Aphrodite Céleste à Ascalon, ils furent frappés d'une maladie honteuse, et que le souvenir de leur forfait et du châtiment qu'ils s'attirèrent, se conservait en Scythie. Il reprend ensuite le récit principal :

« Les Scythes conservèrent leur puissance en Asie durant vingt-huit ans, » et causèrent une ruine universelle par leur tyrannie effrénée. Non contents » d'exiger de chacun sa quote-part de tribut, ils allaient çà et là, enlevant à » chacun ce qui lui appartenait. Cyaxare et les Mèdes ayant reçu à leur table » la plus grande partie de ces Scythes, les enivrèrent et les mirent à mort. » Ainsi les Mèdes sauvèrent leur empire ; ils imposèrent leur joug à leurs » anciens sujets, s'emparèrent de Ninive, dont je raconterai la prise dans » d'autres récits, et soumirent l'Assyrie à l'exception du domaine de Baby- » lone.

« Cyaxare mourut ensuite, après un règne de quarante ans, y compris le » temps de la suprématie des Scythes. »

Hérodote, dans les pages qu'il consacre à l'histoire de Lydie, avait déjà raconté avec quelque détail la guerre que se firent Alyatte, roi des Lydiens, et Cyaxare, roi des Mèdes :

« Une bande de Scythes nomades s'était retirée, à la suite de discordes » civiles, sur le territoire médique. Les Mèdes étaient gouvernés en ce temps- » là par Cyaxare, fils de Phraorte, petit-fils de Déjocès. D'abord le prince » les traita avec égard en leur qualité de suppliants ; il fit tant de cas d'eux » qu'il leur confia ses enfants, afin que ceux-ci apprissent à parler leur langue » et à tirer de l'arc. Mais dans la suite, comme les Scythes avaient l'habitude » d'aller à la chasse et qu'ils rapportaient toujours quelque chose, il leur arriva » pourtant une fois de ne rien prendre. Revenant les mains vides, ils essuyè- » rent de la part de Cyaxare, homme d'un caractère emporté, comme le fait » le prouva, les plus violents outrages. Ayant été l'objet d'un pareil procédé » de la part de Cyaxare, et jugeant le traitement indigne d'eux, les Scythes » se décidèrent à couper en morceaux un des enfants élevés chez eux, de » l'apprêter comme ils avaient coutume de préparer le gibier, de le présenter » au roi comme un simple produit de leur chasse, et puis de se retirer au

» plus vite chez Alyatte, fils de Sadyatte, à Sardes. Ainsi fut fait. Cyaxare et » les convives présents goûtèrent de ces viandes, et les Scythes, après cet » acte, se firent suppliants d'Alyatte.

» Sur le refus d'Alyatte de livrer les Scythes à Cyaxare, il y eut guerre » durant sept ans entre les Lydiens et les Mèdes. Ils s'infligèrent tour » à tour de nombreux échecs. Une fois même, il y eut un engagement » nocturne.

» La guerre continuant avec des chances égales, la sixième année, une » rencontre ayant eu lieu, comme on en était venu aux mains, il arriva que » le jour fut changé en nuit. Thalès de Milet avait prédit ce changement aux » Ioniens, et en avait fixé le terme à l'année même où le phénomène se » produisit. Quant aux Lydiens et aux Mèdes, voyant la nuit remplacer le » jour, ils cessèrent le combat et firent les uns et les autres plus d'efforts » pour se procurer la paix. Syennésis de Cilicie et Labynète de Babylone qui » leur servirent de médiateurs, hâtèrent la conclusion du traité et le consa- » crèrent par un mariage. Ils voulurent qu'Alyatte donnât sa fille Aryénis » à Astyage, fils de Cyaxare, parce qu'à moins d'un lien puissant les traités » refusent de se consolider [1]. »

L'ordre des évènements qui ont signalé le règne de Cyaxare doit être fixé avant tout.

Hérodote commence par tracer le portrait de Cyaxare : Cyaxare fut brave soldat et grand capitaine; il surpassa ses ancêtres en courage et en génie; il donna à l'empire mède sa plus grande extension. Hérodote rappelle la guerre de Lydie, il ne la raconte plus. Son récit se borne à la conquête de l'Assyrie poussée vigoureusement, interrompue par l'arrivée des Scythes, reprise et terminée après l'expulsion de ces barbares.

La guerre de Lydie a suivi l'invasion des Scythes et la prise de Ninive. D'après Hérodote, en effet, depuis le commencement du règne de Cyaxare jusqu'à la chute d'Astyage, il s'est écoulé soixante-quinze ans; depuis le commencement du règne d'Alyatte jusqu'à la chute de Crésus, il s'est écoulé soixante et onze ans [2]. D'autre part, comme il est naturel de supposer au

[1] I, 73, 74.
[2] I Hérodote, I, 25, 86.

moins deux ans entre la chute d'Astyage et celle de Crésus, il faut que depuis la première année d'Alyatte jusqu'à la chute d'Astyage, il se soit écoulé au plus soixante-neuf ans. Alyatte est donc parvenu au trône cinq ou six ans après Cyaxare. Mais si le roi Cyaxare, après cinq ou six ans de règne, a d'abord été en guerre six ans avec les Lydiens et qu'il ait ensuite repris la guerre contre Ninive, l'invasion des Scythes a eu lieu au plus tôt vers la quinzième année de son règne, et comme elle a duré vingt-huit ans, il ne reste plus assez de temps pour cette invasion et pour une deuxième guerre avec Ninive. De plus, si la guerre de Lydie avait eu lieu avant l'invasion des Scythes, Astyage qui était homme fait lorsqu'elle se termina, qui devint roi une trentaine d'années plus tard et ne mourut pas sur le trône, aurait cependant régné trente-cinq ans; Alyatte, qui avait alors une fille nubile, aurait encore régné plus de quarante ans après la conclusion de la paix. Tout cet ensemble est invraisemblable, et nous en concluons que la guerre de Lydie a suivi l'invasion scythique. Puisque dans ce cas, comme nous l'établissons plus loin, elle n'a pu se terminer qu'en 585, à la dernière ou avant-dernière année de Cyaxare, nous concluons en second lieu que la guerre de Lydie a suivi la conquête de Ninive. — Une erreur de quelques années qu'aurait commise Hérodote dans la durée des règnes laisserait subsister nos raisonnements.

§ 2. — *Date approximative de la ruine de Ninive.*

A l'ordre des faits dans le règne de Cyaxare, se rattache la question plus embarrassante de l'année de la prise de Ninive.

Cyaxare, qui porta le coup mortel à Ninive, régna quarante ans; son fils Astyage, le dernier roi de Médie, régna trente-cinq ans. On sait aujourd'hui qu'Astyage fut renversé par Cyrus en 549. Il suit de là, si l'on suppose la chronologie d'Hérodote exacte, que Cyaxare mourut en 584 et qu'il avait commencé à régner en 624. Or, Cyaxare semble ne s'être emparé de Ninive que vers la fin de son règne. Dès qu'il est monté sur le trône, il attaque les Assyriens et met le siège devant Ninive; mais il est distrait de son entreprise et réduit à l'impuissance par les Scythes, qui ravagent l'Asie occidentale et la tiennent sous leur domination durant vingt-huit ans. Ce n'est

qu'après s'être défait des Scythes que Cyaxare rétablit son empire et renouvelle le siège de Ninive, qui cette fois succombe. A première vue, on croirait donc que Ninive a été détruite vers l'an 590, date plus basse que toutes celles qui ont été proposées jusqu'ici.

L'embarras est plus grand que jamais aujourd'hui qu'il faut renoncer à placer la chute d'Astyage vers l'an 558, comme on le fait d'ordinaire [1].

Cependant, au lieu de modifier la durée de la domination scythique et de substituer le chiffre arbitraire de huit ans [2] au chiffre incommode de vingt-huit ans, nous avons cherché à aplanir la difficulté par une étude attentive du texte d'Hérodote.

L'historien affirme que les Scythes, survenus au moment où Cyaxare était occupé au siège de Ninive, le vainquirent, lui enlevèrent l'empire de l'Asie, et se portèrent vers l'ouest jusqu'aux frontières d'Égypte. La Médie proprement dite paraît avoir médiocrement souffert de l'invasion des barbares.

Au surplus, rien n'oblige à admettre que la puissance des Scythes ait été supprimée d'un coup; il est plus naturel qu'elle se soit affaiblie par degrés. Cette vue nous est inspirée par Hérodote, qui compte ailleurs vingt-huit années depuis le jour où les Scythes quittèrent leur pays, jusqu'au moment où les survivants de la grande expédition rentrèrent dans leur patrie [3]. Le massacre d'une partie des Scythes par Cyaxare et les Mèdes, qui commença leur ruine, n'est point rapporté à une date précise. A partir de là, les Mèdes, qui avaient relativement peu souffert et qui avaient probablement maintenu leur pouvoir sur les provinces situées à l'est et au sud de leur pays, ont été en état de rétablir leur empire à l'ouest sur les peuples ruinés par l'invasion scythique, et de recouvrer leurs anciennes provinces au fur et à mesure que les barbares perdaient du terrain. Ils ont même pu s'emparer de Ninive en un temps où les Scythes tenaient encore çà et là. Les vingt-huit années de la domination scythique étant ainsi comprises, la chronologie d'Hérodote, si on fixe la chute d'Astyage à l'année 549, permet de rapporter approximativement la prise de Ninive par les Mèdes à l'année 600.

[1] *Rawlinson's Herodotus*, 3e éd., t. I, p. 410.
[2] Cf. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 3e éd., p. 476.
[3] IV, 1.

D'un autre côté, la date de 625, celle de 610, et même celle de 606, assignées tour à tour par différents écrivains à la chute de Ninive, reposent sur des fondements plus fragiles que ne le pensent plusieurs des historiens qui les défendent [1].

Pour procéder avec méthode dans l'examen d'un point si important, nous rapporterons d'abord les témoignages anciens qui aident à l'éclaircir; nous les discuterons ensuite.

Les données sont de deux sortes. Les unes sont purement chronologiques; les autres sont historiques.

Voici les données chronologiques, abstraction faite d'Hérodote :

a) Le canon de Ptolémée énumère les derniers rois de Babylone avant la conquête persane, et donne leurs années de règne comme suit :

Mardokempad,	12	ans;	d'après les monuments assyriens :		Mardukpaliddin	12 ans.
Arkéanos,	5	»	id	id.	Sargon	5 »
1er interrègne,	2	»				
Belibus,	3	»				
Aparanadius,	6	»	correspond d'après les monuments assyriens au			
Régébélus,	1	»	règne de Sinakhiirba (Sennachérib) à Ninive,			23 »
Mésésimordacus,	4	»				
2e interrègne,	8	»				
Asaradinus,	13	»	d'après les monuments assyriens :		Ashurakhiddin (Asarhaddon),	13 »
Saosduchinus,	20	»	d'après les monuments assyriens :		Samulshumukin.	
Kineladanus,	22	»	id.	id.	Ashurbanipal.	
Nabopolassarus,	21	»	id.	id.	Nabupalutsur.	
Nabokolassarus,	43	»	id.	id.	Nabukudurutsur.	
Illoarudamus,	2	»	(dans la Bible		Evilmerodach).	
Nerigalsarasarus,	4	»	id.		Nirgalsharutsur.	
Nabonadius,	17	»	id.		Nabunahid.	

La chronologie déduite des dates des contrats privés en Babylonie est conforme au canon de Ptolémée [2].

[1] Cf. *Rawlinson's Herodotus*, 3e éd., t. I, p. 400, note 9. — Lenormant, *Lettres assyriologiques*, t. I, pp. 83-86. — Dr Haigh, dans la *Zeitschrift* de Lepsius, 1870, juin. — Oppert, *Expédition scientifique en Mésopotamie*, t. I, p. 289.

[2] Boscawen dans les *Trans. of the Soc. of Bibl. Arch.*, t. VI, pp. 1-133.

b) D'après les extraits de Bérose, faits par Abydène et Polyhistor et conservés dans Eusèbe [1], il ne se serait écoulé que dix-huit ans entre le règne d'Arkeanus et l'avènement d'Asordanius (= Asaradinus = Asarhaddon); d'après les mêmes fragments, un Laborosoarchodus qui a régné neuf mois, s'intercale entre Nergalsarasarus et Nabonadius.

c) La tablette babylonienne relative à Cyrus et à Nabonide fixe la chute d'Astyage à l'année 549 et fournit ainsi un nouvel élément à la chronologie des anciens empires d'Asie.

Voici les données historiques :

a) Bérose (extraits conservés par Abydène, Polyhistor et Josèphe [2]) affirme que Ninive fut prise par Nabopolassar et *Azdahage* (Astyage), *satrape de Médie;* que Nabopolassar, père de Nabuchodonosor, étendit son empire jusque sur l'Égypte; qu'un satrape de Nabopolassar gouvernait l'Égypte [3], la Phénicie et la Cœlésyrie, et que ce satrape révolté fut vaincu par Nabuchodonosor, du vivant de Nabopolassar.

b) Le livre de Tobit (texte grec [4]) attribue la prise de Ninive à Nabuchodonosor et à Asyeros, Ἀσύηρος.

c) Le second livre des Rois [5] rapporte que Néko (II), roi d'Égypte, vint combattre *le roi d'Assur* à Carchémis à la fin du règne de Josias, c'est-à-dire en 609 suivant les calculs de Munk. Néko fut vainqueur, car il règle ensuite à son gré les affaires de Syrie.

d) Le livre de Jérémie [6] rapporte que le même Néko fut vaincu par Nabuchodonosor à Carchémis, la quatrième année du règne de Joakim, successeur de Joachaz qui avait régné durant quelques mois après Josias [7].

e) Josèphe affirme que la première expédition de Néko fut dirigée contre les Babyloniens et les Mèdes dont la coalition avait renversé l'empire assyrien [8].

[1] C. Müller, *Fragmenta histor. graec.*, t. II, pp. 504-509.

[2] *Ibid.*

[3] Contrairement à II *Rois*, XXIV, 7.

[4] XIV, 15.

[5] XXIII, 29-33.

[6] XLVI, 2.

[7] Les deux batailles ont lieu à Carchémis, au passage de l'Euphrate. Le roi d'Égypte avait donc formé des desseins sur la Mésopotamie.

[8] *Ant. Jud.*, X, 5.

Le canon de Ptolémée est justement regardé comme un document de haute valeur; les inscriptions assyriennes en ont confirmé le contenu de la manière la plus satisfaisante. Nous en avons cité un long extrait avec les données assyriennes en regard, pour mettre en lumière un accord en général si remarquable. Les neuf mois de Laborosoarchodus, qui est omis dans le canon, se négligent sans inconvénient dans un calcul approximatif comme le nôtre.

La date de la chute d'Astyage inscrite sur la tablette babylonienne est un point de repère assuré. La pièce a été rédigée dans un temps où la mémoire des évènements était encore fraîche, par des hommes bien informés, n'ayant aucune raison de falsifier une date qui ne les intéressait qu'au point de vue strictement chronologique.

Le canon de Bérose dans la partie que nous considérons, concorde, à part quelques divergences, avec celui de Ptolémée qui n'en est peut-être qu'une variante. Bérose, en cet endroit, avait puisé les éléments de sa chronologie à bonne source. Mais autre chose sont la succession des rois et la durée des règnes, dont la conservation était assurée à Babylone par les dates de documents fréquemment allégués dans les contestations juridiques, autre chose est l'histoire politique des rois [1]. Ici Bérose paraît un garant moins sûr. Il attribue à Nabopolassar la conquête de l'Égypte; il regarde Astyage, nom sous lequel il désigne certainement Cyaxare, comme un satrape de Médie, ce qui implique la soumission de la Médie à l'Assyrie jusqu'à la veille de la ruine de Ninive, autant d'assertions contraires à l'histoire et qu'aucun savant de nos jours n'admettra plus. Pour ces motifs, on se demande si *la prise de Ninive par Nabopolassar,* qui repose uniquement sur l'autorité de Bérose, est un fait acquis à l'histoire; on se demande si le témoignage des Septante dans le livre de Tobit ne mérite pas d'être mis dans la balance, et s'il suffit de dire, comme M. Lenormant [2], que leur texte est falsifié.

Quant au témoignage du second livre des Rois, on ne le rejette pas, mais on l'écarte par un artifice d'interprétation. On prétend que le roi d'Assur en

[1] Le cas est différent quand la chronologie et l'histoire se conservent dans la tradition populaire, sans le secours de monuments datés.

[2] *Lettres assyriologiques*, t. I, p. 83.

question est un roi de Babylone. Mais rien n'est plus faux. Dans le second livre des Rois, partout les rois d'Assur sont des rois de Ninive; les rois chaldéens sont nommés *rois de Babel* (Babylone). L'hypothèse de M. Oppert qui a fait de Phul, nommé également *roi d'Assur*, un Chaldéen, a été acceptée à notre connaissance par M. Lenormant seul [1].

Le docteur Haigh, bien que son opinion paraisse insoutenable à M. Lenormant, affirme donc avec raison qu'à la mort de Josias, vers 609, Ninive et le royaume d'Assyrie existaient encore. Si Néko, revenant en Asie quatre ans après sa première expédition, n'a plus affaire à un roi d'Assyrie, mais à un roi de Babylone, ce changement n'est pas une preuve certaine de la chute de Ninive. L'opposition faite aux Égyptiens par Babylone, qui se substitue à Ninive, prouve seulement que l'Assyrie était devenue impuissante à soutenir ses prétentions sur la Mésopotamie occidentale, et qu'il se formait sur les bords de l'Euphrate un autre empire, naturellement jaloux des progrès de l'Égypte en Syrie. Dans tous les cas, vers 609 Ninive existait encore. Pour le témoignage de Josèphe, il mérite peu de considération. Josèphe est si mal renseigné sur le point dont il s'agit, qu'il fait tomber Ninive sous l'effort des Mèdes à la fin du règne d'Ézéchias [2].

En quelle année Ninive succomba-t-elle? Les abréviateurs de Bérose semblent répondre : *au commencement* du règne de Nabopolassar, par conséquent vers 625, alors que Cyaxare n'était peut-être pas encore monté sur le trône; ou bien, suivant une autre interprétation, vers 610. Le second livre des Rois répond : *après* 609. Le livre de Tobit : sous Nabuchodonosor, pas avant 604. Hérodote répond enfin : vers 600, ou peut-être vers 595. Si le père de l'histoire commet une erreur, elle n'est pas énorme, et un léger défaut de chronologie en un endroit où il fait profession d'exposer ce qui lui a semblé le plus probable [3], n'enlève rien au crédit qu'il mérite comme rapporteur des traditions médiques.

[1] Si le Phul du second livre des rois est le *Phulus* de Bérose, il n'est point pour cela chaldéen. Car le canon de Bérose renferme des princes comme Arkeanos (Sargon), Sennachérib, Asarhaddon, etc., qui sont des rois de Ninive. Cf. Schrader, *Keilinschriften und G.*, p. 457.

[2] *Ant. Jud.*, X, ch. 3, n. 2.

[3] I, 95.

§ 3. — *Valeur du témoignage d'Hérodote en ce qui concerne les invasions des Cimmériens et des Scythes.*

Hérodote paraît bien renseigné sur les invasions des barbares Caucasiens dont les Ioniens, ses compatriotes, avaient souffert [1]. Il raconte que les Cimmériens désolèrent la Lydie sous Ardys, fils de Gygès, et nous avons vu ce point confirmé par Ashurbanipal dans ses inscriptions. Les documents d'Ashurbanipal et ceux d'Asarhaddon nous ont aussi appris que pendant plusieurs générations, ces barbares ravagèrent les provinces de l'empire assyrien. Quant à l'invasion des Scythes, elle est attestée par d'autres écrivains grecs. Aristée de Proconnèse, cité par Hérodote [2], expliquait le fait par un mouvement des populations septentrionales, qui s'était communiqué des Arimaspes à d'autres nations, de proche en proche, jusqu'aux Scythes, et des Scythes aux Cimmériens, qui furent jetés les premiers sur l'Asie. L'explication, pour être d'un poète, n'en porte pas moins un cachet de haute vraisemblance.

Les fables qu'Hérodote mêle à l'histoire de l'invasion scythique ne prouvent rien contre la réalité de l'évènement, Hérodote ayant l'habitude de mêler le merveilleux et les anecdotes puériles aux faits les mieux avérés. Si les Mèdes laissent passer le terrible fléau de la guerre scythique et se relèvent ensuite plus puissants, les Lydiens se sont pareillement maintenus malgré les ravages des Cimmériens, dont l'authenticité est garantie par les inscriptions de Ninive.

Il ne nous paraît pas qu'Hérodote se contredise quand il affirme que les Cimmériens, envahisseurs de la Lydie un demi-siècle avant Cyaxare, avaient été chassés de leurs demeures par les Scythes [3], et que les Scythes, envahisseurs de la Médie sous le même Cyaxare, étaient entrés en Asie en poursuivant des Cimmériens chassés d'Europe. Nous avons vu dans les inscriptions assyriennes que les Cimmériens n'avaient point de séjour stable; et à son tour, Hérodote assure que les Cimmériens ont été refoulés dans le Caucase par Alyatte [4]. Ainsi, d'après lui, ils ont pu s'y heurter de nouveau contre

[1] I, 6.
[2] XIV, 13.
[3] I, 15.
[4] I, 16.

les Scythes. Mais il est impossible de concilier parfaitement la chronologie des rois de Lydie dans Hérodote avec les faits révélés par les inscriptions cunéiformes. Gygès, contemporain d'Ashurbanipal, est mort après 666, année de l'avènement d'Ashurbanipal. Or si l'on fixe la chute de Crésus le plus bas possible dans l'échelle chronologique, c'est-à-dire à l'année 540, deux ans avant la prise de Babylone par Cyrus, l'année 666, suivant les données d'Hérodote, tombe encore dans le règne d'Ardys, fils de Gygès [1].

§ 4. *Ninive et l'Assyrie après la conquête médique.*

Malheureusement pour nous, Hérodote, dans son histoire générale, s'est abstenu de raconter en détail la prise de Ninive par Cyaxare. Il se réservait d'en parler dans un ouvrage spécial sur les Assyriens, qu'il n'a jamais écrit ou qui n'est point parvenu jusqu'à nous [2].

Mais bien des indices nous prouvent que cette fois la ruine de Ninive fut réelle et complète. La cité qui avait régné sur l'Asie devient « un lieu de » désolation, stérile comme le désert. Des troupeaux de bêtes fauves s'y » reposent; le pélican et le hérisson y ont établi leur séjour. Aux fenêtres, » au linteau des portes, la voix du corbeau se fait entendre, car le cèdre » (de ses demeures) est mis à nu. Telle est la cité qui se livrait sans crainte » à la joie. Elle disait dans son cœur : Je suis, et nul n'est après moi! » Comment donc est-elle devenue le séjour de la désolation et le refuge de » l'animal sauvage? » [3].

Le jour où Ninive tomba aux mains des Mèdes, les Assyriens s'évanouirent, et la disparition soudaine d'un si grand peuple est un phénomène à peu près unique dans l'histoire. Les Mèdes, les Égyptiens, les Perses, les Juifs, les Grecs, subjugués par des conquérants étrangers, conservent néanmoins une existence qui leur est propre; d'autres peuples, comme les Romains et plusieurs des nations absorbées dans leur empire, s'éteignent lentement, ou se transforment, s'altèrent, et donnent naissance à des races nouvelles dont

[1] Ardys a régné 49 ans; Sadyatte, 12; Alyatte, 57; Crésus, 14. Hérodote, I, 16, 25, 86.
[2] Hérodote, I, 106.
[3] Sophonias, II, 13-15.

l'origine est connue. Les Assyriens, au contraire, quittent subitement la scène de l'histoire; à un moment donné, il se fait un mystérieux silence autour d'un nom qui épouvanta l'Asie durant six siècles. Deux cents ans environ après la chute de Ninive, Xénophon, traversant l'Assyrie à la tête des Dix-Mille, n'y trouve que les ruines gigantesques de quelques villes alors désertes, et habitées autrefois, à ce qu'on lui dit, par les Mèdes, tant le souvenir et le nom des Assyriens s'étaient effacés. Les colons établis par Cyaxare dans les villes assyriennes passèrent aux yeux des Grecs pour les premiers habitants du pays, et Xénophon prit la banlieue de Ninive pour un canton de Médie [1].

On s'est trop étonné cependant d'une dissolution dont le peuple assyrien portait le germe dans son sein, et qui devait se produire le jour où Ninive cesserait d'être la capitale de l'Asie. Nous voyons par les inscriptions que les monarques assyriens ne réussirent jamais à donner à leurs conquêtes l'organisation qui en eût assuré la stabilité. La faiblesse des liens qui unissaient les différentes parties de leur empire, la grandeur des distances, et la difficulté des marches en un temps où l'on ne disposait que de moyens de transport élémentaires, invitaient aux révoltes. Aussi étaient-elles fréquentes. Elles éclataient chaque année sur divers points, et rendaient nécessaires les expéditions continuelles dont le récit monotone remplit les annales des rois. Dès les premiers temps, ces luttes prirent un caractère d'opiniâtreté qui se rencontre rarement ailleurs. On voit des nations, sans cesse abattues, relever toujours la tête, et lutter jusqu'à l'extinction. Sous les Sargonides, les révoltes s'accrûrent en raison des progrès de l'empire. Les peuples aussi braves que civilisés auxquels Ninive avait imposé son joug, les Égyptiens, les Chaldéens et les Élamites, surent mieux organiser la résistance, et il se produisit alors d'immenses soulèvements.

En dépit de ces efforts gigantesques, l'Assyrie maintenait sa domination, et les trésors de l'Asie périodiquement ravagée affluaient à Ninive. Un seul pays s'appropriait les richesses naturelles, et absorbait les produits de l'agriculture, de l'industrie et du commerce de cent autres pays. Les inscriptions des rois sont des livres de compte dans lesquels se trouvent enregistrées les contri-

[1] *Anabase*, III, IV, 6-12.

butions de diverse nature, perçues chaque année, de gré ou de force, au cours des expéditions militaires, ou déposées à leurs pieds par des ambassadeurs qui venaient les saluer dans leurs capitales. Les Assyriens nageaient dans l'abondance. Ninive, suivant l'expression de Nahum, était le repaire inexpugnable de lions ravisseurs, qui jouissaient du fruit de leurs rapines avec leurs femelles et leurs petits [1]. Après une expédition heureuse, des objets de valeur se donnaient plutôt qu'ils ne se vendaient au marché de Ninive, tant le prix en était minime [2]. En même temps, les trésors métalliques s'accumulaient dans la grande cité, au point que le prophète Nahum semble craindre que les Mèdes vainqueurs n'en viennent pas à bout. « Pillez l'argent, s'écrie-t-il, pillez l'or; le nombre des objets précieux est infini [3]. »

Tant de richesses engendraient un luxe effréné dont l'éclat fascinateur démontrait aux nations la puissance des dieux de Ninive, et accréditait chez elles les superstitions assyriennes. Ninive était la grande courtisane dont les maléfices enlaçaient les nations, dont le charme séducteur éblouissait jusqu'aux enfants d'Israël et les faisait douter de Jéhova [4]. Les rois de Ninive avaient des goûts raffinés; ils habitaient de splendides palais; ils respiraient l'air frais dans d'immenses jardins où ils acclimataient des arbres étrangers transplantés en Assyrie de tous les pays de l'empire, et en bons princes, ils procuraient le même agrément à leurs sujets [5]. A la guerre, les Assyriens frappaient les regards des peuples par la richesse de leurs costumes, l'éclat de leurs armes, la multitude de leurs chars et de leurs chevaux [6], comme ils les épouvantaient par des cruautés qu'aucun peuple n'a surpassées.

La race assyrienne, quelle que fût son énergie, ne pouvait résister six siècles durant à cette double cause de dépérissement, la guerre perpétuelle et l'abus des richesses. Malgré ses victoires, ou, si l'on veut, à cause de ses

[1] Nahum, II, 11, 12.

[2] Smith, *Assurbanipal*, pp. 274-275.

[3] II, 9.

[4] Nahum, III, 3; Ezéch, XXIII.

[5] *Prisme de Teglatphalasar Ier*, col. VII, ll. 17-27. Cf. Dr Lotz, *Die Inschriften Teglathpileser's* I, p. 57. — Sennachérib, *Cylindre de Bellino*, ll. 57-60. Cf. Smith, *History of Sennacherib*, pp. 147-149.

[6] Ezéch, XXIII.

victoires, elle s'affaiblissait de jour en jour; le pays qu'elle habitait tendait naturellement à se changer en solitude, et pourtant le maintien d'une population nombreuse en Assyrie était une condition de vie ou de mort pour l'empire. Les rois y pourvoyaient par un expédient étrange. Au VIIIe siècle, une des capitales assyriennes, Kalach, était déserte et tombait en ruine. Le roi Ashurnatsipal la rebâtit et la repeupla, en y établissant des familles enlevées de force aux pays qu'il avait parcourus à la tête de ses armées [1]. Un siècle et demi plus tard, Sargon remplit d'habitants par le même procédé la capitale nouvelle, Dur-Sargon, qu'il s'était construite [2]. Les autres monarques dont il nous reste des annales suivies, rapportent presque tous qu'ils ont ainsi comblé les vides qui se faisaient dans leur peuple; les nations dont la résistance avait été longue, étaient condamnées à fournir un contingent d'habitants à la terre d'Assur. La population de Ninive et des autres villes était un ramassis de vingt nations et de vingt dialectes divers, dans lequel les Assyriens de souche plus ancienne formaient sans doute une espèce d'aristocratie. Les étrangers ainsi arrachés à leurs demeures gardaient le souvenir de leur origine et soupiraient longtemps après leur patrie. Cyrus, lorsqu'il se vit maître de Babylone, dont l'empire avait été modelé sur celui de Ninive, rendit son nom populaire en renvoyant dans leurs séjours primitifs, avec leurs dieux, des hommes de divers pays, qu'une volonté tyrannique avait attachés au sol chaldéen [3].

L'Assyrie, à laquelle la guerre rendait les hommes qu'elle lui enlevait, contenait un peuple immense : les écrivains juifs l'attestent, et les ruines continues qui marquent l'emplacement de ses innombrables cités, confirment leur témoignage. Comme les ressources du pays étaient inférieures aux besoins de tant d'hommes, l'existence du peuple d'Assur dépendait nécessairement de la guerre et du pillage ou du tribut de l'Asie.

Ces considérations rendent palpables les causes de la dissolution instantanée du peuple assyrien. Lorsque Ninive tomba aux mains de Cyaxare, les vrais fils d'Assur étaient réduits à un petit nombre; la plupart de ceux aux-

[1] *Annales d'Ashurnatsirpal*, III, ll. 133, 134. Cf. Ménant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 92.
[2] *Inscription des taureaux*, ll. 104-108, dans Oppert, *Inscriptions de Dour-Sarkayan*, p. 8.
[3] *Prisme de Cyrus*, ll. 31, 32.

quels on donnait ce nom, descendaient de ces captifs déposés sur les rives du Tigre, principalement depuis un siècle et demi, par Teglatphalasar, Sargon et les Sargonides. Devenus Assyriens malgré eux, ils avaient continué à l'être par nécessité ou par intérêt. Le jour où la puissance qui les avait retenus fut anéantie, le jour où les conquérants dont l'épée les avait nourris, succombèrent à leur tour sous l'effort de leurs ennemis, peut-être même aux premiers signes de la catastrophe, les tribus qui fourmillaient sur le sol assyrien se dispersèrent aux quatre vents du ciel, et coururent demander à d'autres pays les moyens de prolonger leur existence. « Comme des insectes qui s'étaient » réfugiés sous un buisson en un jour de froidure, au premier rayon du soleil, » ils ouvrirent leurs ailes et s'envolèrent [1]. » Si le peuple chaldéen, après la prise de Babylone par Cyrus, se maintint en possession du sol qu'il occupait et garda son nom, c'est que l'empire de Nabuchodonosor avait été de courte durée, que la race chaldéo-babylonienne avait eu, par conséquent, moins le temps de s'user, que la guerre qui se termina par le triomphe de Cyrus, fut moins sanglante et moins acharnée que les luttes soutenues par les Assyriens des derniers temps contre tous les peuples de l'Asie.

§ 5. — *Formation de l'empire chaldéen, parallèle au développement de l'empire mède.*

L'histoire des Chaldéens, qui contribuèrent beaucoup au renversement de Ninive, complète celle des Mèdes. La puissance chaldéenne fut le résultat d'un travail persévérant et dix fois interrompu, n'ayant aucune analogie avec la formation rapide des empires d'Attila, de Genghis-Khan et de Timour, auxquels on a assimilé sans ombre de raison les anciennes monarchies de l'Asie occidentale.

Au commencement du règne de Sargon, Mérodachbaladan, roi de Chaldée, est solidement établi à Babylone. Il a enlevé aux Assyriens toutes les villes de Sumir et d'Akkad. Sargon subit pendant douze ans cette humiliation. Il réussit alors à déloger son compétiteur des villes babyloniennes et à le forcer

[1] Nahum, III, 17.

dans son dernier retranchement de Dur-Yakin. La forteresse est détruite, ses remparts sont abattus, et le pays qu'elle protège, ainsi que les villes du pays d'Élam alliées à Mérodachbaladan, sont livrés à des colons du pays de Kummukh sous la surveillance des préfets assyriens [1]. Cependant cinq ou six années se sont à peine écoulées, et Mérodachbaladan porte de nouveau le sceptre à Babylone. Il est soutenu, comme précédemment, par les tribus échelonnées sur la rive gauche du Tigre, depuis le pays de Rash jusqu'au golfe Persique. Une guerre s'engage entre lui et Sennachérib, successeur de Sargon. Mérodachbaladan et ses alliés paraissent encore une fois anéantis : Sennachérib enlève aux tribus de Gambulu, Puqudu et autres, deux cent huit mille captifs [2]. Mérodachbaladan reparait deux ou trois années après simplement comme prince de Bit-Yakin au bord de la mer, une partie de la Chaldée reconnaissant alors l'autorité d'un certain Shuzub. Les deux princes sont successivement battus [3], et si bien cette fois que, d'après Sennachérib, les gens de Bit-Yakin quittent le pays en masse et vont s'établir en Élam.

Sennachérib, qui avait juré leur ruine, dirige bientôt contre eux une troisième expédition. Son armée traverse le golfe Persique sur une flotte construite à cet effet, et montée par des marins phéniciens et grecs, ses prisonniers. Il tombe sur les exilés de Bit-Yakin, les réduit en captivité, et ruine le pays où ils se sont réfugiés. Après cet exploit, il revient dans la vallée de l'Euphrate, où il s'empare de Shuzub, qui était pour lors roi de Babylone [4]. Une vaste insurrection ne tarde pas à rappeler Sennachérib aux mêmes lieux. Il y rencontre une armée immense formée des contingents de toutes les provinces méridionales de l'empire, ainsi que d'Illibi et de Parsuash. A la tête de cette armée se trouvent le roi d'Élam Ummanminanu, organisateur et chef de la ligue, le roi de Babylone Shuzub, qui s'était sauvé d'Assyrie, et Nabushumishkun, fils de Mérodachbaladan, qui n'occupe plus qu'une position secondaire après les pertes que sa principauté a éprouvées. Sennachérib triomphe,

[1] *Fastes*, ll. 122-140, et les passages parallèles dans les autres inscriptions de ce prince.
[2] *Cylindre de Bellino*, ll. 5-19.
[3] *Cylindre de Taylor*, col. III, ll. 42-65.
[4] *Ibid.*, col. IV, ll. 21-40.

et suivant sa relation, cent cinquante mille hommes de l'armée rebelle couvrent le champ de bataille. Le prince de Bit-Yakin tombe aux mains du vainqueur [1]. Mais qui le croirait? sous Asarhaddon, les Chaldéens et les gens du Pays de la Mer (Bit-Yakin) reparaissent. Deux princes chaldéens, dont l'un était fils de Mérodachbaladan, doivent être successivement réprimés [2]. Asarhaddon permet à un autre fils de Mérodachbaladan de rétablir la principauté de ses pères sur le golfe Persique [3]. Sous Ashurbanipal, un prince de la même maison ne cesse de créer des embarras à l'Assyrie. Il se ligue successivement avec quatre rois du pays d'Élam; il voit marcher sous ses drapeaux, avec des hommes du Pays de la Mer, des *Assyriens* révoltés, des soldats d'Akkad, de Ganduniash (= Karduniash) et de Chaldée. La ruine des Élamites causa néanmoins la sienne; il périt misérablement [4]. Les inscriptions de Ninive se taisent ensuite, et l'histoire de Chaldée s'obscurcit comme celle du pays d'Assur. Mais lorsque la Bible et les écrivains classiques ramènent la lumière sur ces régions, Babylone est devenue le siège d'un grand empire *chaldéen,* et la voix de l'antiquité associe les Chaldéens aux Mèdes dans l'œuvre de la destruction de Ninive [5].

III. — Limites et aspect général de l'empire mède.

§ 1. — *Limites de l'empire mède.*

Les Mèdes occupèrent l'Assyrie. Ils s'y établirent si bien que, d'après une tradition recueillie sur les lieux par Xénophon et consignée dans l'Anabase, le pays d'Assur fut le dernier boulevard de l'empire médique dans la lutte contre Cyrus et les Perses. La reine de Médie s'y réfugia. Les habitants de deux villes soutinrent un siège opiniâtre et refusèrent de se rendre au roi de Perse, jusqu'au moment où le ciel, disait-on, se déclara en faveur de Cyrus,

[1] *Ibid.*, col. V, l. 5; col. VI, l. 24.
[2] *Prisme d'Asarhaddon*, col. II, ll. 42-54.
[3] *Ibid.*, ll. 32-41.
[4] Smith, *Assurbanipal*, pp. 177, 178, 182, 184, 189, 252.
[5] Voir notre travail intitulé *Les Chaldéens jusqu'à la formation de l'empire de Nabuchodonosor* (Extrait de la *Revue des questions historiques*, 1877).

par des phénomènes d'un caractère effrayant dont le souvenir se conserva plusieurs siècles dans la contrée. La page de Xénophon qui renferme ces renseignements mérite d'être citée ici.

Au nord du Zab supérieur, sur la rive gauche du Tigre, les Dix-Mille rencontrèrent « une grande ville déserte du nom de Larissa. Les Mèdes l'habitaient » jadis. Ses remparts avaient vingt-cinq pieds de large et cent pieds de haut. » L'enceinte avait un pourtour de deux parasanges (environ trois lieues). Le » mur était bâti en briques cuites, avec un soubassement en pierres jusqu'à » la hauteur de vingt pieds. Lorsque les Perses enlevèrent l'empire aux Mèdes, » leur roi l'assiégea. Il faisait de vains efforts pour la prendre, quand une nuée » s'interposant cacha le soleil, si bien que les habitants abandonnèrent la ville, » et qu'elle fut prise de la sorte. »

Continuant à remonter le Tigre du même côté, après une journée de marche, les Grecs se trouvèrent de nouveau en face d'une grande ville fortifiée et déserte. « Les Mèdes, dit encore Xénophon, l'habitaient jadis. Le soubassement » du mur était construit en pierres de taille..., il avait cinquante pieds de haut » sur cinquante de large. Sur le soubassement s'élevait un mur en briques » d'égale largeur et d'une hauteur de cent pieds. L'enceinte avait un pourtour » de six parasanges (environ neuf lieues). On raconte que Médée, femme du » roi, y chercha un refuge lorsque les Mèdes furent dépouillés de l'empire » par les Perses. Le roi des Perses assiégeant la ville, et ne pouvant la réduire » ni par le temps ni par la force, Jupiter terrifia les habitants par le tonnerre, » et ainsi la ville fut prise [1]. »

A l'ouest du Tigre, l'empire des Mèdes s'étendit sur la Mésopotamie septentrionale, au moins jusqu'au Khabor, le fleuve qui passe à Édesse. On en a pour garant Nabonide, roi de Babylone, qui assure, dans une inscription récemment découverte, que les Mèdes occupèrent la ville de Kharran, située sur le Khabor, et qu'il profita de la chute d'Astyage pour s'emparer de cette ville à son tour [2].

[1] *Anabase*, III, iv, 6-12.

[2] Le passage de l'inscription de Nabonide relatif à l'histoire de Cyrus et d'Astyage a été publié et étudié par M. Pinches dans les *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology*, le 7 novembre 1882 (après la remise de notre manuscrit à l'Académie).

La forte position que les Mèdes s'étaient assurée au nord de la Babylonie causa de l'inquiétude aux Chaldéens, leurs anciens alliés. Ce sentiment se trahit dans le langage de Nabonide, et il explique deux faits intéressants attestés l'un par Hérodote, l'autre par Xénophon.

« Nitocris (reine de Babylone, mère ou femme de Nabonide), voyant que » les Mèdes déjà puissants ne cessaient de se remuer, qu'ils s'étaient emparés » de maintes villes, entre autres de Ninive, prit contre eux toutes les pré- » cautions possibles. D'abord, au moyen de canaux creusés en amont de » Babylone, elle fit faire à l'Euphrate, fleuve qui traverse la ville et qui » coulait auparavant en ligne droite, un si grand nombre de détours qu'il » passe jusqu'à trois fois par un certain village d'Assyrie [1]. Ardericca est le » nom de la localité en question. Actuellement, ceux qui se transportent de » cette mer-ci à Babylone, rencontrent, en descendant l'Euphrate, ce même » village trois fois et en trois jours. Non contente de cet ouvrage, Nitocris » éleva de chaque côté du fleuve une digue d'une largeur et d'une hauteur » étonnantes. En amont encore et loin de Babylone, elle fit un bassin à peu » de distance du fleuve. Elle le creusa régulièrement jusqu'à la profondeur » où se rencontrait l'eau, et donna au lac un pourtour de 420 stades. La » terre extraite servit à la construction de digues sur les rives du fleuve, » tandis que le lac fut entouré d'un revêtement en pierres. Les circuits du » fleuve et le peu de profondeur du lac furent ménagés, afin de ralentir la » marche de l'Euphrate brisée par tant de sinuosités, de prolonger par ces » caprices le parcours des bateaux en destination de Babylone, et de les » forcer encore, au sortir des canaux, à faire le tour d'un grand lac. Elle » exécuta ces travaux dans la partie du pays par laquelle pénétraient les » Mèdes en suivant le chemin le plus court, dans le but de supprimer les » rapports avec eux et de prévenir leur espionnage [2]. »

Ce récit paraît moins fabuleux et n'implique plus une géographie fantastique, depuis que nous connaissons l'étendue de la domination médique. Il faut considérer que les Mèdes s'étaient répandus sur toute la Mésopotamie, à

[1] Hérodote comprend la Babylonie aussi bien que le territoire de Ninive sous le nom d'Assyrie. Voir I, 106.

[2] I, 185.

l'exception de la Babylonie, comme le dit Hérodote bien informé en ce point [1], et qu'ils pouvaient se rendre à Babylone par l'Euphrate comme les Arméniens [2]. — Quelque étrange que paraisse l'idée de créer ainsi des obstacles à la navigation des fleuves, elle était jugée pratique en ce temps-là. Les Perses l'appliquèrent aussi en Babylonie, au dire de Strabon [3].

Xénophon complète les renseignements d'Hérodote. Il trouva à l'entrée de la Babylonie un rempart solidement construit en briques cuites, ayant 20 pieds de large sur 100 de haut, et servant de barrière à la partie de la Mésopotamie comprise plus bas entre l'Euphrate et le Tigre. Cette grande muraille s'appelait le *rempart des Mèdes*, sans doute parce qu'elle avait été destinée à protéger la Babylonie et la Chaldée contre les invasions des Mèdes, établis dans la Mésopotamie septentrionale [4].

On voit que dans le partage de l'empire assyrien, la meilleure part échut aux Mèdes. L'empire des Mèdes se développa au nord et à l'est; celui des Babyloniens absorba le sud et l'ouest.

La frontière de l'empire mède était formée au nord, selon toute apparence, par la mer Noire, le Caucase et la mer Caspienne; elle était formée à l'ouest par le cours supérieur de l'Halys, la Cilicie et le cours moyen de l'Euphrate [5]; au sud, par la Babylonie, l'Élam et le golfe Persique. Elle est plus vague à l'est. L'empire mède, si l'on en croit Arrien [6], s'est étendu de ce côté jusqu'à l'Inde. — L'empire babylonien se développa aux dépens de l'Élam, de la Syrie, de la Phénicie et de l'Égypte. Nabuchodonosor, qui ravagea la vallée du Nil, passa chez les Babyloniens de la basse époque pour avoir porté ses armes jusqu'aux Colonnes d'Hercule [7].

[1] I, 106. (Μῆδοι) τοὺς Ἀσσυρίους ὑποχειρίους ἐποιήσαντο πλὴν τῆς Βαβυλωνίης μοίρης. Voir page précédente, note 1.

[2] Hérodote, I, 194.

[3] XVI, I, 9.

[4] *Anabase*, I, VII, 15; II, IV, 12.

[5] La Cilicie formait un État indépendant, et comprenait quelques territoires sur la rive droite de l'Halys. Hérodote, I, 72, 74.

[6] *Historia Indica*, I. Le texte d'Arrien est malheureusement incertain en cet endroit. De plus, Arrien y commet une erreur très grave en affirmant que les Indiens payèrent un tribut régulier à l'Assyrie. Il se sera sans doute inspiré de Ctésias.

[7] Daniel, VIII, 2; II *Rois*, XXIV; Hérodote, I, 6, 29, 72; Strabon, XV, I, 6. Voir aussi un fragment de Nabuchodonosor publié par M. Pinches dans les *Transactions of the Soc. of Bibl. Arch.*, t. VII, pp. 210-225.

L'Asie occidentale se trouva ainsi partagée entre les royaumes de Médie, de Chaldée, de Lydie et de Cilicie.

L'éclipse de soleil qui fixa pour un temps cet état de choses en déterminant les Mèdes et les Lydiens à faire la paix, eut lieu en 585.

D'après les calculs de savants astronomes, il y eut, durant le temps approximatif assigné au règne de Cyaxare, deux éclipses de soleil dont l'effet fut assez sensible dans la région du fleuve Halys, la première en 610 et la seconde en 585[1]. La seconde, vu l'ordre des évènements dans l'histoire de Cyaxare, convient seule au récit d'Hérodote.

Tout ce qui concerne cette éclipse et les évènements qui l'accompagnèrent, repose sur l'autorité de l'écrivain d'Halicarnasse. Mais en cette matière, son témoignage est grave, parce qu'il a pour objet des faits relativement récents, et qu'il est celui de la nation ionienne, souverainement intéressée aux succès et aux revers des Lydiens.

Des considérations qui précèdent, nous concluons que Cyaxare mourut vers l'an 584. Son œuvre se termina avec sa vie.

§ 2. — *Aspect général de l'empire mède.*

L'empire mède offrait une certaine homogénéité dans ses éléments principaux. Les races aryennes ont dominé de temps immémorial dans les pays qu'il absorba. C'est à la souche aryenne qu'appartenaient les Mèdes, les Perses et en général les peuples de l'Iran; à cette souche appartenaient aussi les Manniens [2], et les races qui ont fini par prévaloir entre la Mésopotamie et le Pont-Euxin. L'élément sémitique était prépondérant dans les provinces assyriennes. A côté des Aryens et des Sémites, il restait peu de place pour les Touraniens.

D'après les indices que nous avons recueillis dans les inscriptions de Ninive et de Babylone, cette homogénéité de races a frappé les contemporains de l'empire mède. Dans l'inscription babylonienne qui porte son nom, Cyrus, déjà maître de toute l'Asie occidentale, divise les peuples qui lui obéissent en trois groupes : les peuples de *Quti* ou *Guti*, les peuples de

[1] Voir sur ces calculs Bosanquet, dans le *Journal asiatique* de Londres, t. XVII, pp. 41-44.
[2] Voir p. 146.

Tsalmat-qaqqadi, et les peuples de *Manda* [1]. Les Quti étaient les peuples de l'Arménie [2]; les peuples de Tsalmat-qaqqadi étaient la masse des nations soumises aux empires essentiellement sémitiques de Ninive et de Babylone. Les peuples de Manda étaient les sujets des rois mèdes : Nabonide donne à Astyage le titre de *roi des hommes de Manda* [3]. La dénomination d'*hommes de Manda* est appliquée par Asarhaddon aux Gimirriens (Cimmériens, peuple de Gomer, voisin de la mer Noire) auxquels la Bible attribue des affinités avec les Mèdes, et qui aidèrent ceux-ci à ruiner l'empire de Ninive [4]. De cet ensemble, n'est-il pas permis de conclure que le nom de *peuple de Manda* était une qualification ethnique désignant les peuples aryens voisins du Caucase, comme les Cimmériens, ainsi que les peuples de l'Iran?

On distingue dans l'histoire des Mèdes trois périodes diverses : la période de l'organisation nationale sous Déjocès, la période des conquêtes sous Phraorte et Cyaxare, la période de la puissance acquise et paisiblement possédée jusqu'aux dernières années d'Astyage. La troisième période est étrangère à la question posée, aussi bien que l'histoire de la chute soudaine du dernier roi mède. Notre tâche est donc terminée.

[1] Lignes 12-14. « Marduk a proclamé le nom de Cyrus, roi d'Anshan, pour la royauté universelle; il (Cyrus) a soumis le pays de Quti, toutes les populations de Manda; et il a gouverné selon les lois et la justice les hommes Tsalmat-qaqqadi que (Marduk) a livrés à sa main. »

[2] Voir p. 101.

[3] Dans l'extrait publié par M. Pinches, le 7 novembre 1882, dans les *Proceedings of the Soc. of Biblical Archaeology*. — Voir p. 190.

[4] *Prisme A d'Asarhaddon*, col. II, ll. 6-9; *Genèse*, X, 2. — Voir pp. 122-125.

Note à la page 44.

Nous lisons avec étonnement dans l'*Academy* du 16 décembre dernier ces mots de M. H. Sayce :

Cyrus se donne à lui-même et donne à ses prédécesseurs le titre de roi d'Élam.

Si cette assertion pouvait encore se soutenir il y a deux mois avec quelque apparence de raison, il nous semble qu'elle est désormais réfutée par le témoignage formel des inscriptions assyriennes. Nous avons dit que Cyrus est désigné et qu'il se désigne lui-même, dans des documents babyloniens connus depuis plusieurs années, comme *roi d'Anshan*, et que le pays d'Anshan étant supposé identique avec l'Élam ou Susiane, MM. Halévy et Sayce ont fait de Cyrus un roi susien au lieu d'un monarque persan. Mais il faut tenir compte aujourd'hui d'une donnée nouvelle qui décide la question dans un sens différent. Nabonide, roi de Babylone, dans une inscription dont le passage le plus important a été publié par M. Pinches (voir ci-dessus, p. 190), nomme Cyrus *roi d'Anzan*. Ce qui fait d'*Anshan* et d'*Anzan* un seul et même pays. Or, le pays d'Anzan est formellement distingué du pays d'Élam, ou de la Susiane, dans les documents de Sennachérib. Ce prince raconte en deux endroits (*Cylindre de Taylor*, col. V, lignes 31-39, *Memorial tablet*, lignes 44-46) que *le roi d'Elamti* (Élam) *réunit dans une grande ligue les pays de Parsuash, d'Anzan, de Pashiru, toute la Chaldée et tous les gens d'Arumu*. Si, après cela, l'Anzan ou l'Anshan, car c'est tout un, n'est pas distinct de l'Élam, quel renseignement pourra-t-on puiser dans les inscriptions assyriennes ? — Le sens que nous donnons aux textes très clairs de Sennachérib est indiscutable, et c'est celui que tous ont assigné à ces passages.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

PRÉFACE III

LIVRE PREMIER.

La Médie et les Mèdes.

CHAPITRE PREMIER.

L'IRAN ET LA MÉDIE PROPREMENT DITE 1

CHAPITRE DEUXIÈME.

LES MÈDES 4
I. Les Mèdes aryens 4
II. Les Mèdes touraniens 6
§ 1. Hypothèse des Mèdes touraniens. — Exposé des idées de MM. Rawlinson, Norris, Lenormant et Oppert 6
§ 2. Le système touranien considéré dans son élément général. 15
§ 3. Le système touranien considéré dans ses évolutions successives 18
§ 4. Étude spéciale du système de M. Oppert. 27
§ 5. Argument péremptoire contre l'hypothèse de M. Oppert 40
§ 6. Identité probable des prétendus Mèdes touraniens et du peuple d'Anshan. . 43
Appendice. Examen critique des idées de M. Halévy sur la nationalité susienne de Cyrus 45
III. Les tribus médiques; caractère général de la nation des Mèdes 54

LIVRE DEUXIÈME.

Les Mèdes sous la domination assyrienne.

CHAPITRE PREMIER.

Pages.

PREMIÈRES CONQUÊTES DES ASSYRIENS DANS LA DIRECTION DE LA MÉDIE (1130-781) 57
I. Expédition de Teglatphalasar Ier au sud du Zab inférieur; expédition vers la mer Caspienne faussement attribuée à ce monarque. 57
II. Période obscure; conquête du pays de Zamua sous Ashurnatsirpal 65
III. Soumission des peuples du Zagros sous Salmanasar II et Shamshiraman 68
IV. Les Assyriens en Médie sous Ramannirar III; prétendues migrations des Mèdes à cette époque 75

CHAPITRE DEUXIÈME.

LES ASSYRIENS EN MÉDIE SOUS LES SUCCESSEURS DE RAMANNIRAR III (781-704) 85
I. Nouvelle période d'obscurité; progrès de l'empire assyrien en Médie sous Teglatphalasar II; expédition dans l'Inde faussement attribuée à ce prince; colonisation de la Médie, continuée par Salmanasar III 85
II. Apogée de l'empire assyrien sous Sargon; développements de la puissance assyrienne en Médie; constitution politique de la Médie 99
Appendice. Du rôle des colonies et des captifs dans l'empire assyrien 110

CHAPITRE TROISIÈME.

DIMINUTION DE LA PUISSANCE ASSYRIENNE EN MÉDIE SOUS SENNACHÉRIB, ASARHADDON ET ASHURBANIPAL (704-...) 116
I. Les Mèdes en grande partie indépendants sous Sennachérib et Asarhaddon . . . 116
II. Les Mèdes indépendants sous Ashurbanipal; ébranlement universel de l'empire assyrien 125

LIVRE TROISIÈME.

Le royaume et l'empire des Mèdes.

CHAPITRE PREMIER.

DÉJOCÈS 129
I. Fondation du royaume de Médie (approximativement 696-643) 129
II. Invasion de la Médie par les Assyriens à la fin du règne de Déjocès 146
III. Examen de quelques difficultés chronologiques de l'histoire des Mèdes dans Hérodote. 161

CHAPITRE DEUXIÈME.

Pages.

L'EMPIRE DES MÈDES 167

I. Phraorte (approximativement 643-624); premier développement de l'empire médique; jugements sévères sur Hérodote 167

II. Apogée de l'empire mède sous Cyaxare (approximativement 624-584). 175

§ 1. Évènements du règne de Cyaxare. 175

§ 2. Date approximative de la chute de Ninive 178

§ 3. Valeur du témoignage d'Hérodote en ce qui concerne les invasions des Cimmériens et des Scythes 184

§ 4. Ninive et l'Assyrie après la conquête médique. 185

§ 5. Fondation de l'empire chaldéen, parallèle au développement de l'empire mède 189

III. Limites et aspect général de l'empire mède 191

§ 1. Limite de l'empire mède. 191

§ 2. Aspect général de l'empire mède 195

NOTE 197